

Michel Esnault

Michel Esnault

# Tramontane

Tramontane



# TRAMONTANE

**Michel ESNAULT**

La réalité n'est jamais aussi vraie que lorsqu'elle est transcendée par l'imaginaire

A Mathilde

*Mont des Oliviers, proximité de Jérusalem  
An 4 de notre ère*

Au bas de la colline s'étendait la ville de Jérusalem, alanguie sous le soleil ardent. Une femme à la chevelure noire comme le jais prenait le frais, assise sous l'un des nombreux oliviers qui ombragent la colline. Une passante la reconnut.

-Vous n'êtes pas Marie-Madeleine ?

-Si, vous me connaissez ?

-J'habite le village de Béthanie, à côté, et je vous vois souvent avec votre enfant, il n'est pas avec vous ?

-Non, je suis venue seule pour prier ici dans un lieu qui m'est cher.

La passante s'approcha de Marie-Madeleine et remarqua qu'elle tenait à la main un calice, elle lui proposa de boire le peu d'eau qu'elle possédait dans une outre qu'elle avait apportée

-C'est un bien beau calice que vous avez là.

Marie-Madeleine but longuement plusieurs gorgées d'eau, elle buvait souvent de cette façon. La passante, à son tour, pris le calice et se désaltéra. Elle remarqua des stries verticales grossièrement dessinées sur le rebord qui éveillèrent sa curiosité.

-Vous avez voulu graver votre nom pour qu'on vous ne le prenne pas, mais le métal est assez dur. J'ai moi-même essayé mais je n'y suis pas arrivé. Il faut les marquer sinon les vols sont nombreux vous savez.

De cet endroit, il y avait une vue exceptionnelle sur Jérusalem et la vallée du Cédron.

-J'aime venir ici observer le tombeau d'Absalom, de Zacharie.

-Vous avez perdu quelqu'un ?

-Il y a 4 ans j'ai perdu l'être qui m'était le plus cher, il a été enterré ici.

La passante s'accrocha tendrement au cou de Marie-Madeleine et murmura doucement « Toutes mes condoléances », je ne savais pas. Elle se confondit, larmoyante, en excuses puis s'éloigna. Marie Madeleine reprit sa méditation et serra son calice fortement sur son cœur, c'était le seul souvenir de son amour.

*Prats del cremats, Bas de la colline de Montségur, Ariège*

*16 mars 1244*

Hugues des Arcis, un petit homme maigre, sénéchal de Carcassonne tient sa revanche. Cela fait 10 mois qu'il fait inlassablement le siège devant Montségur pour faire revenir à la raison les derniers irréductibles qui s'accrochent encore à leur piton rocheux. Il a passé tout l'hiver dans le froid au pied de ces âpres escarpements rocheux à espérer chaque jour la reddition des quelques trois cents personnes qui vivaient emmurés derrière l'enceinte fortifiée de cet étroit château perché au sommet. Avec ses deux cents hommes, il était persuadé à l'automne dernier, qu'après avoir bouclé tout les accès, empêché tous les ravitaillements, que le blocus ne durerait que quelques jours avant la reddition des derniers cathares par manque de nourriture. Il pensa, pour expliquer une si longue résistance, qu'il devait y avoir des traîtres dans ses rangs ou des complices à l'extérieur. Il marche rapidement, de long en large, observe au loin, le château d'où commencent à sortir les derniers cathares. Ce soir si tout va bien comme il l'espère, il dormira à Carcassonne. Il leur a laissé 15 jours pour renier leur foi et revenir à la religion catholique, la seule autorisée dans le royaume. « Allez me chercher encore du bois, je veux un feu immense, des flammes qui montent jusqu'au ciel », hurla-t-il à l'adresse des gardes qui s'affairaient à entasser les branches. Les flammes commençaient à crépiter, attisées par le vent qui soufflait assez fort. Bientôt ce fut un immense brasier, légèrement situé en

contrebas du promontoire depuis lequel il avait pris place et d'où il pouvait observer facilement la colonne qui s'approchait. La colonne s'engageait maintenant entre deux rangées de gardes immobiles et armés. La plupart des hommes et des femmes avaient la tête couverte de turbans, les jeunes filles avaient laissé leur coiffure flotter au vent, les enfants suivaient leurs parents dans un silence religieux. La colonne s'arrêta soudain devant Hugues des Arcis. Il avait, devant lui, une jeune femme famélique dans une robe trop large qui flottait au vent, mais digne. Il lui posa une simple question, « Quel est votre nom »

- Esclarmonde de Péreille

- Hugues des Arcis, agissant au nom du roi, vous êtes accusée d'hérésie cathare. Vous savez que pour être libre et avoir la vie sauve vous devez absoudre votre foi et jurer de vous convertir sincèrement à la religion catholique, selon notre accord d'il y a 15 jours. Dites j'absous ma religion et je crois en la religion catholique.

- Je crois en ma religion.

- Gardes, saisissez cette femme et jetez la au feu

Deux gardes la saisirent et la lancèrent dans les flammes où elle s'écrasa lourdement. Sa robe se consuma entièrement puis son corps disparu dans le brasier sous un nuage de flammes.

- Votre nom ?

- Raymond de Péreille.

- Dites j'absous ma religion et je crois à la religion catholique puis vous serez libre.

- J'absous ma religion et je crois à la religion catholique

- Gardes, laissez passer cet homme, il est libre

215 personnes refusèrent d'adopter la religion catholique et finirent sur le bûcher dans d'atroces souffrances.

Au loin, un cortège s'enfuyait bruyamment, dont beaucoup d'enfants. Hugues des Arcis, regarda le ciel, contempla le soleil qui était assez haut et jugea qu'il avait encore le temps de rentrer à Carcassonne. Il demanda alors à un garde d'aller chercher son cheval puis disparut à brides abattues à travers la vallée, la journée l'avait épuisé.

*Rennes-le-Château, Aude*

*1<sup>er</sup> juin 1885, milieu d'après-midi*

Un homme jeune de forte corpulence, en soutane noire, gravit péniblement la colline qui monte à Rennes-le-Château. Il en connaît chaque détail car il est chez lui cet enfant du pays, de Montazels, le village voisin. Avant, de sa maison, la plus haute du village il voyait au loin Rennes-le-Château et il y venait souvent avec ses frères faire de longues promenades. Il marche depuis bientôt une heure et commence déjà à trouver le temps bien long. Il pense avoir eu une bien mauvaise idée en prenant ce raccourci rocailleux au lieu de suivre la médiocre route, car avec ses chaussures de ville, il glisse, trébuche, se redresse, repart. Son calvaire a commencé quelques jours plus tôt, à Narbonne où il donnait des cours aux autres prêtres. Mais ses idées royalistes ne plaisaient pas à l'évêque et l'occasion de l'éloigner à Rennes-le-Château qui dépendait de Carcassonne fut prise comme une promotion de retour dans sa famille. Il se rassura en pensant qu'il allait retrouver la protection d'Arsène Billard, l'évêque de Carcassonne, un personnage obscur dont le prénom aurait inspiré le créateur de Lupin. Il venait de rendre visite, sur le chemin, à son collègue de Couiza qui lui avait souhaité

bonne chance, mais il n'avait pas porté une attention particulière à la pointe d'ironie de sa réflexion. Il finit par se demander si à 33 ans, ce n'était pas trop tôt pour une retraite anticipée dans un endroit aussi isolé. Il pensa que ses 6 frères et sœurs dont il était l'aîné ne vivaient plus dans la région et n'avaient plus besoin de lui. Déjà à Alet, il se sentait bien seul lorsqu'il était encore jeune vicaire. Il s'agenouilla près d'un rocher et pria. Il prononça un « Notre père » puis s'arrêta, sa souffrance était trop grande. Il implora ensuite Marie-Madeleine, la pénitente pour lui venir en aide. Il se remit en marche en baissant les yeux de désespoir lorsque soudain au milieu du sentier il remarqua un objet brillant, une pièce, une pièce en or qui réfléchissait avec ardeur les chauds rayons du soleil. Marie-Madeleine, il en était sûr venait de lui envoyer un signe et il n'aurait de cesse, tout au long de son existence, de l'adorer et la remercier.

*Hôpital de la Timone, Marseille, le 2 Mai 2000*

Le neuro chirurgien entra dans le bloc où se trouvait Mathilde, l'opération pouvait commencer. « Tout le monde à son poste, c'est parti » lança-t-il. Assis devant sa console, il guidait la tête de la sonde, contourna une artère. L'anesthésiste suivait du regard ses écrans de contrôle et lança « pression sanguine, pulsations, saturation OK ». Le neurochirurgien observait attentivement la progression de la sonde, vers la zone sombre qu'il lui avait indiquée. « Sonde OK, prélèvement en cours ». Il se demandait ce qu'il faisait là car il ne servait à rien dans ce cas. Une légère aspiration par le vide et quelques petits lambeaux de tissus baignant dans un peu de liquide apparurent dans un tube. Il désigna une autre zone, et la sonde repris son déplacement avec lenteur puis s'immobilisa. Il appuya sur un bouton, le même bruit se fit entendre et un autre prélèvement apparut. « On est presque à la moitié, remplacez- moi » lança-t-il à son assistant. L'opération se terminait maintenant, l'assistant retira lentement la sonde, referma les membranes des méninges et remis à sa place le cuir chevelu qui avait été déplacé. Quand il eut fini il lança, « routine habituelle, 3 heures de surveillance et retour dans la chambre».

*De nos jours, 8 août 2006, Bord de la Méditerranée, Leucate, Aude*

Le vent souleva rapidement un nuage de sable à la naissance de la plage au lotissement limitrophe et le propulsa violemment dans la mer proche qui laissa entendre un soupir. C'était jour de Tramontane sur cette plage du Languedoc Roussillon, Leucate, une plage très fréquentée lorsqu'il fait beau mais qui aujourd'hui était presque désertée par les touristes qui avaient préféré rester à l'abri dans leurs résidences. Fouettées par le vent, des silhouettes voûtées, grimaçantes, roulées en boule comme des mille pattes, glissaient lentement le long d'une mer bouillonnante et cotonneuse, saoulés de courants d'air, mais fiers de résister aux caprices de la météo, aux fantaisies d'un vent qui vous emmêle les cheveux, vous éclabousse d'écume de vagues déferlantes qui grignotent la plage. La Tram, puisque c'est ainsi que la nomme les familiers, est un vent qui vient du Nord-Ouest et qui avec le Mistral, son proche cousin venant du Nord par la vallée du Rhône s'invite parfois en été pour perturber les vacances de la plupart des estivants fréquentant les plages de Provence, du Languedoc et du Roussillon, de Fréjus à Port-Vendres. La météo des plages sur France 2 avait bien annoncé la veille un renforcement du vent mais affichait cependant un beau

drapeau vert de baignade autorisée malgré la présence de ces deux vents qui lacèrent la surface de la mer et épuisent les nageurs peu expérimentés. C'est une météo estivale du tout va bien, qui évite de décourager les personnes de se rendre à la plage. Mais c'est aussi la météo d'un service public financé par la redevance et donc non commercial qui n'a pas de compte à rendre aux marchands de crèmes solaires, mais qui répète inlassablement, même si l'indice UV est très faible de bien se protéger des rayonnements solaires. C'est un simple principe de précaution, que d'éviter les grandes expositions qui peuvent provoquer les cancers de la peau. La Tram est un mot plus familier, plus court, qui avec le son a, celui des râles, des gémissements, lui donne une apparence violente lorsqu'il se déchaîne. Lorsqu'il est plus doux, on l'appelle la tramontane, son vrai nom, beaucoup plus poétique. La tram est le fléau des vacanciers qui chaque année sont de plus en plus nombreux à vouloir profiter dans un minimum de temps, chaque été, des charmes du climat méditerranéen. Ce vent assez violent refroidit rapidement la mer et projette avec plaisir des milliers de petits grains dorés sur les corps dénudés, abondamment recouverts de crème ou d'huile solaire pour permettre à des corps encore peu habitués au soleil de pouvoir séjourner toute la journée sur la plage et conserver les meilleures places au bord de l'eau qui sont prises d'assaut chaque matin. Il n'est pas question de s'absenter sans surveiller, de loin, ses affaires coincées sous un parasol. Pour se débarrasser de ces petits grains de sable incrustés dans votre corps, s'il suffit d'ordinaire d'aller se rincer dans la mer, mais aujourd'hui c'est mission impossible car la baignade vient d'être interdite depuis plusieurs minutes par deux Maîtres nageurs athlétiques et bronzés débarqués promptement d'un zodiac pour fixer dans le sable deux solides drapeaux qui encadreront la mince portion de littoral le long de laquelle la baignade sera autorisée, sous leur étroite surveillance. Mistral et Tramontane sont comme des jumeaux, inséparables. C'est un sacré duo qui s'active et ne cesse son activité destructrice que bien souvent simultanément, avec une légère avance pour la tramontane et un retard pour le Mistral. La Tramontane trouve son origine dans le mot italien Tramontana, l'étoile au delà des montagnes, les Alpes au Nord, étoile qui serait donc l'étoile polaire indiquant le Nord, que l'on peut repérer dans le ciel nocturne lorsqu'il fait clair à partir de la constellation de la grande Ourse. Etrange rapprochement que celui de la Tramontane avec l'étoile polaire, le nord. C'est Georges Brassens, le Sétois qui nous en parle le mieux dans une de ses chansons « Je suis un voyou ». Il nous chante avoir perdu la Tramontane, mais personne n'a jamais bien compris le sens de ses paroles et vu la similitude entre perdre la Tramontana et perdre le Nord. « J'ai perdu la Tramontane, en trouvant Margot, princesse vêtue de laine, déesse en sabot » sont les premières paroles de cette chanson de Georges Brassens. L'étoile polaire, Polaris, celle qui guida les rois mages, est située très loin dans la galaxie, à 6 milliards de milliards de kilomètres. Elle indique le nord simplement parce que son axe de rotation est aligné avec celui de la Terre. On explique aux enfants que pour éviter de se perdre comme le petit Poucet dans la forêt, il faut se repérer à cette étoile qui est à 5 longueurs dans le prolongement du chariot de la Grande ourse en direction de la Petite Ourse. 10000 ans, c'est le temps qu'il reste à cette étoile directrice pour indiquer le nord, ensuite elle aura, elle aussi, perdu la tramontane et il ne restera plus pour s'orienter que la boussole. Tram et Mistral sont en fait deux rouleaux compresseurs tournant en sens inverse, l'un de haute pression dont le centre est aux Açores, et l'autre de basse pression centré sur Gènes qui avec les reliefs des Alpes et des Pyrénées, donne au vent une force et une vitesse redoutable. Ils ont leur triangle des Bermudes, pour y faire tout

disparaître, une zone entre la mer et la ligne Fréjus, Valence, Perpignan. Au crépuscule, le duo se calme un peu, se repose, pour redoubler d'intensité le lendemain au lever du jour. Si Brassens, ne chante pas la tramontane mais Paris avec ses paroles « Si par hasard, sur l'pont des arts, tu croises le vent, le vent maraud, prudent prends garde à ton chapeau. », c'est avec mille précautions que les gens avancent le long du rivage bouillonnant d'écume, arc-boutés, serrant fortement non pas leur chapeau mais leur parasol solidement fermé, leurs mains solidement jointes et recroquevillées sur cet instrument, leur signe de richesse, la marque de leur domaine qu'ils planteront pour délimiter la partie de sable qu'ils comptent bien s'approprier pour la journée et ainsi repousser les intrus. Par prudence on enroule, au pied, les lanières des sacs pour éviter les vols à l'arraché. Ce vent est composé comme une symphonie avec un allégo d'entrée, menaçant, scandé par des rafales qui vous grêle le corps avec des mitraillettes de sable qui font grincer des dents les fâcheux comme le chante si bien Brassens « une attention profonde prouve que c'est chez les fâcheux qu'il préfère choisir les victimes de ses petits jeux ». Alors que chacun espère une accalmie, il attaque le Sherzo, et s'obstine à vous gâcher les vacances. Déjà 2 jours, le vent se calme un peu, l'espoir renaît, mais c'est sans compter sur l'andante moderato car tout se complique, il est moins fort mais toujours présent. Enfin le final, ténébreux, donne l'impression que tout va repartir. Epuisés, les touristes sont déjà prêts à renoncer à leurs vacances et à rentrer lorsque enfin le calme revient. La tramontane trouve sur la plage un terrain de jeu, réveille des grains de sable minuscules qui pensaient avoir trouvé leur dernière demeure et les renvoie à leur élément naturel, la mer. Les minuscules grains, arrachés comme des fétus de paille, sont soulevés puis bombardés dans les paupières nonchalantes qui n'ont pas eu la rapidité de se refermer et que d'abondantes larmes, parfois sans résultat, n'arriveront pas à refouler. Le vent prend un malin plaisir à vous remplir de sable le sac de plage que vous avez bien imprudemment laissé ouvert, à en ajouter sous votre chevelure qu'ensuite il agite comme pour cacher son méfait. Vous trouvez toujours les réfractaires, ceux qui ne veulent pas, pour braver devant leurs amis, plier bagages devant les caprices d'une nature hostile, et rentrer à l'abri. Vous avez les jusqu'au-boutistes, trop influencés par la série Koh Lanta à la Télévision et qui ne rêvent que de s'y inscrire à la prochaine édition. Ceux là sont prêts à affronter, dans leurs rêves, les pires cyclones, les ouragans, les Tsunamis, et ce n'est pas ce petit vent, la Tram qui va les faire reculer, on a son honneur. Les individus sensés, plus nombreux qui ont renoncé par sagesse à supporter les rafales de vent et de sable, ont plié serviettes, matelas et bagages, pour rejoindre leurs appartements où à défaut un bon abri dans les rochers. « Si au moins on avait la télé » lance un grincheux sur le départ à son voisin, « nous c'est pareil on n'a plus d'images, l'antenne rouillée a fini par dégringoler hier soir ». C'est bien en raison d'une panne de téléviseur qu'ils se sont retrouvés « on n'a même pas pu voir la météo, hier soir, « pas fameux, cela va durer toute la semaine » poursuit son voisin. » Et pour une fois les prévisions météo se vérifient. En général on aime les prévisions qui vous annoncent la plus belle des journées, ensoleillée, sans vent, ou encore les prévisions alarmistes de pluie, de nuages qui ne se vérifient pas et se transforme en un généreux soleil qui brille généreusement pour vous assurer le hâle hawaïen que vous êtes venu chercher ici, pour séduire votre secrétaire ou faire pâlir de jalousie vos voisins restés chez eux car le mari est au chômage ou que les enfants font encore leur études. « Encore une semaine » entend-on, « et nous ne sommes qu'au début ». Encore une semaine mais « ce vent me rend fou » poursuit un autre qui s'énerve à courir après le ballon qui file sur l'eau, et

qu'il n'arrêtera pas. Le soir en se couchant, il repassera en boucle les images du film « La soif de l'or », dans lequel Christian Clavier joue un avare qui s'épuise à courir après un billet de 500 francs, place de la Concorde à Paris, au milieu de la circulation. Vent scélérat, il sait aussi se montrer fripon, soulevant les robes pour que chacun puisse découvrir les dernières tendances des strings multicolores. C'est la faute à Voltaire, à cet anticyclone des Açores et à la dépression Génoise, à ces immenses courants-d'air qui balaient la pollution et toutes les nébulosités flottantes pour établir un ciel bleu et pur. « Mais que faire d'un beau soleil si on ne peut pas en profiter » hurle un homme bedonnant à l'adresse de deux Maîtres nageurs bodybuildés qui surveillent comme des rapaces la surface de la mer. Des sifflets stridents lacèrent l'air pour rappeler que la baignade est interdite en dehors des drapeaux, et d'un index rageur on vous désigne le drapeau orange qui s'agite frénétiquement sous le vent, accroché au sommet de son mat.

*Le lendemain, 9 août 2006,*

Hugo avait quitté quelques instants plus tôt sa résidence, un vent de Nord-Ouest agitait la haie de lauriers-roses et ondulait les feuilles des palmiers. Au sommet d'un magasin de sport, un drapeau à l'effigie d'une marque réputée de planches à voile claquait violemment au bout de son mat. La piscine de la résidence était bien abritée derrière des haies naturelles et jouissait d'un grand calme. Sous des parasols, confortablement installées sur des baignoires, plusieurs femmes languissantes poursuivaient dans l'insouciance leur hâte, l'œil en alerte pour surveiller les enfants espiègles qui se poussaient dans l'eau. Hugo était arrivé la veille dans cette résidence. Chaque année, à la même époque, selon un cérémonial bien établi, il venait prendre ici quelques jours de vacances, pour changer de la monotonie de sa retraite. Il venait seul, Mathilde son épouse avait été emportée deux ans plus tôt d'une tumeur de cerveau, elle n'avait que 47 ans. Il était marié depuis 25 ans, un vilain coup du sort. Pourtant tout avait bien commencé, un coup de foudre lors des vacances d'été, un mariage quatre mois plus tard. Arrivé de bonne heure sur la plage, c'était son habitude, il comprit que la force du vent imposait de rechercher un endroit abrité qu'il découvrit entre deux gros rochers qui marquaient la frontière entre le lotissement de vacances et la plage qui le prolongeait. Hugo s'installa dans cet abri naturel protégé, retira les affaires de son sac et s'installa pour une bronzette habituelle. Il récupéra son téléphone portable dans le fond de sa poche et jeta par habitude un regard rapide pour savoir s'il n'avait pas manqué un appel. Non, personne n'avait appelé. Les appels s'étaient taris progressivement après son départ à la retraite, les amis d'hier continuaient leur travail et l'avaient déjà oublié. Il leur avait dit au revoir lors d'un dernier buffet qu'il organisa pour commémorer l'évènement, mais il s'aperçut bien vite que l'au revoir était devenu un adieu. Le dernier appel provenait de son fils qui l'appelait régulièrement pour lui faire raconter sa journée et le questionner sur ses nouveaux loisirs et savoir si tout se passait bien. C'était pour lui un grand moment de bonheur même si toutes les conversations se ressemblaient. Il apprit ainsi par son fils resté à Marseille pour son travail que l'équipe de football de Marseille avait largement emporté la rencontre au stade vélodrome devant une équipe mal classée. L'OM est le principal sujet de préoccupations pour les marseillais, ils sont passionnés par leur équipe qui souffle toujours le chaud et le froid, alternant les succès comme les pires défaites. L'OM a toujours eu une place à part dans le cœur des footballeurs comme des marseillais qui lui pardonnent les mauvais résultats mais ne lui épargnent pas les critiques. Hugo pensait qu'en prenant sa retraite, il avait

tourné une page de son histoire. Il se rappelait les nombreux postes de sa carrière, les immenses centres de tris, les guichets surchargés de clients impatients et coléreux, les centres de chèques féminins. En trente ans il avait parcouru à peu près tous les services, changé souvent de lieu ou de service. Tout cela était bien fini maintenant, et cela s'était passé en douceur. Au début, les appels furent fréquents, on s'inquiétait de sa nouvelle vie, on le questionnait pour savoir comment il occupait ses journées, puis les appels s'espacèrent car que peut raconter d'intéressant un oisif à qui il n'arrive rien. Hugo se rappelait les projets qu'ils échafaudaient avec Mathilde lorsqu'elle était encore en bonne santé. Ils avaient envisagé l'achat d'une maison de campagne qu'ils retaperaient avec le temps libre de la retraite. Mathilde plus jeune et n'ayant pas encore l'âge de la retraite, le rejoindrait les week-ends. Lorsqu'ils se marièrent, elle venait d'avoir vingt ans, et lui trente. Les parents frémirent un peu, au départ, de cette différence d'âge, de la famille d'Hugo qu'ils ne connaissaient pas, vivant à l'autre bout du pays, puis ils finirent par s'y résoudre et acceptèrent les fiançailles. Cinq mois plus tard, après les cérémonies officielles, Hugo et Mathilde s'installèrent à Paris. Chaque jour, ils retiraient chacun leurs alliances pour observer leurs noms gravés à l'intérieur, Mathilde sur l'alliance de Hugo et Hugo sur celle de Mathilde suivi de la date 3/1/78. Ils s'embrassaient de longs moments, surtout le matin, sans faire attention aux toits de Paris qui leur renvoyait les premières lueurs de l'aube.

\*

Hugo s'allongea sur sa serviette puis se badigeonna le corps d'une fine couche de crème solaire comme le lui avait conseillé le spécialiste de la météo des plages, la veille à la télévision. Tenant le flacon de crème dans une main, il essaya de déchiffrer les indications, protection haute, PFS 20, dont il ignorait la signification. Il lut que le produit contenait des nutriflavones de cactus, de la vitamine E, du Mexoryl SX, un film UV breveté, et se rassura de la présence de cactus une plante résistante au soleil. Il observa aussi que le produit était en fait une sous marque du leader des cosmétiques, ce qui augmenta sa confiance. Comme chaque matin, il commença par la lecture du quotidien local à la recherche des festivités puis il plongea la main dans son sac et en retira au hasard « La dernière tribu » d'Eliette Abécassis », un roman foisonnant d'érudition sur les analogies entre le judaïsme et le shintoïsme. Il se demandait bien où pouvait-on aller chercher autant d'arguments pour voir dans les japonais aux yeux bridés les descendants de tribus hébraïques chassées de leur terre et ayant émigré vers l'Extrême-Orient. La démonstration le tenait en haleine, car l'auteur y avait ajouté une intrigue policière bien ficelée, menée tambour battant, et notre héros à l'image d'Indiana Jones était poursuivi par des tueurs partis à sa recherche, donnant à ce roman des allures de Thriller à vous couper le souffle. Hugo fut saisi par l'émotion, attrapa une bouteille d'eau enfouie dans son sac, en but une gorgée puis s'en humecta le visage. Une rafale de vent en renversa une bonne partie. Il reboucha rapidement la bouteille puis la glissa au fond du sac qu'il rangea bien à l'abri dans une anfractuosité du rocher, toujours à l'ombre. Il leva la tête pour observer les mouettes d'ordinaire à l'essor mélancolique prises d'oscillations chaotiques, désordonnées, ballottées par le vent et qui épuisées, finissaient désespérément par se poser en catastrophe à la façon de l'albatros Wilbur, dans Bernard et Bianca. Le vent refoulait la mer vers ses entrailles puis la soulevait à nouveau en vagues amples et violentes qui étaient ensuite jetées contre les rochers dans un vacarme effrayant ou étalées sur la plage dans un grésillement monotone. Il remarqua que la plage n'était plus totalement déserte, que quelques personnes accompagnées de leurs enfants

avaient trouvé refuge à l'abri d'un rocher, d'une dune, d'une palissade pour les plus frileux, et pour les plus téméraires, au milieu de la plage, cachés derrière des pare vents solidement amarrés par de fins cordages terminés par des crochets enfouis dans le sable. Les grains de sable projetés avec violence par le vent criblaient ces abris de fortune qui laissaient échapper leur plainte sèche et douloureuse. D'autres grains rebondissaient pour finir temporairement leur course folle dans une chevelure drue et crépue ou sur un corps dénudé recouvert de crème solaire d'où ils ne seraient retirés que le soir venu sous une douche tiède pour repartir à travers l'égout local à leur point de départ, la mer, au terme d'un petit voyage gratuit. Le sable est le fléau des lave-linge pour les utilisateurs imprudents qui y glissent le linge sans l'avoir préalablement secoué pour le débarrasser des minuscules grains de sable, mais aussi celui des stations d'épuration car il bouche les canalisations de toutes sorte. Hugo constata que depuis le temps que le vent en emportait, il y en avait de plus en plus. Ce déchet océanique composé de milliers de morceaux minuscules de coquilles ou de roche et qui constitue un tapis confortable, l'été, pour les touristes au bord de l'eau nous renvoie à la notion d'infini, infinitude du temps, infinitude des astres dans l'univers. Où sommes nous dans cet infini du temps et de l'espace ?

Nulle part probablement car si le temps a commencé depuis l'infini, il durera toujours et il n'a ni début comme il n'y aura jamais de fin. Des savants ont calculé que notre univers avait 17 milliard d'années, d'autres 21, depuis un certain Big-Bang, c'est-à-dire depuis que nous sommes partis de rien, parce qu'il faut bien partir de quelque chose, et que de rien on aurait fait la matière et l'anti-matière. Les savants ne savent en fait plus très bien car ils n'ont probablement pas une bonne perception des choses. L'infini, nous ne savons pas très bien ce que c'est, et savoir où nous sommes dans un espace infini dans toutes les directions n'a aucun sens. Combien de planètes existent dans l'univers ? Une infinité, vous répondra-t-on, autant que de grains de sable. Mais le nombre de grains de sable peut être compté, il n'est pas infini, il serait difficile et probablement long à connaître mais nous pourrions le faire à un instant t, ou à défaut l'évaluer avec une marge d'erreur. Ce serait sûrement un chiffre important, mais un chiffre, alors que les planètes sont infinies, c'est même impensable. Au lieu de servir de tapis moelleux aux touristes, certains ont eu l'idée de faire s'écouler le sable pour mesurer le temps, dans des sabliers, une étrange idée pour reconstituer l'écoulement du temps. Des insectes plus ingénieux inventèrent le sablier, pour se nourrir, en construisant des entonnoirs pour y attraper leurs proies en les engloutissant pour les faire périr par asphyxie.

\*

Vers midi, le vent redoubla, la mer se recouvrit d'un voile blanc comme un linceul, la chaleur se faisait plus intense, les rafales de vent giflaient maintenant ceux qui quittaient la plage pour aller prendre leur repas bien à l'abri dans leurs appartements. Des moignons de sacs poubelles « vacances propres » pendaient dans le vide, accrochés à leur support et les mouettes devaient se rabattre vers l'intérieur pour ne pas mourir de faim. Hugo se leva comme les autres, rangea ses affaires dans son sac qu'il cala avec une grosse pierre qui traînait, puis se dirigea vers son restaurant habituel. Martine la patronne servait quelques clients installés au bar. Elle reconnut immédiatement Hugo, un familier, bien qu'il ne restât ici que quelques jours chaque été. Martine abandonna ses clients pour entamer la conversation, elle élevait seule sa fille encore jeune et dirigeait son petit restaurant avec autorité et gentillesse.

-Bonjour, cela fait plaisir de vous voir, on revient, fidèle à ses habitudes.

Martine quitta sa place derrière le comptoir pour se rapprocher d'Hugo et donner

plus d'intimité au dialogue. La conversation s'engagea sur la saison, la fréquentation du restaurant, la vie habituelle dans la résidence de vacances, le personnel qui était parti, n'ayant pas souhaité revenir pour une saison supplémentaire, et ceux qui étaient restés.

-Qu'est-ce que vous mangerez ? Ce sera au soleil parce qu'avec ce vent on ne peut pas déployer les parasols qui s'envoleraient aussitôt. Vous avez quelques places à l'ombre, si vous le souhaitez, à l'abri du mur.

Hugo s'installa seul, en terrasse, à une table juste à côté du bar, pas très loin de la cuisine, mais en plein soleil, la chaleur lui était devenue indifférente et bien qu'habitué au soleil, il s'était recouvert, par précaution, d'une fine couche de protection solaire, indice 20, on ne sait jamais.

-Martine, lança-t-il, vous m'apporterez un steak avec des frites et un pichet de rosé, vous me le mettez sur ma note.

La plupart des résidents avaient un compte ici, ce sont des habitués qui viennent ici, l'été, pour la plupart depuis très longtemps et certains y résident même à l'année. Souvent ils envoient les enfants retirer des plats à emporter commandés la veille et n'ont que rarement un porte monnaie sur eux, seulement vêtus d'un simple maillot de bains minuscule. Hugo n'était pas résident mais en habitué des lieux, il avait fini par se fondre avec les autres et bénéficiait des mêmes avantages. Hugo prenait à son arrivée, des nouvelles du personnel de l'année passée qu'il ne revoyait pas.

-Stéphane, notre pizzaiolo n'a pas pu se libérer cette année pour la saison, quel dommage, son humour, sa bonne humeur, l'ambiance qu'il mettait nous manque.

Stéphane avait toujours un bon mot, et comme tous les pizzaiolos, des idées sur tout, de la bonne humeur à revendre. Souvent gais, les pizzaiolos sont dans la vie comme dans leur métier, à la recherche d'accommodements, et avec un peu de basilic par ci, de fromage par là, ils donnent à une pizza très ordinaire les couleurs chatoyantes qui vous ouvrent l'appétit. La finesse de leur esprit est à l'image de leur pâte légère et parfumée.

Olivier le remplaçait, il nota la commande sur une feuille de papier et inscrivit le montant de 5,90 euros en regard du plat, ajouta ¼ de rosé, 1,50 euros, et termina par un café offert, c'était le cadeau d'arrivée. Hugo s'installait toujours près du bar, où quelques consommateurs attablés discutaient intensément. Il échangea avec plusieurs quelques bribes de conversation entrecoupées de quelques sourires. Derrière son comptoir Martine entamait la conversation avec un autre client, corpulent qui opta pour un menu plus copieux. Le vent secouait violemment la crête des arbres éparpillés autour de la terrasse et Martine se mit à sourire en allant servir un client. Hugo attendit qu'elle regardât dans sa direction pour lui demander du pain et du sel. Sur un coin du bar, un appareil radio jouait un air mélodieux dont il s'amusa à chercher le titre et l'auteur. Nostalgique, il regrettait l'époque lointaine quand à la fin d'un morceau, l'animateur en précisait le titre et l'auteur, une époque bien révolue par la révolution Internet et les podcasts. Les fonds musicaux sont fréquents dans les restaurants, ils ajoutent le plaisir de l'oreille à celui du goût et de l'odorat. Hugo se rappela la première fois qu'il était allé au restaurant, il entra au collège, quittait pour la première fois sa campagne pour la ville. Il ne pouvait pas imaginer qu'on puisse manger ailleurs que chez soi où à la cantine de l'école. Il se souvint de l'inscription peinte sur la porte « Ici on peut apporter son manger », une bien curieuse invitation pensa-t-il que d'inviter des passants à venir s'installer chez vous pour y déguster leur propre nourriture. Comme ses parents n'avaient pas apporté de provisions, il se demanda s'ils allaient être les

bienvenus. Peu de passants se présentèrent avec leur repas déjà préparé. Pour la première fois de sa vie, il découvrit de belles assiettes de porcelaine richement décorées de jolies fleurs multicolores.

-Comme plat du jour, sauté de lapin et pâtes annonça une jeune serveuse couverte de petites taches de rousseur portant une magnifique mini jupe bleue. Un coup d'œil latéral vers les assiettes déjà servies permit de découvrir le plat du jour qui paraissait appétissant car les voisins mangeaient de bon appétit.

A la rentrée du collège, on questionna Hugo sur ses goûts alimentaires, ses maladies. Il demanda à l'économe si on servait des poireaux car il ne les aimait pas. Il fut rassuré, le poireau n'entrait pas dans les habitudes alimentaires du collège, Hugo pris cela pour de la délicatesse. Les entrées au collège, en sixième, étaient à l'époque des cérémonies solennelles. Il y avait, dès votre arrivée, le passage obligé dans le bureau du Directeur qui tout en vous toisant derrière d'épaisses lunettes, analysait vos aptitudes à la promiscuité d'un internat en vous récitant plusieurs phrases apprises par cœur sur les difficultés de cette vie monacale, mais remplie de joies d'une vie studieuse, de réussite, au terme de laquelle, après y avoir consacré toute votre énergie, vous pouviez prétendre accéder aux plus grandes fonctions de la République avec en point d'orgue pour le plus fort, le remplacer, ce qui constituait pour lui le summum de la réussite sociale pour le modeste enfant de la campagne que vous étiez. Les parents disparurent et il fallut attendre les vacances de Noël pour les revoir, ce qui fut parfois bien long et bien triste. Les nouveaux arrivants posaient beaucoup de questions.

-Que font tes parents ? D'où viens-tu ? Pourquoi es-tu interne ? Dans quelle classe es-tu ? Quel âge as-tu ? Combien de frères et sœurs ? Il ne savait plus s'il devait dire la vérité ou s'inventer une famille et toutes ces questions finissaient par l'épuiser. Il découvrit qu'il était seul, bien seul, et son cœur s'emplit de tristesse. Pour se consoler, il se réfugia dans un endroit isolé et se mit à pleurer.

\*

Le repas terminé chez Martine, Hugo rejoignit la plage balayée par d'incessantes rafales de vent et retrouva son parasol puis son sac qu'il ouvrit pour reprendre le roman d'Elizette Abécassis. L'enquêteur Ary Cohen ressemblait à s'y méprendre à Robert Langdon, le héros de Dan Brown et se déplaçait sans cesse au Japon pour échapper à ses poursuivants. Il retourna le livre pour se rassurer que le vent ne lui avait pas substitué un autre livre et continua sa lecture. Une Sophie Neveu apparut ensuite portant le doux nom de Jane et il pensa que tous les romans finissaient par se ressembler, que finalement il suffisait seulement d'en lire un seul. Il ne se passait rien quand soudain quelqu'un cria à en perdre haleine « attention ». Un parasol au pied pointu comme une épée roulait sur la plage, glissait, rebondissait et menaçait d'embrocher, comme une volaille, une personne âgée située sur la trajectoire qui ne prêtait aucune attention aux cris d'alerte, trop occupée à terminer le Sudoku qui comportait toujours une mauvaise ligne. Elle redressa à peine la tête pour observer le parasol finir sa course chez son voisin sans faire de victimes. Un journal s'éleva dans les airs et s'écrasa dans l'eau puis sombra avant qu'on pût le saisir. Hugo scrutait les allées et venues incessantes des Maîtres nageurs aux aguets, une bouée à la main. Il observait surtout discrètement l'un d'eux, une jeune femme au doux nom de Fabienne, qui ressemblait à l'actrice canadienne Pamela Anderson dans la série Baywatch plus connue en France avec le titre Alerte à Malibu. Fabienne siffla énergiquement un imprudent et lui désigna d'un index rageur la zone de baignade autorisée. Tout en regardant Fabienne, il observa sa montre, il était 15 heures. Il avait rendez-vous avec Elsa dont il avait fait la connaissance la veille et était tombé sous le

charme. Elsa avait récemment divorcé d'un amour de jeunesse qui n'avait pas résisté au temps et était arrivée quelques jours plus tôt. Elle n'avait pu avoir d'enfant et cela la désespérait. Ses cheveux noirs, ses yeux verts, sa peau mate lui donnait le charme des belles italiennes. Hugo l'avait observé, la veille, à la dérobée au début, puis de façon plus insistante. Il avait découvert qu'elle lisait un roman du même auteur « Clandestin » et de temps en temps il levait la tête pour regarder dans sa direction. Leurs regards finirent par se croiser. Il trouva l'occasion de faire sa connaissance en la suivant lors d'une de ses baignades, entama la conversation au bord de l'eau où elle s'était arrêtée et sentit, à ce premier contact, son cœur battre la chamade. D'une voie hésitante il lui demanda si elle aimait lire en vacances.

-Lire est pour moi une nécessité, répondit-elle, j'ai besoin de la lecture, j'ai besoin de fiction car le monde est trop brut et manque de tendresse, de sentiments. J'aime surtout les histoires qui finissent bien.

Sous le choc de l'émotion, il examina ses traits, son comportement comme pour un examen d'embauche. Sa voix douce et agréable, comme une caresse, confirmait son apparence affectueuse et douce. Elle portait une attention bienveillante aux enfants qui pataugeaient au bord de l'eau, bravant les vents de sables qui perforaient la mer en mille frétillements.

-Vous aimez les enfants ?

-Je les aime passionnément, peut-être parce que je n'ai jamais pu en avoir, je leur souris, je les observe, je les surveille, comme si j'étais leur maman. Les enfants, jusqu'à dix ans, n'ont pas la même appréhension des distances et des dangers que les adultes et ils sont souvent victimes d'accidents graves.

Elle semblait joyeuse devant ces ébats enfantins et elle songeait probablement à la famille qu'elle aurait aimé avoir, à une maisonnette avec jardin dans lequel s'ébattaient les enfants, s'éclaboussant dans une piscine en plastique, et ces images qui défilaient dans son esprit la rendaient radieuse.

Le vent lavait le ciel en balayant frénétiquement les derniers nuages qui s'y aventuraient, lui rendant sa pureté, son éclat bleu outre-mer, incomparable, que l'on trouve dans les peintures de Van Gogh. Le ciel méditerranéen connaît une infinité de nuances selon les saisons, l'humidité, la force du vent qui le fait passer du pastel lorsque le bleu est atténué par l'humidité, à la pureté de l'azur lorsque le vent balaie toute trace d'humidité.

Hugo poursuivit par sa présentation.

-Je m'appelle Hugo, et vous ?

-Elsa, prononça-t-elle timidement.

L'approche était banale et convenue. Hugo se rappelait les pages rencontrées de « Libération » et voyait déjà l'annonce qu'il pourrait faire paraître pour la retrouver s'il la perdait de vue, « Cherche Elsa rencontrée plage de Leucate le 10/8/2006, téléphone 0654456754 ».

Toute rencontre obéit à une chronologie, une progression, une phase d'observation au cours de laquelle chacun s'observe, réfléchit intensément à ce qu'il va dire et évite de casser le fil ténu de la discussion qui mettrait fin prématurément à une relation naissante. La météo est souvent le meilleur atout, le plus neutre, et il faut éviter la politique qui peut devenir rapidement un sujet de discorde si les sensibilités sont différentes. Avec la Météo, il y a toujours l'unanimité, et chacun peut parler de la pluie et du beau temps. S'il pleut chacun espère un lendemain ensoleillé et s'il fait beau chacun souhaite que le beau temps continue encore longtemps.

-Vous supportez ce vent qui balaye la plage et nous oblige à nous réfugier dans le moindre recoin abrité déjà très occupé ?

-Le vent m'empêche de lire et les grains de sable qui s'incrument dans le livre le rendent inutilisable au bout d'un certain temps ; J'aime lire dans le train car là au moins, il n'y a pas de turbulences et ces heures passées à lire font oublier la longueur du parcours.

-La lecture dans un train est une chose bien agréable, écrire est plus difficile avec les oscillations ou le balancement des rames sur les voies.

Hugo prenait souvent le TGV sur Paris Marseille, il était admiratif de voir, pendant le voyage, des professeurs annoter et corriger leurs copies aussi facilement. Il avait été lui-même, professeur, mais n'avait jamais réussi ce tour de force, à l'époque alors que les trains allaient moins vite. Les rails comme les autoroutes ne sont hélas jamais totalement rectilignes et ceci dans le but de réduire la monotonie des longs trajets ou éviter les éblouissements des lumières venant en face.

-Moi, précisa Elsa, je me contente de lire solidement enfoncé dans mon fauteuil. Hugo repensa aux oscillations du train qui lui rappelait celles des vagues devant lui.

-Vous savez que ce temps venteux doit continuer encore une semaine, c'est la tramontane.

-S'il en est ainsi, j'en profiterais pour visiter l'arrière pays qui regorge de châteaux cathares et partager l'émotion de ces catholiques réfractaires, qui défièrent le pouvoir royal et religieux pour finir sur un bûcher.

-Je préfère les vignobles, poursuivi Hugo, vous avez ici des vins de qualité mais mal connus, Faugères, Saint-Chinian, Fitou, Minervois, Corbières, Cabardes, Malepère. On produit dans la région d'excellents vins de table, rouges, blancs ou rosés, qui n'ont hélas pas le renom des vignobles bordelais ou bourguignons et qui se vendent très mal. En 1907, une révolte de vigneron, à la suite de méventes régulières, avait réuni le même jour à Montpellier 800.000 personnes, un nombre impressionnant à l'époque, 4 fois la population de cette ville. Le gouvernement de l'époque ne céda pas aux revendications des viticulteurs, aux démissions des maires des communes solidaires et plusieurs émeutes eurent lieu qui firent 6 morts dont un enfant. Leur chef, un certain Marcellin Albert, était un petit viticulteur qui tenait, en complément, un petit bistrot à Argeliers. Il avait 20 ans plus tôt perdu la totalité de sa vigne avec le Phylloxéra et il était exaspéré du peu d'intérêt du gouvernement à les aider. Ni Clémenceau, ni même l'armée qui fut envoyée dans la région pour rétablir l'ordre ne purent venir à bout de leur révolte. Marcellin mourut plusieurs années plus tard dans le plus grand anonymat et la plus intense pauvreté. Si personne ne fut informé de son décès et n'assista à son enterrement, Marcellin est toujours resté, depuis, très présent dans le cœur des viticulteurs.

-Vous semblez bien connaître cette région ? demanda-t-elle.

-Je suis venu dans cette région il y a de nombreuses années, je suis tombé sous le charme de son climat même si ce vent m'agace parfois. Je me sens intimement lié à cette terre, j'y ai fait ma vie, j'y ai trouvé une compagne, un emploi et je l'aime.

\*

L'heure du déjeuner arrivait, sa montre indiquait 12 heures et il proposa à Elsa d'aller prendre, ensemble, le repas dans le petit restaurant en bordure de plage. Il attendit la réponse qui tardait à venir, essaya de rester naturel pour ne pas montrer trop d'impatience.

-Pas aujourd'hui, je dois rentrer, j'ai plusieurs choses urgentes à faire et elle commençait à frissonner sous les rafales de vent de plus en plus violentes. Hugo n'insista pas d'avantage, il regarda avec tendresse Elsa plier avec

beaucoup de difficultés ses affaires puis les ranger dans un grand sac de plage noir avant de s'éloigner en lui faisant un petit signe de la main qu'il prit pour une première marque de sympathie. Il éprouvait une sorte de satisfaction et même s'il avait pu paraître confus, il se montra d'humeur assez gaie comme on peut l'être lorsqu'on a osé entreprendre une action qui n'avait que peu de chances d'aboutir. Il sifflota de contentement pour rejoindre sa place bien à l'abri dans les rochers, ouvrit le journal. Une série d'attentats suicides à la voiture piégée, en plusieurs lieux avait encore frappé l'Irak, l'un à Takrit, la ville natale de Saddam Hussein, l'autre à Kirkuk et plusieurs à Bagdad qui visaient tous la communauté Chiite. Hugo était indigné par ces attentats lâches et criminels qui tuaient aveuglément des innocents, de simples passants qui de bon matin s'approvisionnaient en totale insouciance au marché. Il regrettait que ces événements pour sanglants et horribles qu'ils sont avec des dizaines d'innocents morts atrocement sont souvent lus avec la plus grande indifférence par les vacanciers qui pendant quelques jours sont venus oublier, ici, les tragédies humaines qui ne connaissent pas, hélas, de trêve.

\*

Plein de compassion pour tous ces morts pour rien, Hugo remarqua sur le bord droit, quelque chose qui émergeait du sable. Ce qu'il ne savait pas encore c'est qu'il venait de mettre la main sur ce qui allait bouleverser la quiétude de ses vacances. Il se déplaça pour l'examiner. C'était un objet d'apparence métallique et il pensa, ce qui est courant, à un reste de bombe de la dernière guerre mondiale que le vent violent aurait mise à jour. Cette idée lui vint naturellement car quelques secondes auparavant il venait de lire qu'au Liban le sol était encore jonché d'obus israéliens et de bombes minuscules encore intactes qui n'avaient pas explosé en frappant le sol lorsqu'elles furent lancées. Il essaya de dégager l'objet avec lenteur car il était encore bien enfoui dans le sable. L'objet était bien en métal, assez brillant et luisait sous les rayons du soleil. Cette partie de la plage, faite de rochers, est bien abritée des vents et échappe aux engins de nettoyage, ces cribleuses impitoyables qui chaque nuit, faisant fi des petits insectes qui s'y reposent, filtrent le sable et récupèrent tout ce qui a une taille supérieure à celle d'un grain de sable pour laisser au petit matin une plage propre et vierge seulement striée des larges et longs sillons laissés par les immenses pneus de ces engins puissants. L'extraction semblait difficile car l'objet ne dépassait que faiblement la surface et restait puissamment accroché dans le sable, refusant de céder sous la traction. Il décida de creuser autour le sable durci et cristallisé avec un objet assez dur qu'il trouva à proximité. L'objet qui fut enfin désensablé avait la forme d'un vase d'apparence métallique qui ne paraissait pas avoir été trop corrodé. Long d'une vingtaine de centimètres, l'objet avait bien l'apparence d'un vase et l'intérieur était creux. Hugo respira, ce n'était pas une bombe.

Elsa était revenue et s'était assise à ses côtés.

-J'ai mangé des moules lança-t-elle, des moules que j'ai achetées ce matin sur le marché à un producteur, avec une mouclade faite d'échalotes, de vin blanc et de beurre, un délice.

-Vous ne devriez pas, pour votre santé, manger des coquillages pendant les mois sans « r » entre mai et août, lança Hugo, car à cette époque les coquillages se reproduisent et ne sont pas à leur qualité optimale.

-Mais ici tout le monde en mange, avec des huîtres, une autre spécialité locale.

-Oui mais la hausse des températures dans ces étangs peu profonds où ils sont cultivés favorise la prolifération d'algues microscopiques, de virus, de bactéries, de champignons qui peuvent parfois les rendre toxiques et provoquer des gastro-

entérites.

-Vous êtes trop alarmiste, ces moules et ces huîtres sont sévèrement contrôlées régulièrement par les services vétérinaires et ne peuvent être vendues que s'il n'y a aucun risque pour la santé. La production ostréicole des huîtres et mytilicole des moules a été responsable par le passé de graves épidémies de typhoïde, à une époque à laquelle on les consommait souvent crus.

-La plus grosse consommation de moules dans notre pays et en un seul jour a lieu pendant la foire à la brocante de Lille, on y dénombre 2 millions de consommateurs qui y ingurgitent en quelques jours plusieurs tonnes. Cette foire n'a pas lieu en août un mois sans « r », mais début septembre. J'y suis allé il y a quelques années, j'ai arpenté la plupart des 15 kilomètres d'étals sur lesquels chacun met en vente, sur des tréteaux, devant chez lui généralement, tous les objets encombrants et inutiles dont il souhaite se débarrasser tout en encaissant, au passage, un peu d'argent.

-Qu'est ce que c'est que cet objet que vous tenez ? demanda-t-elle avec une curiosité qui se lisait dans la pétillance de son regard.

-Je ne sais pas encore, je viens de découvrir ce morceau de métal qui faisait saillie dans le sable et sur lequel la lumière se réfléchissait, le vent l'aura mis à nu probablement. J'ai l'impression qu'il dormait ici depuis des années à l'abri des rochers. L'enrochement ici est artificiel, il délimite la plage et protège les constructions d'une trop forte érosion. Cet objet a probablement échappé de peu à un écrasement définitif.

Elle fit remarquer que l'objet ressemblait à un vase ancien, et qu'il y avait sur la surface des inscriptions gravées dont il fallait découvrir la signification.

-Un vase ancien c'est peut-être le Graal, la coupe qui a recueilli le sang du Christ, lança Hugo en riant.

Hugo retournait l'objet dans tous les sens, scrutait avec attention la partie creuse car elle paraissait contenir des résidus brillants cristallisés. Il essayait avec force la surface rugueuse de l'objet pour tenter de déchiffrer les inscriptions, une série de traits irréguliers, rassemblés en paquets qui apparurent, ressemblant au code barre des supermarchés.

-Vous pensez qu'on connaissait les codes barre à l'époque du Christ ?

-Sans aller jusque là, il est possible que ces traits représente des chiffres, une sorte de comptage, le 1 est représenté par un trait, le 2 par deux traits côte à côte et ainsi de suite.

Quatre série de traits bien espacées apparurent, un trait vertical, un espace, deux traits une autre séparation, puis quatre traits, une dernière séparation et enfin deux derniers traits. On peut les représenter ainsi, I II IIII II.

Hugo fit remarquer qu'il ne pouvait s'agit d'un vase romain car le 4 ne s'écrit pas de cette façon mais IV. Ils étaient maintenant captivés par cette recherche, un objet antérieur aux romains alors ?

Elsa se demandait si ces quatre chiffres ne pouvaient pas désigner une date, par exemple, une année, que l'on puisse lire comme 1242.

En 1242, Louis IX ou Saint Louis, sacré roi à 12 ans en 1226, règne en France. C'est un étrange personnage, une foi ardente, une piété parfois excessive, un roi croisé, adversaire implacable des derniers cathares. Il décèdera comme un simple mortel de la peste à Tunis après 44 ans de règne. Les cathares le détestaient, d'autres lui trouvaient les qualités d'un homme énergique, scrupuleux, ressemblant plus à son grand-père Philippe Auguste qu'à son père Louis VIII le Lion qui mourut de dysenterie à 11 ans après 3 ans de règne. On le marie dans des conditions rocambolesques, à 13 ans, avec une jeune espagnole cultivée, Blanche de Castille, d'un an sa cadette, et petite fille d'un sacré grand-

mère Aliénor d'Aquitaine. Blanche de Castille est une jeune femme sensuelle, sans pudeur, féconde, qui lui fera 12 enfants. Pour faire taire les rumeurs d'infidélité, elle n'hésita pas à sauter sur une table et danser nue devant un évêque afin de lui prouver qu'elle n'était pas enceinte de lui comme il le prétendait. En 1242 on bataillait encore ferme dans les environs pour l'annexion de quelques terres au royaume de France. Un vase ayant pu appartenir à Saint Louis était possible.

-Et si ce vase provenait des grecs ? demanda Hugo. Vous n'ignorez pas que les grecs ont occupé pendant longtemps cette région, que ce sont eux qui ont donné le nom à cette localité, Leukos, en souvenir des magnifiques falaises calcaires blanches du Cap Leucate que l'on retrouve également à Leukos en Grèce. Leukos en grec signifie blanc, la leucémie qui a la même origine est une maladie des globules blancs.

Leurs corps étaient désormais en contact, leurs mains se touchaient lors des échanges de l'objet pour l'examiner. Ils étaient captivés par leurs recherches et faisaient ainsi corps pour les résoudre. La situation n'était pas déplaisante pour chacun, les contacts doux et sensuels sous le soleil généreux de ce mois d'août procuraient d'agréables sensations qui réveillaient des sens endormis depuis longtemps. Parfois ils poussaient quelques des cris de mécontentement contre le vent qui leur projetait, sur leurs visages, quelques grains de sable. Ils étaient comme des enfants touchant sans cesse cet objet inconnu dont ils cherchaient l'origine, évitant, à la différence des enfants de le porter à leurs lèvres, se souvenant de la mort de Socrate. Ils étaient heureux mais aussi angoissés car ce vase pouvait être toxique et ils le manipulaient sans précaution.

-Nous aurions dû le nettoyer dans l'alcool au moins.

-Elsa, au risque de vous décevoir, la toxicité des métaux ne disparaît pas dans un simple nettoyage à l'alcool, cela élimine, tout au plus, les bactéries et les virus lança Hugo avec une pointe d'ironie

Ils passèrent en revue une liste de matériaux possibles, ce n'était ni de l'argile, ni du bronze, ni de l'étain et ce vase ne ressemblait à aucune poterie antique grecque, romaine ou chinoise. Ils avaient cependant la certitude que les signes gravés sur la surface représentaient bien des chiffres, une date, celle d'un événement et que ce vase pouvait s'il s'agissait bien de 1242 avoir un lien avec l'histoire des cathares qui luttèrent à cette époque dans la région, mais ils se demandaient bien quel pouvait alors être le rapport.

Ils arrêtaient là leurs recherches considérant qu'ils en avaient assez fait pour une journée de découverte et s'étendirent l'un à côté de l'autre pour profiter des rayons du soleil encore chauds en cette fin d'après-midi.

-Qu'est ce que vous faites dans la vie ? demanda Elsa

Hugo aimait ce genre de question qui ne manque jamais d'arriver en début de rencontre. Chacun veut savoir à qui il a affaire, et sur une plage, avec le teint halé d'un surfeur hawaïen, la situation sociale d'une personne est difficile à appréhender malgré l'observation des mains, des cheveux, de la propreté des ongles. Mais c'est aussi la réponse la plus facile à faire car on peut dire n'importe quoi, personne ne viendra vérifier. Hugo répondait souvent qu'il était Professeur, une profession estimée de tous, en dehors des grèves, et cela lui était d'autant plus facile qu'il connaissait bien ce métier pour l'avoir assuré au sortir de l'université, à ses débuts. Il avait, à cette époque pu remarquer combien ce métier provoquait, surtout chez les jeunes, un émerveillement qui le surprenait. Les jeunes, avec leur innocence, sont admiratifs du savoir et le métier avec les vacances et le temps libre reste pour beaucoup un rêve accessible. Lorsqu'on demande à un jeune, ce qu'il souhaiterait faire plus tard, le premier souhait pour

une fille serait d'être institutrice, et celui des garçons d'être pompier, un métier qui ne demande pas des études approfondies mais que l'on admire pour le courage et le dévouement qu'il réclame dans des situations souvent périlleuses. Les enfants sont charitables et rêvent de devenir des saint-bernards secourant leurs semblables en danger ou pour les instruire.

-Je ne travaille pas lui ai-je répondu avec une sorte de joie.

Ce n'était peut-être pas la réponse qu'elle attendait et cela devenait une énigme pour elle. Un homme qui ne travaille peut être un homme oisif, livré aux pires tentations et perversions, vivant de l'aide publique ou un homme riche qui n'a pas besoin de travailler pour son existence, profitant toute l'année des loisirs les plus divers. Elsa hésitait sur la solution et se répétait en boucle la phrase « Je ne travaille pas », elle voulait savoir pourquoi.

-Disons que je ne travaille plus précisa Hugo. J'ai travaillé toute ma vie et je suis maintenant à la retraite. Chaque fin de mois, l'Etat me fait parvenir sur mon compte, une retraite de la fonction publique. Je travaillais dans les lettres, plus prosaïquement à leur tri au sein de cette grande maison, La Poste.

Elsa écarquilla les yeux, amorça un large sourire, lorsqu'il prononça « Fonction publique », cela devait réveiller chez elle des souvenirs ou des rêves qui paraissaient enfouis depuis longtemps.

-J'enseigne, moi aussi, précisa t-elle, je suis professeur des lycées, j'ai obtenu le Capes mais j'ai échoué à l'agrégation.

- Professeur de lettres ?

-Oui de Lettres, j'avais quelques dispositions naturelles que je devais tenir de ma mère qui lisait presque toute la journée.

-Vous lui avez déteint car depuis votre arrivée vous avez avalé plusieurs livres et ce ne sont pas des romans d'Amélie Nothomb, passionnants, mais qui sont rapidement lus car peu épais. Amélie Nothomb écrit toujours ses romans, sur un beau cahier avec un joli stylo à encre et n'utilise pas comme la plupart des écrivains d'aujourd'hui, des ordinateurs, pour écrire à l'aide d'un traitement de texte, de superbes romans en faisant simplement des copier coller de belles phrases publiées sur Internet qu'il suffit ensuite de modifier légèrement pour ne pas être accusé de plagiat.

-Amélie Nothomb écrit bien et j'aime ce qu'elle fait, même si c'est toujours la même chose, l'onanisme, le chocolat, la solitude, l'anorexie, l'angoisse.

Hugo s'attendait à ce qu'Elsa lui demande après cette première question d'où il venait, où il allait, s'il était seul.

-Vous êtes de quelle région ?

Le lieu de résidence avait toute son importance car si la liaison devait se poursuivre, la vie, les déplacements dans une région trop éloignée pouvaient constituer des freins aux premiers enthousiasmes amoureux.

-J'habite maintenant Marseille, je m'y suis retiré il y a quelques années après avoir vécu à Paris, le climat y est beaucoup plus agréable même si les loisirs, les expositions, les théâtres, y sont moins nombreux. Nous n'avons pas en Provence l'équivalent du Louvre mais seulement quelques musées qui font de gros efforts autour de Van Gogh, Cézanne, des peintres qui sont venus passer un peu de leur temps dans le Sud de la France et nous peindre de superbes tableaux aux couleurs dorées du soleil, des tournesols ou la montagne Sainte-Victoire sous le ciel bleu azuréen d'une grande pureté. Paris en TGV n'est qu'à trois heures de Marseille et en s'y prenant à l'avance pour réserver ses billets sur le site Internet Voyages-sncf.com, le prix des places est peu élevé même en 1<sup>ère</sup> classe. Je fais souvent l'aller et retour dans la journée, en prenant le soin d'aller saluer chaque fois, La Joconde au Louvre ou Nerval au Père-Lachaise.

\*

Le vent redoublait d'intensité, balayant de toute sa force les contreforts caillouteux des Corbières, ceux des Pyrénées. Les Corbières doivent leur nom aux nombreux corbeaux qui vivaient autrefois dans la région et qui sont les ancêtres éponymes de ce lieu. Le fabuliste Jean de La Fontaine présente une image peu flatteuse du corbeau, un animal stupide incapable de flairer le piège grossier que lui tend le renard. Ici, le corbeau est l'emblème du pays, on lui prête la mauvaise réputation d'un charognard qui pille les récoltes, annonce les catastrophes, les famines, porte malheur, crève les yeux des moutons, mais ces légendes sont fausses. Les nombreux châteaux cathares érigés au sommet de pics rocheux vertigineux sont aujourd'hui habités par de gentilles corneilles, des chocards à bec jaune, des craves à bec rouge, des choucas des tours, qui en poussant de puissants « Croa » invite les visiteurs à appuyer sur l'accélérateur d'une voiture poussive pour terminer les dernières boucles de l'ascension avant que le moteur ne rende l'âme à bonne distance d'un garagiste, vous laissant seul, à la nuit tombante, sur une route où plus personne ne passe. Du courage, les habitants d'ici n'en manquent pas, et voient dans la Tramontane la force indomptable qui les anime. Elle plie aussi frénétiquement qu'eux les pieds de vignes accrochés aux coteaux ensoleillés, plisse la surface de l'étang qui écume comme un cheval en colère, fait la joie des windsurfers, solidement accrochés sur leurs planches aux voiles multicolores qui fendent l'écume d'étangs peu profonds où ils peuvent tomber maladroitement sans se blesser, se redresser rapidement en n'ayant de l'eau que jusqu'à la ceinture et remonter sur leur windsurf, un terme plus moderne que planche à voile. Le vent qui souffle latéralement sur les routes qui bordent les étangs, recouvre la chaussée de lambeaux d'écume pour monter sa colère. Avec la Tramontane quelques intrépides peuvent réaliser de magnifiques figures acrobatiques, ce sont des funboarders, joli anglicisme pour un tableau réalisé dans la joie avec des planches spéciales, sans dérive, que l'on manœuvre ainsi plus facilement. Chaque jour, ils sont toujours plus nombreux, venant de toute l'Europe, à jouer avec le vent, à se laisser griser par la vitesse, à se laisser caresser par les embruns salés, à repousser leurs limites dans des duels serrés au beau milieu de tourbillons d'écume. Leurs véhicules alignés en contre bas de la route, sont à leur image, de puissants 4-4, pour défier les pentes infranchissables, ou parfois plus prosaïquement des petits camions dans lesquels s'entassent pêle-mêle, planches, mats, voiles multicolores et combinaisons en néoprène. A côté de chaque voiture ou camionnette, portes ouvertes, un homme ou une femme seule attend sagement que son compagnon revienne, trempé, pour l'aider à se changer, après avoir retiré la combinaison collée à la peau, et à ranger le matériel encore humide. La communauté a ses rites, chacun, avant de s'en aller dit toujours au revoir à son voisin et à demain.

Elsa se tourna vers Hugo pour lui signaler que son réfrigérateur était désespérément vide et qu'il devenait urgent pour elle d'aller se ravitailler dans le supermarché local, une grande surface pour bénéficier de prix moins élevés qu'à la petite épicerie du centre. Les vacances ne sont pas une raison pour céder aux dépenses car si on peut faire des économies sur la nourriture, ce sera autant de plus pour paresser sur une terrasse de café à déguster une glace ou une boisson fraîche tout en regardant défiler les touristes, comme on regarde un défilé de haute couture se réduisant le plus souvent, en vacances, à un short froissé et des tongs multicolores. Hugo pensa l'accompagner sous prétexte de l'aider à porter ses sacs de provision toujours trop lourds pour une femme, mais il ne voulait pas se laisser déborder par ses sentiments et apparaître trop

enthousiaste à la seule idée de l'accompagner et de prolonger cette intimité plus longuement.

-Si je peux vous être utile ? ajouta-t-il, laissant le choix à son interlocutrice.

Elsa glissa ses affaires de plage dans un grand sac, après les avoir méticuleusement pliées. Les gestes, comme l'écriture, révèlent chez chacun de nous de nombreux traits de notre personnalité. Il observait avec curiosité la façon dont elle organisait son départ. Alors que l'immense majorité se contente de jeter rapidement, dans un sac, leurs affaires roulées en boule, puis les pressent fortement tout en actionnant vivement la fermeture Eclair, dans le but de gagner du temps, Elsa ne laissait rien au hasard et pliait, rangeait, fermait son sac méticuleusement quels que soient les événements ou les difficultés. Le vent rendait bien difficile le pliage de sa serviette, mais Elsa sut rassembler simultanément les 4 coins et réussir son pliage en immobilisant chaque coin, l'un après l'autre, sous son menton. Elle replia son journal pour lui redonner le même aspect que chez le marchand lorsqu'elle l'avait acheté quelques heures auparavant, mais ce fut cette fois plus long et plus difficile qu'avec la serviette. Le sac en bandoulière, Elsa fit un petit signe d'adieu de la main et ajouta d'une voix douce, « à demain en espérant qu'il y ait moins de vent et en conseillant de bien prendre soin du vase.

-Nous continuerons nos recherches, demain, lança-t-elle tout en s'éloignant. Hugo se retrouva seul pendant qu'Elsa disparaissait derrière les dernières dunes, il n'apercevait plus que sa silhouette et se demandait si c'était toujours elle ou une persistance rétinienne.

\*

Il pensa à Mathilde qui l'avait quitté quatre ans plus tôt, en mars. Alors qu'ils étaient en vacances depuis 15 jours, que tout se passait bien, qu'ils visitaient tous les jours les environs de Marseille, puis de Nice, Mathilde soudain à la fin d'une journée, lui fit une étonnante réflexion qui le plongea dans l'embarras. Elle avait l'impression qu'il se passait quelque chose dans sa tête, que ses migraines habituelles devenaient chaque jour plus persistantes, plus douloureuses que celles dont elle était coutumière depuis son enfance. Elle se trouvait maintenant moins d'entrain pour sortir, se plaignait de la vue qu'elle trouvait changée, moins nette et émit l'hypothèse d'une tumeur cérébrale. Les premiers spécialistes consultés ne trouvèrent pourtant rien d'anormal, et à la fin de son congé, elle repris son travail. Elle le quitta quelques minutes plus tard, son écriture devenait illisible. Elle se sentait fatiguée, épuisée avec une seule envie, celle de dormir. Elle appela Hugo qui l'accompagna à l'hôpital, dans le service d'ophtalmologie, où un interne la dirigea vers le scanner pour en avoir le cœur net et chasser ses angoisses. Ce qui suivit fut une épreuve très difficile, l'annonce des résultats, sans prononcer le mot de tumeur, on indiquait un Kyste sur le nerf optique qui nécessitait une hospitalisation immédiate. Le lendemain, au petit matin, le responsable du service examina les clichés, son visage devint blême, son diagnostic était fait, ce n'était pas un kyste qu'il avait sous les yeux mais une tumeur de la pire espèce, hautement maligne qui ne vous laisse, tout au plus, que quelques mois à vivre, quatre mois lui apparaissaient comme un exploit. Il accéléra son discours, le temps pressait, demanda qu'on prévînt la famille, qu'on fasse les prélèvements nécessaires pour confirmer ce qu'il avançait. Hugo apprit du chirurgien qu'une opération à cet endroit n'était pas envisageable, elle présentait trop de risques au regard des avantages, car selon lui ce genre de tumeur revient inévitablement dans les mois qui suivent. Le premier prélèvement ne comportait aucun signe d'anormalité, rien que du bon cerveau, cela ne correspondait pas à ce que le chirurgien attendait, il indiqua que la sonde avait

pu dévier de sa trajectoire. 12 jours plus tard il refit le même geste avec le même résultat, il ne comprenait plus rien, cela ne correspondait pas à ce qu'il attendait. Alors il utilisa les grands moyens, récupéra dans le service voisin des grands traumatisés une sonde perfectionnée qui analysait les prélèvements en temps réel. Le troisième essai confirma les soupçons du chirurgien, la tumeur était agressive, mais il y avait des traitements, l'espoir renaissait.

\*

Hugo leva la tête et constata que la plage était maintenant presque déserte, l'après-midi touchant à sa fin et il maudissait le vent qui ne faiblissait pas. Elsa était partie maintenant depuis près d'une heure. Il prêta attention aux réflexions de ses voisins, on parlait de l'immigration massive mal contenue dans des frontières passoirs, du droit du sol qui constituait une porte ouverte à tous les abus, de l'essence qui n'arrêtait pas d'augmenter, du réchauffement climatique provoqué par le gaz carbonique, les angoisses habituelles qui viennent contrarier le bonheur quotidien comme autant de catastrophes qui se profilent à l'horizon cependant clair aujourd'hui. A côté, des vacanciers plus studieux cherchaient à se rassurer du bon fonctionnement de leur cerveau, au repos estival, en résolvant un Sudoku publié dans une revue avec les solutions en fin d'ouvrage qu'on s'empresse d'aller voir. Triste, il décida de plier ses affaires et de rentrer. Depuis son arrivée, ses horaires se calquaient sur ceux de la supérette locale où il arrivait fréquemment à la fermeture. Il avait remarqué qu'à cette heure, les caissières, en fin de service, sont plus détendues, plus souriantes. Il ne faisait jamais ses courses en début de journée, car les employés parlent souvent, entre elles, de la télé de la veille et font peu de cas des clients qui restent ainsi de longues minutes en stand-by à écouter les conversations. Il serra fortement ses lèvres pour éviter d'avaler des gorgées de sable et sauta d'un bond sur le dernier contrefort de rochers qui protège la plage des assauts du vent et de l'érosion. Sa voiture démarra au premier quart de tour de la clé de contact, sa belle couleur grise métallisée avait disparu sous une abondante couche de poussière blanchâtre du sol en terre battue du parking et lui donnait l'apparence d'un fantôme. Un léger murmure retint mon attention, malgré le bruit du moteur, un jeune couple s'embrassait avec fougue derrière un bouquet d'arbres tordus par le vent. Il observait à travers le feuillage les deux formes qui s'agitaient, se chaviraient avec la même fougue que le vent. Le couple ayant aperçu sa présence intrusive s'immobilisa, se figea dans le silence le plus complet. Il démarra aussitôt, mis la climatisation et poussa le bouton de la radio. Des images d'arbres tordus par le vent défilaient. Il longea une large avenue bordée de restaurants et de boutiques d'huîtres dont les terrasses étaient abritées des assauts du vent. L'arrière des restaurants plongeait directement dans la rivière qui conduit de la mer à l'étang, c'est un grau, un mot latin désignant un passage. La région regorge d'étangs peu profonds et toujours ventés, La Palme, Bagès, Sigean, Leucate, Salses, toujours reliés à la mer par un grau plus ou moins large, grau de La Franqui, de la Vieille Nouvelle, de Leucate. En cette fin d'après-midi, les clients, chassés de la plage, restaient ici, bien à l'abri, encore nombreux à déguster des plateaux de fruits de mer gorgés d'iode. Chaque restaurant possède sur le coté d'énormes poubelles remplies de coquilles vides qui débordent, des monceaux de filets entremêlés, des amas de cordages entassés pêle-mêle. Les nombreuses enseignes mentionnent des entreprises familiales, Maison Canet, Forder, de père en fils, Maison fondée en 1878. L'ostréculture est une tradition familiale avant d'être une industrie, on élève ses huîtres comme on élève ses enfants, en famille. On les ramasse avec passion mais aussi avec tristesse de les arracher à leur mer nourricière avant de les servir à table avec amour sur un

doux tapis de goémon et de glace pilée. Les huîtres auraient toutes les vertus, beaucoup de passionnés en consommeraient une douzaine par jour pour conserver leur jeunesse et ce serait un élixir pour la profession. Le journal faisait cependant, aujourd'hui, sa une, sur deux morts après en avoir consommé, mais ce n'était pas ici, c'était loin, à Arcachon. Rien ne confirmait également que la mort des deux personnes put être attribuée à des huîtres impropres à la consommation et il pouvait bien s'agir après tout d'une mort naturelle de ces deux personnes âgées. Quelques cyclotouristes cabrés sur leurs vélos avançaient péniblement en maugréant sur la piste cyclable, mais s'encourageaient à l'idée que le retour avec le vent dans le dos serait plus facile. Hugo souhaitait rentrer avant la fermeture de la supérette car il avait remarqué, la veille, une jeune caissière avec un corsage transparent derrière lequel on apercevait la fine dentelle d'un petit soutien-gorge de couleur blanche. Avec le peu d'achats qu'il avait fait, il passa trop rapidement en caisse pour prolonger son inspection. Il entendait bien revoir la caissière aujourd'hui, et s'il le fallait il achèterait plusieurs articles de faible valeur et de peu de volume, demanderait des sacs, mettrait du temps à tout ranger pour prolonger sa présence à ses côtés. Serait-elle là ce soir ? Il se rappelait qu'à La Poste de son quartier le personnel est régulier, ne change presque jamais pendant plusieurs années, qu'il est plus âgé et ne porte jamais de vêtements transparents. Quelques kilomètres plus loin, après un dernier rond point, il arriva à la supérette, se gara sur le parking un peu désert à cette heure et fila rapidement vers l'entrée du magasin qui fermait ses portes dans ¼ d'heure. Il fallait faire vite, attraper un chariot, mais c'était chaque soir la même chose. Il glissa rapidement pour le libérer de son entrave, une pièce d'un euro dans la fente d'un chariot et se retrouva à l'intérieur. Il passa devant les nombreuses caisses ouvertes à la recherche de sa jeune caissière, mais il fut déçu, car si elle était bien présente, le corsage transparent avait laissé place à un pull-over scélérot qui ne découvrait rien. Il s'imagina que la jeune caissière avait dû avoir des remontrances ou simplement avoir attrapé froid. Il ne s'attarda pas et se glissa dans la file de sa caisse qui était aussi la plus longue. Il fut invité à l'arrivée d'une caissière additionnelle à changer de file. Il n'osa pas avouer qu'il préférerait rester, là où il était, à cause d'un corsage transparent, et répondit à l'invitation de la nouvelle caissière, ce qu'il ne regretta pas car il manquait à la caisse de la jeune caissière un code sur un article et la conversation devenait aussi agitée que le vent au dehors. Il rangea ses affaires dans le sac plastique généreusement offert par le magasin qu'il prit car il s'en servirait plus tard, comme tout le monde, pour y déverser ses débris. Il remarqua qu'à la caisse d'à côté une vieille dame venait d'empoigner, avec joie, tout un paquet de sacs en plastique.

\*

Il se coucha tôt ce soir là car il comptait bien se lever de bonne heure et se rendre à la plage avant l'arrivée d'Elsa. Il chercha le sommeil et comme chaque soir avant de s'endormir repensait à Mathilde, à ces moments d'intimité passés ensemble, plusieurs années auparavant. Tumeur maligne, un diagnostic qui résonnait encore, longtemps après, avec intensité dans sa tête et il se rappelait les mots entendus qui prenaient tout leur sens, incurable, chimiothérapie, radiothérapie. Les traitements durèrent 2 ans, un calvaire, un espoir de guérison au début, les premiers traitements qui donnent des résultats inattendus, une situation qui s'améliore. Puis la situation ensuite se dégrada progressivement. Mathilde était triste de ne plus pouvoir s'occuper de son foyer comme avant, de repasser le linge mais continuait d'être heureuse et souriante avec la présence de l'être qu'elle aimait à ses côtés. Elle pensait constamment à sa guérison qui

viendrait, était enthousiaste à la seule pensée des voyages qu'elle ferait lorsqu'elle serait définitivement guérie. Elle n'imaginait pas que le seul voyage qu'elle ferait serait le dernier et l'emmènerait bien loin dans l'immensité sidérale et pour l'éternité, elle venait à peine de fêter ses 45 ans. Hugo ne pouvait oublier ce moment, un dimanche, vers midi, alors que les cloches aux alentours tintaient pour annoncer la fin de la messe, qu'il faisait beau en cette fin d'hiver, que pour elle la messe était dite. Elle avait perdu connaissance, sa peau d'ordinaire si mate se mit soudainement à blanchir, d'abord les extrémités, puis tout le corps et enfin elle rendit un dernier soupir. Son visage s'immobilisa sur un sourire de délivrance, son calvaire venait de prendre fin, il avait duré presque deux ans. Cette situation avait bouleversé sa vie et même aujourd'hui il revivait parfois ces moments intenses comme s'ils avaient eu lieu la veille. Il se glissa entre les draps, écouta de l'autre côté de la cloison les voisins qui riaient aux éclats, puis éteignit la lumière, son esprit planait. Il voyait encore les ombres de son visage, sentait la chaleur de ses lèvres, de sa bouche, aurait voulu aller la rejoindre et s'unir tendrement à elle. Il écrasa son visage sur l'oreiller, soupira silencieusement et trouva le sommeil.

\*

Le lendemain, un soleil radieux illuminait sa chambre à travers les rideaux. Avait-il oublié de se réveiller ? Un coup d'œil à la pendule lui indiqua qu'il était 8 heures. Il se leva d'un bond et jugea, qu'à l'intensité du jour, le vent avait balayé les nuages et que la Tramontane devait toujours être bien présente. Il prenait son petit déjeuner sur la terrasse, faisait un petit bonjour traditionnel à l'homme qui s'affairait chaque matin à nettoyer la piscine, se rendait dans la salle de bain pour une bonne douche et à peine habillé, prenait la direction de la Plage. Il s'aperçut qu'il avait oublié la veille le vase dans le coffre de sa voiture et se blâma de cette imprudence, car les nombreuses voitures garées autour de la résidence pouvaient être une cible facile pour des cambrioleurs. Il se rassura, car après tout rien n'indiquait qu'il y avait un vase important dans le coffre de sa voiture et pensa que généralement les cambrioleurs se dirigent plutôt vers les boîtes à gants que vers les coffres car il ne viendrait à l'idée de personne de dissimuler les objets de valeur, comme les portefeuilles ou des documents importants, en vrac dans un large coffre. Il était persuadé que les coffres présentaient peu d'intérêt comparés aux boîtes à gants car ils n'hébergeaient en général que des serviettes encore mouillées qui finissaient à cet endroit de sécher, de paires de palmes, des affaires sans beaucoup de valeur pour des connaisseurs qui préfèrent mettre main basse sur un autoradio MP 3 dernier cri qu'ils pourront ensuite plus facilement revendre qu'une vieille serviette encore humide. Son inquiétude se dissipa en ouvrant le coffre car le vase était toujours à sa place, bien enroulé dans sa serviette qui le protégeait des chocs autant que des regards. Il arriva sur la plage vers 10 heures, constata que quelques rares personnes l'avaient déjà devancé et longeaient le rivage dans une sorte de procession ininterrompue. Il s'installa au même endroit que la veille et espéra qu'Elsa le rejoindrait rapidement. Elle arriva quelques minutes plus tard.

-Bonjour Hugo, vous êtes déjà là ?

-Je viens d'arriver et je m'abrite derrière ces gros rochers car cette tramontane n'a pas l'intention de nous laisser tranquille aujourd'hui.

- Vous avez bien dormi ?

Il s'étonna de la question, il s'attendait à des considérations météorologiques et fut heureux qu'on lui demande des nouvelles de sa santé, de son quotidien. Il n'osa pas lui raconter sa déception de la veille pour le pull-over de la caissière qui la veille arborait un corsage transparent à travers lequel on devinait un

superbe soutien-gorge en dentelle. Elle n'aurait certainement pas compris que l'on puisse, comme un adolescent, fantasmer sur une poitrine cachée dans un soutien gorge alors que sur la plage les poitrines défilent nues toute la journée sans que personne n'y prête la moindre attention. Sur la plage les poitrines subissent trop souvent l'effet de la gravité alors que les seins de la caissière, semblaient petits et fermes avec l'artifice du soutien gorge.

-Vous avez apporté le vase ?

Il lui avoua l'avoir oublié la veille dans le coffre mais l'avait finalement retrouvé à la même place. Il ajouta que les gens en vacances ne passent pas leurs nuits à ouvrir les coffres des voitures pour voir s'il n'y a pas un objet à y dérober. Il sortit délicatement le vase de son sac, retira la serviette qui le protégeait et le lui tendit pour qu'elle s'en saisisse.

-Vous avez vu qu'il y a comme de la glaise à l'intérieur.

Il l'avait remarqué la veille sans y prêter une attention particulière.

-Nous devrions gratter pour savoir ce qu'il contient.

-Vous pensez trouver des olives comme dans les amphores grecques.

Avec d'infinies précautions ils commencèrent à gratter la croûte intérieure. Elsa était la plus enthousiaste et ressemblait aux archéologues qui découvrirent Lucie, notre ancêtre d'il y a 3 millions d'années, et crurent avoir affaire à une enfant en raison de sa petite taille et de son petit crâne. Elle grattait sans interruption avec une précision d'horloger, le geste lent, soufflait souvent pour faire disparaître les résidus. Soudain Ils virent apparaître quelque chose de différent, de couleur cuivrée, comme la peau des vacanciers en fin de séjour qui défilaient maintenant de plus en plus nombreux sur la plage.

Enfouie dans la glaise, ils découvrirent une sorte de pièce qu'ils allèrent ensemble laver dans la mer en la tenant fermement pour ne pas voir disparaître leur trophée dans les flots. C'était bien une pièce de cuivre sur laquelle on pouvait lire distinctement sur le bord l'inscription Ludovic IX et observer au centre des fleurs de lys et une croix en relief.

Ils venaient de mettre à jour une pièce de Louis IX ou Saint Louis, à son effigie. Ils eurent préféré une pièce d'or mais la pièce de cuivre semblait bien conservée et faisait leur bonheur. Ils se rappelèrent quelques instants l'histoire de ce roi de France, petit fils de Philippe Auguste dont on apprend à l'école qu'il participa à des croisades et qu'il rendait la justice sous un chêne. L'histoire a retenu qu'il était grand, qu'il avait de beaux yeux, qu'il aimait Marguerite qui lui donna onze enfants. Il acheta aux vénitiens, en 1239, les reliques du Christ, qu'il plaça dans la Sainte Chapelle où elles se trouvent encore. Il se faisait fouetter pour se punir de ses péchés mais savait aussi laver, comme Jésus, en signe d'humilité, les pieds des pauvres, leur donner à manger, et il ne craignait pas d'embrasser les lépreux. Un saint homme qui en 1248 n'hésita pas à embarquer à Aigues Mortes sur 38 navires, avec chevaux et soldats, pour imposer le culte chrétien aux musulmans. D'autres l'avaient déjà fait 150 ans plus tôt sans succès. Cela aurait dû décourager Georges Bush d'organiser lui aussi sa croisade en Afghanistan et en Irak.

-Hugo, pensez-vous que la pièce puisse être de cette époque ?

-Je pense que la pièce confirme la date portée sur ce vase, cette succession de traits verticaux représente bien une date, celle de 1242. Ils avaient devant leurs yeux, un vase et une pièce, qui semblaient provenir du XIIIème, le sable avait dû le recouvrir pendant des années. Ils entreprirent de chercher davantage en grattant le sable avec des objets de fortune, autour de l'endroit où ils avaient découvert l'objet, mais le hasard ne leur fut pas favorable cette fois.

-Nous devrions peut-être aller remettre notre trouvaille à la mairie.

-C'est cela aux services des objets perdus, vous pensez que son propriétaire qui doit être réduit en poussière depuis longtemps viendra récupérer son précieux bien.

Hugo continua pour Elsa l'histoire de ce roi, créateur de la Sorbonne et de la première monnaie d'or en France, les agnès et qui fut un grand bâtisseur de cathédrales gothiques avec leurs immenses vitraux avant de mourir, loin de chez lui, à Carthage, à côté de Tunis. Se sentant mourir, il s'allongea, croisa les mains contre sa poitrine et s'étendit sur un lit de cendres recouvert de peaux d'écureuils, un bien étrange rite funéraire.

-On l'a enterré à Tunis ?

-Non son corps a été ramené et se trouve aujourd'hui, avec les autres rois de France, dans la basilique qui leur est consacrée au nord de Paris à Saint-Denis, juste à côté du stade de France.

\*

Ces recherches historiques avaient mis Hugo en appétit, il regarda l'heure à la montre de son poignet, il était 12h30. Lorsque la tramontane est plus discrète, c'est l'heure qu'il apprécie pour prendre un bon bain et se rafraîchir avant d'aller prendre son déjeuner au restaurant de la plage et retrouver Martine, la patronne avec les autres habitués. Le contact de l'eau fraîche, les mouvements incessants de brasse pour rester à la surface, brûlent les calories et mettent les corps en appétit. Avec Elsa ils décidèrent de remettre la baignade à plus tard, d'attendre la clémence des éléments, ce que chacun espérait pour les heures prochaines, car cela n'avait que trop duré. Un proverbe qui dit que le calme revient toujours après la tempête devait bien avoir une part de vérité, sans pouvoir préciser cependant à quel moment le beau temps pouvait revenir. Quelques climatologues nous annoncent un réchauffement climatique en raison de l'effet de serre, d'autres une période glaciaire en Europe par arrêt du Golf Stream. Dans le film « Le jour d'après », la température sur une partie de l'hémisphère nord chute brutalement de plusieurs dizaines de degrés, heureusement ce n'est qu'une fiction, mais beaucoup de savants jugent plausible l'arrêt du Gulf Stream. Un autre élément troublant, c'est que ce refroidissement fut précédé de violentes tempêtes, d'ouragans, filmés et regardés sur les chaînes de télévision et, depuis quelques années, chacun constate des événements météorologiques un peu semblables à ceux du film. Mais pour l'instant tout était calme, et la glaciation n'était pas encore pour aujourd'hui. Hugo se tourna en direction d'Elsa et lui posa la question de savoir où d'ordinaire elle prenait ses repas, en milieu de journée, à la maison ou au restaurant.

- Le midi, je mange chez moi, cela me fait une pause salutaire, le déjeuner a ses rites, je commence par une bonne douche et je prends un apéritif léger pour me mettre en appétit, c'est un rituel immuable depuis des années. Pendant les vacances, je prépare généralement mes repas la veille, au soir, me limitant seulement à les réchauffer, le lendemain, quelques minutes au micro-ondes. Pour ce midi j'avais prévu des pâtes à la carbonara, une recette de ma grand-mère italienne.

-Je ne savais pas que vous aviez une grand-mère italienne, vous auriez pu être cousine de Mathilde, mon épouse qui m'a quitté. Elle avait un nom de ville italienne qui figurait sur de nombreux trains de la SNCF, Milano. Elle a toujours pensé que ce nom pouvait la rendre célèbre.

-Mes parents sont venus chercher du travail en France, ils étaient des ritals, avec des cheveux noirs comme la plume des corbeaux. Mon père a commencé comme beaucoup dans le bâtiment, puis est entré à la mairie, une belle réussite et une certaine fierté.

-Si, pour une fois, vous abandonniez les pâtes à la carbonara pour une pizza au bord de la plage, votre grand-mère ne serait pas offusquée. Les napolitains prétendent avoir inventé la Pizza, la vraie, celle avec de la pâte à pain, des tomates, des olives, mais des marseillais prétendent, eux aussi, en être les créateurs.

-Le mieux ne serait-il pas de le demander à Olivier, le pizzaiolo du restaurant qui a sûrement sur ce plat, sa théorie. Pizzaiolo n'est pas son métier, Olivier est étudiant mais vient chaque année se faire un peu d'argent de poche pour combler la petite bourse qu'il a obtenue pour poursuivre ses études. Travailler sur un lieu de vacances est à la fois frustrant lorsqu'on travaille alors que les autres se reposent mais c'est très agréable, après le travail, de profiter de la plage et de pouvoir se baigner avec tout le monde

-On peut faire une entorse au protocole, pour cette fois, une recherche en paternité justifie bien qu'on sache une bonne fois pour toutes si ce plat est français ou italien.

- Je reconnais que c'est à Naples que j'ai dégusté les meilleures pizzas du monde, évidemment la napolitaine, tomate et mozzarella de préférence, celle avec le lait de bufflonne plutôt que le lait de vache, il n'y a rien de plus succulent.

-On voit bien que vous n'avez jamais goûté mes pâtes à la carbonara.

-Ah la sauce carbonara, une spécialité typiquement italienne, on prétend que ce sont les charbonniers qui lui ont donné ce nom car ils en étaient très friands avant d'aller couper le bois pour produire du charbon de bois. C'est un habile mélange de pancetta, de lard italien et de Pecorino romano, ce fromage de brebis incomparable de la région de Rome que je le préfère au Parmesan et que j'apprécie comme les italiens avec une pointe d'ail. J'espère que vous me ferez goûter vos délicieuses pâtes cuisinées selon vos traditions ancestrales que je suppose tenues secrètes depuis plusieurs générations.

Ils se levèrent ensemble, récupérèrent dans les environs plusieurs cailloux pour retenir les affaires, car même si l'endroit était abrité, la prudence le recommandait. Ils avancèrent vers le restaurant, parcourèrent une allée bordée de logements en terrasse éblouissants de soleil sur lesquelles des résidents se prélassaient en prenant l'apéritif, lascivement installés sous des parasols flottant au vent. Il longèrent la piscine et découvrirent la petite terrasse du restaurant.

-Bonjour tout le monde, lança Hugo à la volée.

Beaucoup de personnes attablées au bar ou à l'une des nombreuses tables installées en terrasse rendirent le bonjour. Hugo aimait ces entrées familiales joyeuses car en vacances les personnes sont plus détendues que tout au long de l'année. Ici dans ce village, les gens sont encore plus détendus qu'ailleurs, ils vivent entre eux dans la grande famille des vacanciers, unis par un seul but, celui de vivre des jours heureux dans la plus totale insouciance. Le retour arriverait bien assez vite, pour retrouver les voisins habituels, le casse-pieds du 3<sup>ème</sup> dont le chien mal élevé urine régulièrement dans l'ascenseur, celui du 8<sup>ème</sup> que vous croisez à chaque fois car il descend vérifier pour la nième fois de la journée si le Préposé du quartier est bien passé alors qu'il ne reçoit d'ordinaire aucun courrier.

Martine posa la question habituelle « qu'est ce que vous mangerez ? », puis nous présenta la carte, une simple feuille qu'Hugo connaissait par cœur. Il ne regardait jamais la carte, il choisissait toujours le même plat. Aujourd'hui, en compagnie d'Elsa, il décida de changer ses habitudes pour une pizza. Après tout il n'y avait pas qu'en Italie que l'on pouvait déguster de bonnes pizzas. Elsa parcourait le menu avec curiosité et découvrait la large place occupée par les

pizzas dans la feuille. En majorité les pizzas se composent de sauce tomate et de mozzarella, à laquelle il convient d'ajouter selon ses goûts, du jambon, des fruits de mer, de la crème fraîche, des lardons. Elsa s'arrêta sur une pizza carbonara, crème fraîche, oignons, lardons et un oeuf.

-Une Carbonara et une Bianca lançais-je à Martine, dans la Bianca il y avait de la crème fraîche, des lardons, du jambon et de la mozzarella.

Ils allèrent s'asseoir à une table proche du bar pour suivre les conversations. Un poste de radio diffusait de la musique en boucle donnant à la terrasse un air de fête de 14 juillet. Des odeurs agréables de four chaud s'exhalaient de la cuisine, et emplissaient l'air environnant de parfums agréables de pain à peine cuit, de tomates mures, d'épices orientales. Ils regrettaient de ne pas avoir pris un apéritif frais pour prolonger cette odeur agréable qui provenait de la préparation et de la cuisson des pizzas et ils commençaient sérieusement à avoir faim.

Hugo aimait prendre son déjeuner dans ce restaurant lorsqu'il était en vacances, cela lui évitait de perdre du temps en allers et retours à l'appartement, à préparer un repas sur les équipements rudimentaires des appartements de locations, réduits le plus souvent à un évier à un seul bac et à deux plaques chauffantes électriques paresseuses. Beaucoup se limitent à des plats froids, ou à des salades rapidement assaisonnées d'une vinaigrette toute prête. On pense toujours que les repas faits à la maison reviennent moins chers que ceux pris au restaurant, car on évite les charges de personnel puisque c'est vous qui préparez le repas. A bien y regarder, on perd beaucoup de temps à déambuler dans les interminables rayons des supermarchés et attendre de longs moments avant d'accéder aux tapis des caissières pour y déposer ses provisions, les faire enregistrer, les ranger et les payer. Si on ajoute le coût de l'énergie, de l'eau, de la vaisselle, le repas dit maison finit par vous revenir plus cher que ce simple repas de 10 euros pris sur place, avec un peu de vin, des frites délicieusement dorées accompagnant un steak que vous dégustez en profitant d'un cadre agréable. Aujourd'hui avec le vent, les parasols en berne, il fallait surtout éviter les coups de soleil. Martine apporta deux magnifiques Pizzas qui exhalaient une forte odeur de fromage, de lardons frits et de basilic.

-La bianca c'est pour moi et la carbonara pour Elsa annonçais-je à Martine devant les deux pizzas pour lesquelles à première vue je ne voyais aucune différence.

Les pizzas furent rapidement avalées, presque en silence, chacun essayant de deviner les arômes, les épices. Le rosé avait une jolie robe vermeille qui scintillait sous les chauds rayons du soleil, il était frais. Ils portèrent un toast à leur rencontre, dégustèrent le vin, découvraient des arômes de fraises, de fruits rouges, de fruits de la passion qui convenaient bien à ce merveilleux moment. L'odeur du fromage, fraîche et attirante, se mélangeait harmonieusement à celle de la pâte de pain dorée.

-Ce que j'aime dans les pizzas italiennes c'est leur simplicité, une pâte fine comme celle-ci, lança Elsa, et peu d'ingrédients. Regardez me dit-elle il y a peu de produits. Les italiennes qui travaillent déjeunent souvent à midi sur le pouce d'un morceau de pizza. En France les pizzas sont toujours trop copieuses et trop grasses avec beaucoup d'ingrédients, qui la rendent lourde. Les italiens sont des amoureux de mozzarella, un fromage léger, plus léger que le gruyère dont on fait en France un usage trop intense.

- Les français ont toujours eu pour les pizzas, la main trop lourde sur le concentré de tomate et le gruyère, les goûts sont différents en France et en Italie.

-Oui mais vous n'avez pas la mozzarella.

-Depuis l'Europe nous pouvons l'acheter aussi simplement que si nous la fabriquions nous-mêmes, mais je reconnais que la place de la mozzarella dans les supermarchés n'est pas primordiale et que nos fromages qui sont excellents ont la priorité. Je pense sincèrement que le Parmesan et la Mozzarella pour les Italiens ont les mêmes faveurs que le Chèvre du Poitou et le Roquefort aveyronnais, ils font partie de la culture, du patrimoine, de l'identité nationale.

-En tout cas cette pizza carbonara, avec sa pâte fine et croustillante qui fond dans la bouche est aussi succulente que celles qu'on déguste en Italie, à Rome, Via Venetta chez Da Ricci ou via Cesare Sersale, chez Da Michele à Naples et ce pizzaiolo est un mæstro.

-Et il ne fait cela que quelques mois chaque année à l'heure des vacances pour compléter sa maigre bourse universitaire.

-C'est tout simplement un génie.

Ils terminèrent dans la bonne humeur leur repas, et retournèrent sur la plage toujours balayée par la tramontane car ce vent ne prenait décidément pas de pause déjeuner et continuait inlassablement à aspirer les grains de sable pour aller les recracher plus loin. Le sac n'avait pas été ouvert pendant leur absence et le vase fut retrouvé au fond avec son étoffe qui lui évitait les chocs. A bien l'observer, ce vase avait probablement une longue histoire à raconter, il était encore bien conservé malgré les souffrances du temps et des nombreuses manipulations qu'il avait supportées.

-Saint Louis a acquis divers objets de la passion du Christ pendant ses croisades, dont la célèbre couronne d'épine que Jésus portait sur la tête, puis la croix sur laquelle il a été cloué. Il existe au moins une centaine de couronnes d'épines dans le Monde qui ont la prétention d'être la seule et vraie épine du Christ et autant de témoignages qui l'attestent. Si ce vase date bien de 1242 et a échoué ici sur ce rivage méditerranéen, nous avons deux hypothèses. Soit qu'il s'agit d'une pièce ayant fait partie du trésor des cathares embarquée, avec eux, près d'ici à Port-la-Nouvelle après avoir parcouru le sentier cathare depuis Montségur, pour se rendre en Italie où ils ont séjourné de nombreuses années, soit que ce vase a échappé à l'un des bateaux qui ramenait les croisés depuis Jérusalem vers Aigues-Mortes et serait venu s'échouer sur ce rivage.

-Vous pensez que ce vase peut être le saint calice ?

-C'est fort possible car en l'an 258, ce saint calice fut remis par le pape Sixte II, celui là même qui construisit et donna son nom à la chapelle Sixtine, à son diacre, Saint Laurent qui avant de mourir le remit à un légionnaire romain afin de le porter à ses parents en Espagne, à Huerta. On peut imaginer que le légionnaire égara l'objet ici, le remplaça par une copie qui resta jusqu'en 713 dans la cathédrale de Huerta. Comme l'objet était convoité, l'évêque, Acisclo l'emporta dans les Pyrénées proche. Le calice réapparut en 1073 au Monastère Saint Jean de la Pena, puis se retrouvera ensuite à Saragosse puis Barcelone, Valence, Alicante, Ibiza, Palma de Majorque et disparut en 1936 une seconde fois. Il fut caché par des fidèles durant la guerre civile et ce ne fut qu'en 1939, après la victoire de Franco, qu'il prendra sa place actuelle dans la cathédrale de Valence où les papes, Jean Paul II et Benoît XVI, viendront y célébrer une messe. Le vase finissait par attirer l'attention des autres personnes rassemblées derrière ce pare vent naturel composé d'enrochements. Une personne s'approcha.

-Bonjour, je vous observe depuis quelques temps et je vous écoute aussi. Je me présente, je suis ici en vacances mais pendant l'année je suis chercheur archéologue et je m'intéresse aux vases anciens. Aujourd'hui, il faut bien le reconnaître, les vases n'ont plus qu'une fonction décorative, on y met des fleurs pour égayer les maisons, les parfumer, mais dans l'antiquité les vases avaient

bien d'autres fonctions.

-Nous pensons que ce vase pourrait être celui dans lequel le Christ a bu le vin lors de son dernier repas, la Cène.

-Vous avez trop lu le Da Vinci code précisa le chercheur.

-C'est un simple pressentiment, nous n'avons pas réussi à bien savoir en quelle matière était ce vase, porphyre ou argent ?

-En tout cas celui-ci n'est ni en porphyre ni en argent mais dans une sorte d'alliage métallique qui pourrait avoir été du bronze corrodé par le temps poursuivi le chercheur.

-Si vous observez bien, nous avons légèrement gratté le fonds de ce vase et nous pensons y apercevoir une croix.

-Vous avez raison, on la voit nettement

-Notre hypothèse est que ce vase pourrait avoir été récupéré par les cathares lors de son transfert d'Italie en Espagne et que le calice de Valence ne serait qu'une copie de remplacement.

Hugo pensa que ce vase avait besoin d'un nettoyage pour révéler des secrets qu'il ne pouvait encore découvrir.

\*

Hugo se rappela quelques mois plus tôt la toilette de Mathilde avant son opération, le corps badigeonné de bétadine jaune ou rouge qu'il fallait rincer à grande eau sous la douche. Le neurochirurgien avait insisté sur l'hygiène pour éviter les infections lors des interventions.

\*

Il n'avait plus aujourd'hui la même appréhension des microbes, et il manipulait sans protection un vase qui pouvait receler des dangers insoupçonnés.

Elsa ne prenait également aucune précaution et manipulait le vase dans tous les sens à la recherche d'indices qui aurait pu donner une indication sur la provenance de ce vase mystérieux.

- Si ce vase a bien servi lors de la Cène, et s'il s'agit bien du Saint Calice, nous devrions avoir 12 traces de lèvres puisque la coupe a été présentée aux douze apôtres qui en burent le vin représentant le sang de Jésus qu'il versera lors de sa crucifixion prochaine. Lui-même n'a pas bu.

-Ce vase n'a pas de double anse comme les canthares de la Grèce antique, en terre cuite ou en verre, avec un pied, qui leur servait pour boire le demi-litre de liquide qu'il contenait. Les anses ont pu cependant se détacher.

-Mais ce vase est en métal, pensez-vous que les palestiniens aient pu s'inspirer des modèles grecs demanda Elsa.

Pour résoudre les traits gravés sur le vase et qui pouvaient indiquer une date, 1242, accréditant l'idée que ce vase ait pu faire partie du trésor des cathares lors de leur fuite vers l'Italie, ils résolurent de se rendre à Montségur où il existe un musée d'objets retrouvés lors de fouilles sur le site du château détruit après la crémation au printemps 1244 des derniers hérétiques qui s'y trouvaient et comme le temps qui n'était pas très propice à la baignade devait se prolonger encore quelques jours, ils décidèrent de s'y rendre dès le lendemain.

\*

De bonne heure, il retrouva Elsa au bas de son immeuble qui attendait avec, à ses côtés, une glacière remplie de provisions. Ils quittèrent Leucate et accédèrent au péage de l'autoroute, prirent une file vide qui acceptait les cartes bancaires et s'y précipitèrent. La circulation était fluide, des messages lumineux signalaient de faire attention au vent violent. Ils longèrent des aires de repos où les pins pliaient lourdement sous la charge du vent, puis la cité de Carcassonne alanguie sur les bords du canal du Midi. Ils eurent à peine le temps de remarquer

les 52 tours, les deux enceintes concentriques et les 3 kilomètres de remparts, de cette ancienne demeure des Trencavel, vicomte de Carcassonne et grand sympathisant cathare. Un grand rapace s'échappa de Pech Mary, survola l'autoroute avec majesté et piqua dans un champ. A la sortie Carcassonne Ouest, ils prirent la petite route départementale 118 qui devait les conduire à Limoux. L'Aude serpentait et scintillait en contrebas de la route bordées de longs platanes procurant ombre et fraîcheur. Des brumes planaient au dessus de la rivière et leurs prolongements survolaient la route. Le soleil radieux traversait cette mince couche laiteuse et se réfléchissait dans le lit de la rivière qui, au milieu des roches, éclaboussait en gerbes floconneuses. Des câbles téléphoniques s'étiraient paresseusement le long de la route, accrochés à des poteaux de bois solidement ancrés dans le talus herbeux en retrait. Ils pénétrèrent dans Limoux, la capitale du vin pétillant qui fut inventé par des moines bénédictins installés dans l'abbaye proche de Saint-Hilaire en 1531. La cathédrale Saint Martin dressait fièrement sa flèche dans le ciel et dominait toute la ville de sa majesté. Ils traversèrent le pont de pierre du XIVème à trois arches ogivales dont les larges piliers sont aujourd'hui autant d'obstacles à l'écoulement de l'eau. Après le pont massif, à l'origine en bois, ils obliquèrent vers la place de La République entourée de couverts et d'arcades médiévales du XVème puis sortirent de la ville par une porte percée dans d'imposants remparts crénelés. Après Limoux, la route était belle et droite, déjà Couiza se laissait découvrir.

- Nous allons faire un crochet par Rennes-le-Château, c'est juste à coté.

- Le trésor de l'abbé Saunière ?

L'église de Rennes-le-Château est une chose très curieuse. Des américains armés d'appareils ultramodernes y ont localisé, à défaut d'un trésor, un coffre enterré dans la tour Magdala qui attise toutes les spéculations. Il y a une grande partie d'énigmes dans cette église qui garderont encore longtemps une large part de mystère. Beaucoup d'éléments renvoient à l'église Saint-Sulpice à Paris ou à la cathédrale de Chartres qui ont été racontés dans le Da Vinci code par Dan Brown. Hugo connaissait bien Saint-Sulpice, il s'y rendait souvent lorsqu'il allait à Paris, poursuivait sa visite au Louvre devant La Joconde dont le regard de biais le fascinait comme les milliers de japonais qui la mitraillent quotidiennement avec leur téléphone portable. Il se retrouva seul, une fois, face à elle, à l'heure de midi, pendant presque ½ heure, aucun gardien. Il s'en approcha le plus près possible, à toucher la vitre, se déplaça de long en large le long de la barrière de sécurité, elle le suivait partout, il était fasciné.

\*

Mona Lisa lui rappelait Mathilde, elle le suivait partout lorsqu'elle était encore là. Tout avait basculé dans un long couloir d'hôpital, une légère odeur de produit de nettoyage qui s'évapore lentement, puis le médecin qui vous apostrophe poliment :

-Monsieur Bayet, c'est bien ce que je pensais, c'est une tumeur maligne, mais il y a des traitements, nous soignerons votre femme.

-Merci Docteur.

L'odeur parut moins agressive, il alla retrouver Mathilde pour lui annoncer la bonne nouvelle qu'il y avait des traitements, mais il ne trouva qu'une chambre vide, il s'allongea sur un fauteuil en mauvais état qui se trouvait là et commençait à s'assoupir lorsqu'une infirmière entra et lui précisa que Mathilde recevait son traitement quelques étages plus haut et qu'elle souhaitait le voir, c'était au 11<sup>ème</sup> étage, service de neuro-oncologie.

\*

L'ancien légionnaire, maire de Rennes-le Château n'en finissait plus d'être pris pour cible dans des campagnes de presse française et anglaise qui le soupçonnaient d'avoir profané la tombe de celui qui avait fait la réputation de son village, l'illustre abbé Saunière. Il avait fait déplacer sa sépulture du cimetière du village où il reposait tranquillement auprès de sa fidèle servante Marie, vers son ex domaine de la villa Bethania qu'il avait fait construire en 1901 pour servir de maison de retraite aux prêtres du voisinage. Tout le monde se demande encore aujourd'hui d'où ce curé, au modeste traitement, avait pu trouver l'argent pour cette construction. Pendant huit ans entre 1909 et le 22 janvier 1917, date de sa mort, son évêque Beauséjour lui demandera bien des comptes, mais il n'en tenait pas ou peu.

Si jusqu'en 1903 on trouve des traces chez son voisin, l'abbé Boudet de versements au profit de sa servante, les sommes réglées après 1903 qui sont mentionnées sont infimes, 625 francs au boulanger pour du pain livré entre février et décembre 2006, soit environ 2 francs de pain par jour, l'homme avait bon appétit. On retrouve aussi 950 francs de peinture pour la réfection de l'église en 1898 et c'est à peu près tout. Saunière ne donnera aucune précision pour ses constructions en dehors des réfections de l'église, elles seront toutes au nom de Marie Denarnaud, ce Saunière était un filou et un sacré malin. Le maire pour sa défense justifiait ce transfert pour la seule paix de son bienfaiteur, loin des curieux, et d'un souhait de sa famille. On lui reprochait surtout d'avoir profité de l'occasion, pour ouvrir le cercueil et d'avoir cherché à découvrir ce fameux secret qu'il avait révélé à sa servante Marie Denarnaud, que cette dernière promit de divulguer, avant sa mort en 1953, à son légataire universel Noël Cornu, un industriel en proie à des difficultés financières et à qui elle avait promis qu'il allait devenir riche. En 1946, cet industriel peu fortuné prit cependant en viager à Marie qui en avait hérité quelques années auparavant, la villa Béthanie et les autres biens du curé. A sa mort, sa fille Claire Captier en hérita et s'y installa, cherchant elle aussi le secret de ce curé peu ordinaire qui pendant 30 ans bouleversa la vie des habitants et hante encore aujourd'hui tous ceux qui cherchent encore le secret du curé aux milliards. Et ce secret, Noël Cornu comptait bien l'obtenir de Marie sur son lit de mort, à 85 ans, en 1953.

-Marie, vous êtes mon amie, vous êtes entrée au service de Saunière en 1891, peu de temps après qu'il eut découvert sa tombe, quel est son secret, d'où venait l'argent pour ses constructions ? Vous pouvez me le dire maintenant.

- Son.....trésor.....tombeau....

Et Marie poussa son dernier soupir, emportant dans sa mort le secret de l'abbé Saunière.

Le maire de cette petite bourgade qui compte encore aujourd'hui 30 habitants, comptait bien le découvrir dans les pages de son livre qu'il avait tenu à emporter avec lui dans sa tombe. Cet ouvrage auquel il tenait tant devait contenir une foule de petits secrets, d'indications sur ses commanditaires, probablement les royalistes de la famille du comte de Chambord appuyés par une société secrète. La question qui le hantait nuit et jour, c'était la provenance de l'argent, Marie avait parlé d'or en abondance sous les pieds des habitants, mais il voulait aussi connaître le but de ses recherches, de ses travaux et le sens à attribuer à l'inscription « Ce lieu est terrible ». Notre maire, comme les autres voulait percer le secret des pierres tombales de la marquise, connaître le sens à donner aux inscriptions que Saunière avait fait disparaître. Il y pensait chaque jour dès son réveil et souvent entre deux séances interminables du conseil municipal, car après tout c'était son église, son cimetière depuis 1905, elle n'appartenait plus au clergé depuis cette date et il avait bien le droit de faire ce qu'il voulait, même

de creuser comme Saunière jadis. La rumeur était particulièrement tenace et le mettait dans une situation délicate au moment de préparer les futures élections municipales. Le maire trouva, là aussi, l'occasion de se débarrasser de cet hôte illustre, mais oh combien rebelle, qui l'encombrait encore aujourd'hui malgré la célébrité médiatique, la venue de télévisions du monde entier. Il avait espéré des retombées économiques qui lui auraient permis d'augmenter son budget qui devenait, avec le départ de ses habitants, de plus en plus faible chaque année. Il croyait encore au développement de son village, il se voyait déjà concurrencer Carcassonne, la grande ville la plus proche, et même Narbonne, la préfecture de l'Aude. Après tout il avait bien le droit, lui le maire, de déterrer ce prêtre qui en avait déterré bien d'autres. Il n'avait finalement que répondu favorablement à la demande insistante de la famille qui souhaitait le repos de l'âme de leur parent dans son domaine. Ce prêtre avait la frénésie de la construction et il passa plus de temps à voyager ou la pioche, la truelle ou le pinceau à la main, qu'à dire des messes ou distribuer des hosties. Mais pour sa défense, ses constructions sont toujours là et les touristes continuent inlassablement à venir ici, parfois de très loin, pour les découvrir. En voyant, de chez lui, chaque jour, la foule nombreuse errer longtemps dans les ruelles ou dans l'église de son village, il se disait qu'après tout ce curé en ne divulguant pas son secret avait peut-être bien fait les choses. A voir les touristes tourner en rond, on comprend vite que chacun est venu ici pour découvrir un indice et finalement résoudre cette fantastique énigme devant laquelle tout le monde échoue. De sa fenêtre, à l'étage, le panorama s'ouvre sur des champs d'une rare beauté, des courtes futaies ombrées, des lisières tendres et fraîches qui penchent vers les combes, des collines aux lignes nonchalantes et douces, des paradis de verdure remplis de chicorées sauvages, de séneçons, de longues ombellifères langoureusement bercées par un vent frémissant, autant de jubilations sourdes qui compensent les difficultés de l'existence. Le maire se demandait bien pour quelles raisons, ce curé, un solide gaillard et grand marcheur avait préféré se reclure ici et pour quelles raisons il avait creusé autant d'excavations dans son cimetière qu'il avait été contraint de fermer à clé et d'interdire au public.

Dans ce cimetière devenu avec ce prêtre fossoyeur, un véritable gruyère, on a mesuré des trous de plus de trois mètres de profondeur qui furent effectués surtout la nuit, lorsque les habitants dormaient paisiblement à la lumière de la torche que tenait sa jeune servante Marie Denarnaud. Marie était la fille de son hébergeuse Alexandrine Marre, la bonne de l'ancien curé, le père Pons, qui eut aussi la bonne idée de lui laisser, avant de mourir, un héritage de 3000 francs or qui s'ajoutait au don de même montant de la comtesse de Chambord, la femme et veuve d'Henri d'Artois, le comte de Chambord un titre de courtoisie. Ce petit fils de Charles X, duc de Bordeaux, fut spolié du trône de France par Louis-Philippe, le duc d'Orléans, mais reçut à sa naissance le beau château, sur la rivière Cosson, à quelques kilomètres des rives de la Loire, construit par François 1<sup>er</sup>, et qui fut racheté, pour lui, par une souscription nationale. Le comte de Chambord y entreposait les carrosses qu'il préparait pour revenir sur le trône. C'est cet argent et peut-être un reste de la souscription nationale, que reçut Saunière à son arrivée en 1885 et avec lequel il put réaliser, dès 1887, ses premiers travaux. Curieux homme que cet Henri d'Artois, un gros bonhomme pansu avec barbe et moustache. Son éternel adversaire, c'est le comte de Paris, la famille d'Orléans, qui veut lui prendre sa place. Et pourtant alors qu'il a tout prévu pour revenir sur le trône, il refuse la fonction, à la dernière minute, pour une simple affaire de drapeau blanc qu'il tenait à conserver car on a des principes dans la famille. La comtesse, généreuse donatrice mourut 3 ans après

son mari, persuadée qu'elle fut jusqu'à la fin de sa vie de s'asseoir légitimement sur le trône de France et qui chercha toute sa vie une légitimité que le peuple ne voulait plus. Le couple n'avait pas, de toutes façons, d'enfant qui aurait pu leur succéder sur le trône de France. Ce qui amène la comtesse de Chambord à s'intéresser à Rennes-le-Château, c'est son cousin général, le comte Alphonse Henri d'Hautpoul qui lui a raconté, quelques années plus tôt, une histoire de mérovingiens enterrés sous l'église, qu'il tenait d'une de ses petites nièces Marie-Anne Elisabeth d'Hautpoul, la fille de la marquise de Blanchefort et dernière propriétaire du château qui avait fait don à sa famille des documents qu'ils reçurent à sa mort en 1820.

-Mais faites creuser Henri avait-elle lancé à son mari.

Le bedonnant Henri d'Artois se redressa, souleva la tête, et regarda le ciel.

-J'ai des principes et le repos des morts doit être respecté, de plus ce château ne nous appartient plus, il appartient désormais au peuple et je ne veux rien lui demander.

-J'ai des relations au diocèse de Carcassonne, après tout ce qu'on cherche est dans l'église.

-Creuser dans une église, encore moins.

-Je suis allé me confesser à Saint-Sulpice cet après-midi, le jeune curé m'a dit que la chose était possible, à condition que le curé y soit favorable.

-Faites pour le mieux ma chère, pour nos intérêts.

-L'église est actuellement vacante, je lui ai demandé, au nom de la raison d'Etat de bien vouloir transmettre à l'évêque de Carcassonne mon souhait d'y voir affecter un curé légitimiste avec lequel nous pourrions collaborer.

\*

Minnie, l'une des ouailles les plus fidèles de Saunière qui se recueillait un jour froid de novembre, en silence, sur la tombe de son pauvre Léon, raconta, qu'elle vit ce jour là, tôt le matin, arriver son curé dans le cimetière, une pioche à la main. Elle s'interrogea sur son action.

-Curé, avec tout le bruit que vous faites avec votre pioche, les morts vont se retourner dans leur tombe.

-Je fais des sondages pour une citerne que je veux construire en cas d'incendie.

-Vous pouvez construire votre citerne à l'extérieur du cimetière, il y a bien assez de place devant l'entrée de l'église.

-C'est pour cela que je fais des sondages, je veux pouvoir creuser un sol souple et ne pas avoir à miner la roche.

-Monsieur le curé vous êtes un homme délicat, nous le savions, vous prenez beaucoup de précautions pour ne pas perturber le silence de nos morts par des bruits de mines que vous cherchez à éviter. Mon pauvre Léon était sourd sur la fin, cela ne doit pas le gêner, mais il faut penser aux autres.

\*

Alexandrine, sans être vieille, céda facilement sa place de bonne du curé, en 1891, à sa fille Marie, une jeune chapelière illettrée employée au bourg voisin. Marie était jeune, les cancans firent alors le tour du village. Marie était, pour beaucoup, selon la rumeur, la maîtresse du curé. Il n'y avait là rien d'extraordinaire, c'était un penchant inné dans la famille, avec des précédents, un frère, lui aussi curé qui s'était illustré pour ses liaisons amoureuses. Chacun se demande encore aujourd'hui les raisons qui ont poussé ce curé moderne à venir s'installer dans ce village perdu, alors qu'il était confortablement installé à Narbonne, près de l'évêque. Cet endroit isolé, loin de tout, il le connaît par cœur, il accompagnait autrefois son père, Joseph, régisseur du château de Montazels et maire du village, à la chasse dans la région. Mais on n'y envoie généralement

que des curés atteints par la limite d'âge pour les préparer, dans les bienfaits d'une campagne douce, à une retraite tranquille que Saunière voyait collective et avait pour cela décidé en 1901, la construction de la villa Béthania, une maison de retraite pour les curés du voisinage. Saunière est un rebelle, un révolté chronique, qui au grand séminaire de Narbonne affichait à 18 ans, ses penchants royalistes pour les légitimistes. Rapidement il se fit mal voir de ses supérieurs et de ses collègues. Dès son arrivée à Rennes-le-Château, lors des élections législatives qui eurent lieu, il donnera des consignes de vote antirépublicaines, séduisant des ouailles exclusivement féminines qui venaient à la messe autant pour voir le bel homme que pour écouter ses sermons politiques pourfendant les républicains aux mains couvertes de sang. Saunière est un prêtre engagé qui voit dans la République l'œuvre du diable qu'il faut combattre. En l'envoyant à Rennes-le-Château, Narbonne se débarrasse ainsi de cet agitateur car il va dépendre désormais de l'évêque de Carcassonne, Monseigneur Arsène Billard, une sorte d'Arsène Lupin, de gentleman ecclésiastique, cambrioleur à ses heures, qui inspira Maurice Leblanc son voisin perpignanais qui donna son prénom à son héros. Cet évêque avait eu connaissance qu'il existait sous cette église, un caveau important ayant abrité la sépulture des seigneurs du lieu et probablement d'autres personnalités encore plus importantes. Et ce caveau, s'il se trouvait sous l'église, il devait être facile de le retrouver avec les registres de décès de l'église. Mais les précieux documents avaient disparu et nul n'avait pu remettre la main dessus. Saunière se lança pendant plusieurs mois à leur recherche. Il était impatient d'en finir car il avait eu l'assurance que dès sa mission terminée, il ne resterait pas un jour de plus à moisir ici. Il arrive le 1<sup>er</sup> juin 1885, au début de l'été, le bourg est vide, les habitants moissonnent leurs champs, et il commence aussitôt à chercher ce registre pour connaître l'entrée de ce tombeau qu'il doit mettre à jour. Il retournera l'église de fonds en comble et ne trouvera rien, il s'en explique avec l'évêque qui fulmine devant son incompetence.

-Mais enfin Saunière, cherchez bien, ce registre ne s'est pas envolé.

-J'y consacre tout mon temps, Monseigneur.

-Si le jour ne suffit pas, cherchez aussi la nuit quand les paroissiens dorment.

-Je prie aussi pour le découvrir.

-Je crains que les prières ne suffisent pas, je vous donne un mois, pas un jour de plus pour le retrouver sinon, vous le savez, vous risqueriez de croupir dans votre église.

A force de prières et de ténacité, le ciel va enfin lui venir en aide, 6 ans après son arrivée, en 1891, grâce à son carillonneur, un homme béni, qui lui remet un petit papier sur lequel son lointain prédécesseur l'abbé Antoine Bigou, lui explique qu'à la veille de la Révolution Française il a dû enfouir le précieux document et divers objets de valeur dans un lieu sûr qu'il peut localiser en fusionnant le document qu'il a en main avec les inscriptions de la stèle de la marquise. Ouf, il était temps, son comportement étrange, sa liaison probable avec sa servante, son ardeur à creuser, sa fatigue permanente au cours des messes, ses voyages incessants on ne sait où, à l'abri des regards, finirent par excéder les paroissiens qui s'en plainquirent à l'évêque. Pour le principe, l'évêque lui annoncera sa mutation à Coustouge, un village des Corbières, trois fois plus petit que Rennes-le-Château, mais devant sa résistance, l'annonce resta sans suite. Aujourd'hui les nombreux curieux et admirateurs de l'abbé peuvent encore se consoler, dans le cimetière municipal, fermé depuis aux visiteurs, de sa pierre tombale toujours à l'abandon, cassée. Saunière, le curé turbulent aux milliards, refera entièrement et à ses frais l'église, mais avec quel argent ?

Avec le peu qu'il a, il commande directement à l'entreprise Giscard de Toulouse,

un spécialiste en équipement religieux, pour 2500 francs or, payable en 5 ans à compter de fin décembre 1886, son chemin de croix en terre cuite, le bas relief « venez à moi... », les 7 statues en terre cuite de 1,30 mètres, les socles, 3 plus petites de 0,70 mètre, peintes à l'huile pour supporter plusieurs lavages. Il confiera ensuite, sur la lancée à son fidèle maçon, Elie Bot, à partir de 1901, 4 ans avant la séparation de l'église et de l'Etat, la réalisation de sa tour Magdala de style renaissance qui sera sa bibliothèque, puis la villa Béthania, sa maison de retraite, une galerie à flanc de falaise, une serre, une orangerie, un parc avec des jeux d'eaux et pour finir une ménagerie. Il commande et surveille les travaux, rend des comptes à son évêque dans la plus totale indifférence. On imagine sans peine qu'il ne s'agit pas là d'activités habituelles dévolues au clergé. Mais son évêque Billard, vieillard fatigué et malade, laisse faire, il a d'autres soucis, la justice s'intéresse à lui pour une escroquerie de captation d'héritage, il se retire discrètement. Monseigneur Beauséjour qui vient de Marseille prendra sa suite, mais il ne voit pas les constructions pharaoniques de son curé du même œil. Il lui demandera bien des comptes qu'il ne tenait pas, mais finira par faire marche arrière à la suite d'un ordre pontifical car Saunière était connu à Rome, probablement par le cardinal Bonnechose, le prédécesseur de Billard à Carcassonne.

-Quel est donc ce pouvoir que détient ce modeste curé, amateur de bonne chère, faisant des cadeaux ?

-Saunière, le curé aux milliards comme on le surnomme ici, mourra dans la plus grande pauvreté et aussi la plus grande solitude, après une hémiplegie, au petit matin d'un froid hiver de 1917, il avait une cirrhose du foie. Sa fidèle servante Marie, l'héritière de ses derniers biens, pourra bien, pour se confondre en remerciements, continuer d'aller deux fois par jour, sur sa tombe. Elle aussi, que l'on disait si riche, finira par céder ses biens en viager.

-L'abbé était donc protégé, mais par qui ?

Le jour de son arrivée ici, un million de français accompagne Victor Hugo au Panthéon. Ce curé, grand buveur est cependant intelligent et habile, il parle bien et recevra dans son modeste village de nombreuses personnalités politiques ou culturelles. Malgré les plaintes, il est aimé de la plupart de ses paroissiens. Il a bonne réputation, n'est même pas inquiété lorsque son voisin, l'abbé Gélis, est retrouvé étendu et mort, dans son presbytère le 1<sup>er</sup> novembre 1897, le jour de la Toussaint, avec à ses cotés beaucoup d'argent, des documents et des affaires appartenant à des personnalité russes proches de la famille du Tsar qui venaient régulièrement séjourner à Rennes-le-Château, loin de leur Russie natale. On étouffa vite l'affaire, « circulez, il n'y a rien à voir ici », c'est un accident de santé. Saunière terminait juste la pose des vitraux de son église qui brillaient de mille feux lorsqu'il est mis au courant du décès, par la police, qui le questionne sur ses liens avec son voisin et qu'on lui demande s'il lui connaît des ennemis, s'il avait une idée de l'origine des fonds de ce dernier. Saunière est muet comme une carpe, il a appris à tenir sa langue, à garder les secrets, « bouche cousue », en liaison avec une société secrète, ésotérique qu'il fréquente en secret et en cachette avec Boudet en prétextant qu'il échange des timbres. Saunière forme un trio avec ses deux voisins immédiats, Gélis et Boudet, une sorte de triangle des Bermudes, d'alpha, triangle stylisé que Boudet fera également graver sur la porte de l'église de Quillan et que l'on retrouve un peu partout ici. Cette figure géométrique élémentaire est une réserve inépuisable d'exercices, de propriétés et de théorèmes qui finissent par donner mal à la tête aux élèves des collèges, mais aussi aux nombreux chercheurs de trésor qui sortent depuis longtemps pour l'occasion, la carte des lieux, le compas, la règle, le crayon et la gomme.

Les deux premières années de Saunière à Rennes-le-Château furent cependant étrangement calmes, il observe, il cherche, participe à la vie du village, joue aux échecs avec l'instituteur, apprend le grec, puis en 1887 au changement d'autel, lorsqu'il met la main sur les documents du pilier, tout s'accélère, le curé creuse, recreuse, déterre, ré enterre, transformant Rennes-le-Château en un véritable gruyère. Il est chez lui cet enfant du pays, de Montazels, le village voisin qui l'a vu naître en 1852 dans une famille de métayers. Et lorsqu'il gravit, en soutane, le seul sentier caillouteux qui conduit de Couiza à Rennes-le-Château, il se demande bien s'il a eu raison d'accepter de venir ici, dans ce lieu perdu et isolé à 33 ans, l'âge de la mort du Christ. Billard lui a bien dit qu'il y avait beaucoup d'argent à se faire, mais ce n'était que des suppositions. Après des débuts encourageants à Alet, il était devenu précocement curé, puis professeur au séminaire de Narbonne, la consécration. Il se voyait déjà succéder à son évêque Billard, sa mitre sur la tête, sa crosse recourbée à la main, en violet pour commencer et plus tard en rouge. Mais pour porter cette mitre, il devait avant tout remplir sa mission. Lorsqu'il arrive, il longe les rares maisons qui bordent l'unique rue du village, regarde au loin les minuscules maisons disséminées aux alentours, blotties au pied des Pyrénées, constate qu'ici la terre est ingrate et les habitants peu nombreux, il n'y a que 200 habitants dans le village. Il se gratte la tête, s'éponge le front et se demande s'il est bien entré dans l'ancienne Rhedae, le chef lieu du Razès, un ancien comté wisigoth, peuplé de barbares issus des rives de La Vistule au Nord de l'Europe, descendus en Grèce et en Italie, pillant Rome au passage sous le règne d'Alaric et emportant un trésor que l'on disait important, que nul n'avait retrouvé, mais que tous pensaient enterré sous leurs pieds. Les habitants de Rennes-le-Château, après une dure journée dans les champs environnants, s'endormaient chaque soir avec cette unique pensée de retrouver ce trésor d'Alaric ou au moins une partie en retournant son jardin ou lors d'une promenade dans les environs, qui leur permettrait de goûter enfin à une vie moins rude. A défaut du trésor d'Alaric, certains se consolait avec d'autres trésors que l'on disait également enfouis dans la région, l'or du diable, l'or des fondeurs allemands récupéré en 1156 à la mine d'or épuisée de Blanchefort, l'or des faux monnayeurs du Bézu en 1340, le trésor des reines blanches, de Blanche de Castille, du berger égaré en 1645, des cathares, autant de trésors en si peu d'espace, cela ne devait pas être bien difficile d'en découvrir un et après tout la providence pouvait bien lui sourire, une fois dans sa vie et lui permettre de mettre la main sur l'un d'eux.

\*

Notre curé épuisé par sons ascension glisse péniblement la clé dans la serrure de la lourde porte de chêne de l'entrée, pousse la porte qui grince de douleur et reste figé, l'église est en ruine, le toit a en partie disparu. La servante de son prédécesseur, Alexandrine Marre le logera, comme son prédécesseur, chez elle, dans sa maison située à coté de l'église. Alexandrine a une fille assez jeune, Marie Denarnaud, et deux garçons. Un prêtre en plus dans sa pauvre maison qui servait déjà de presbytère à son prédécesseur, cela ne lui changera pas beaucoup son quotidien. Par la suite, Saunière sera reconnaissant et relogera toute la famille Marre dans son presbytère après sa restauration. Pour briser sa solitude il se rend à pied au village voisin de Rennes-les-bains, et fait la rencontre de son homologue, l'Abbé Henri Boudet, un étrange curé qui écrit des livres énigmatiques et qui a succédé à Jean Vié, un autre personnage tout aussi mystérieux. L'abbé Boudet est dans la même église depuis 30 ans, il vit avec sa mère, se passionne pour l'étymologie des mots, dépense beaucoup d'argent sans que l'on sache très bien d'où lui vient cette immense fortune qu'il partagera avec

son voisin pour financer ses travaux. Au premier contact, ce dernier lui raconte sa jeunesse à Quillan, une localité proche, sa licence d'anglais chèrement obtenue et sa vie de curé bien monotone. Et de l'anglais, Boudet en voit partout. Il propose de l'enseigner à Saunière car son usage est indispensable pour comprendre l'étymologie des lieux. Il prend en exemple le village proche de Bézu dont l'origine se trouve dans le verbe anglais to be, être et Zu une contraction de zoo, Bézu abritait un zoo. Saunière est subjugué par le savoir de son collègue qui lui avoue fréquenter des cercles culturels à Carcassonne, publier dans des revues littéraires et savantes et se passionner pour les cromlechs celtes, ces alignements circulaires mégalithiques et il en voit partout dans la région. Henri Boudet connaît également le grec et décide de l'enseigner, avec l'anglais, à Saunière qui en aura bien besoin pour comprendre les inscriptions et les croix grecques qui fourmillent dans la région, soit dans la nature, ou dans les cimetières. Sa tête commence à tourner lorsque ce dernier lui propose de l'argent pour restaurer son église. Il se dit très riche, fait allusion à des donateurs russes de famille du Tsar qui viennent ici en cure. Boudet lui montre ensuite dans le cimetière les énigmatiques tombes de son prédécesseur Jean Vié et celle de Paul Urbain de Fleury, lui parle d'analogies suspectes entre leurs pierres tombales et celle de la marquise de Blanchefort, du chiffre 17, le 7<sup>ème</sup> nombre premier, donc un chiffre sacré. Il lui donne sa signification des inscriptions de la stèle et de la pierre tombale de la marquise de Blanchefort, l'araignée, A Régnés, araignée, car Rennes-le-Château de prénomait auparavant Règnes, PS, les initiales du Prieuré de Sion, un groupe occulte, « Et in Arcadia Ego » de Poussin. Saunière lui demande un verre d'eau, il commence à avoir des sueurs froides.

-Mais que vient faire le prieuré de Sion dans cet endroit si reculé et quel est le lien avec la marquise de Blanchefort ? demanda Elsa.

-Le prieuré de Sion est une invention récente, bien postérieure à Saunière puisqu'elle ne date que de 1952. Elle est l'œuvre d'un mystificateur, Pierre Plantard qui en déposa les statuts en Savoie et qui nous est présentée comme une société secrète remontant à 1099, liée à l'Ordre du temple, ces défenseurs de Jérusalem, dont la mission officielle aurait été de préserver la descendance cachée des Mérovingiens. Le Prieuré de Sion aurait compté dans ses membres, Léonard de Vinci, Victor Hugo, Debussy, Cocteau. Plantard travaillait avec les mêmes documents que Saunière. Saunière décidera de faire équipe avec Boudet car ce dernier est un habitué des sociétés ésotériques ou initiatiques probablement en relation avec le Prieuré de Sion. Ils vont semer ensemble dans l'église de Rennes-le-Château des signes mystérieux, des avertissements que les visiteurs cherchent encore aujourd'hui à éclaircir, sans y parvenir. Une société secrète doit conserver ses secrets pour exister, il ne faut rien dévoiler et Saunière ne révélera jamais ni son existence, ni sa contribution à chercher la preuve d'une filiation Jésus, Marie-Madeleine, les Mérovingiens, l'Ordre du Temple et le Prieuré de Sion. Ils commenceront par écrire au dessus du diable bénitier, en noir sur fond rouge, BS, pouvant être les initiales de Béranger Saunière ou celles de Boudet/Saunière, ou les initiales des deux rivières voisines, Blanque et Sals qui entourent un lieu dit Bénitier. Tout dans cette église n'est que jeu de mots avec les lieux dits des environs, « Le fauteuil du diable », « La pierre du pain », « La grotte de l'Ermite. Dans son premier chemin de croix près de la chaire, un plateau blanc tenu par un noir symbolise Blanchefort et Roco Négro. Le rouge et le noir est une vieille réminiscence du Roman de Stendal, « Le rouge et le noir », le rouge du sang du crime et de la passion et le noir du deuil et de la prêtrise. Boudet pour sa part fera graver sur sa tombe un message

ésotérique et énigmatique, IXOIS que chacun traduit par ce qu'il veut, Jésus fils de Dieu, ce qui n'a pas ici beaucoup de sens, ou Infectus Xystus Obductus Infectus Solum, galeries souterraines dans le sous-sol plissé qui pourraient indiquer l'emplacement d'un trésor. IXOIS, est une suite de symboles, un trait vertical, deux traits qui se croisent, un rectangle, un second trait vertical et une sorte de M avec un écartement anormal entre les deux bras obliques encadrant une légère boursouffure pouvant représenter le sexe féminin. On cherche sa signification, une relation, une métaphore, voire un rapport entre Jésus et Marie-Madeleine.

-L'argent des travaux aurait-t-il été versé par Boudet ?

-Boudet se prétendait riche, on trouvera bien dans ses livres la trace de transferts d'argents importants au profit de Marie Denarnaud, mais là encore on ne sait pas très bien s'il s'agit d'une facétie de notre curé qui s'ennuie à mourir auprès de sa mère dans son presbytère de Rennes les Bains, car l'argent arrivait bien sur des comptes bancaires versés par des congrégations religieuses, sans qu'on en sache le motif, secret.

\*

Deux ans ont passé depuis son arrivée et Saunière observe chaque jour, avec tristesse, la pierre dégradée qui lui sert d'autel. Avec le don inattendu de la comtesse de Chambord, il demande au début de l'automne 1887, à l'entrepreneur local, Elie Blot de lui construire un nouvel autel. Les événements vont alors de bousculer, l'affaire de Rennes-le-Château vient de commencer. La lourde pierre irrégulière est fixée à une extrémité sur une ancienne colonne wisigothique récupérée et les ouvriers vont lui demander pour la déplacer. Lorsque le pilier est libéré, on découvre à l'intérieur de colonne qui est creuse, quatre tubes de bois qui contiennent des parchemins enroulés. Saunière découvre que les textes sont des passages de l'Évangile qu'il connaît bien. Ils sont rédigés en latin, avec de nombreux décalages de lettres, comme le faisait les scribes en cas d'erreur, en biffant la lettre erronée et en reproduisant la bonne orthographe en dessous ou au dessus de la ligne. Mais il y en avait trop pour être de simples corrections de copiste, observa Saunière, et il ne pensa qu'il ne pouvait s'agir que de messages codés. Les manuscrits sont des extraits du Nouveau Testament, ils parlent évidemment de Marie-Madeleine, l'église lui est consacrée. Le premier (Jean, XII 1-12) décrit la visite du Christ à la maison de Lazare, à Béthanie, lieu où résidait Marie-Madeleine. Le second, le petit parchemin, raconte l'histoire des disciples qui égrènent les épis de blé, le jour du sabbat, une version élaborée à partir de celle de Matthieu (XII, 1-8), de Marc (II, 23-28) et de Luc (VI, 1-5). En reliant, à la suite, les lettres décalées, Saunière fait apparaître le texte suivant : « A Dagobert II, roi et à Sion est ce trésor et il est la mort ». Ce message est en semi oncial, une écriture apparue en Angleterre au VIIème. Le message intrigue Saunière autant que la multitude de signes, accents, croix grecques, des fantaisies identiques à celles de la tombe de la marquise et le même sigle PS. A la fin du texte « Solis Sacerdotibus », indique que ce texte est réservé seulement aux prêtres. Cela tombe bien, Saunière en est un. Le Maire essaie bien de récupérer les documents, pour les glisser avec les archives municipales, mais Saunière a une meilleure idée, il pense qu'en vendant ces manuscrits, il pourra rembourser le prêt à la commune par anticipation. Saunière file sur Carcassonne pour acheter tous les livres qu'il trouve sur ce Dagobert II, sur Sion, Jérusalem et rend visite à son évêque Mgr Billard qui lui donne l'adresse d'un prêtre de Saint-Sulpice de Paris, l'abbé Bieil, qui pourrait l'aider dans ses recherches. Il entre alors dans le monde des passionnés de sciences occultes et de sociétés secrètes. Saunière se souvient de la phrase « Et

in Arcadia Ego », passe ses journées devant les Bergers d'Arcadie de Nicolas Poussin au Louvre. Pour meubler sa solitude, dans une sorte de remake de La Castafiore et du capitaine Haddock, il fait un soir la rencontre d'une cantatrice célèbre, Emma Calvé, vingt-quatre ans, une enfant des Causses, attirée par le paranormal.

-Que sont devenus ces documents ?

-Saunière les avaient légués, on se demande pourquoi à sa nièce, Madame James, de Montazels qui, déçue par un si maigre héritage les vendit en 1955 pour 250 000 francs à des Anglais de la Ligue de la Librairie Ancienne, qui les publieront. Les trois parchemins, la généalogie des comtes de Rhédae, le testament de François-Pierre de Hautpoul, seigneur de Rennes et du Bézu, et celui d'Henri Hautpoul daté du 24 avril 1695, avaient de quoi changer l'histoire de la France et renverser la jeune république votée à une seule voie douteuse de majorité si on avait pu découvrir à Rennes-le-Château la trace de ce descendant imaginaire des mérovingiens, Sigisbert IV qui selon les textes serait arrivé ici le 17 Janvier 681. Jean de Habsbourg et la comtesse de Chambord, les derniers représentants de la branche aînée des Bourbons, bien qu'ayant renoncé au trône, versaient donc beaucoup d'argent pour continuer les recherches de cette descendance mérovingienne.

\*

Saunière revient, dans son église, plusieurs jours après avoir séjourné à Paris avec dans ses bagages, une montagne de livres, quelques timbres dont il a la passion, la reproduction du tableau de Poussin « Les bergers d'Arcadie ». Le lendemain matin, bien reposé, il file discrètement à grandes enjambées rembourser son prêt à la Mairie et reprend l'étude des documents du pilier pendant que ses fidèles maçons Rousset et Babou continuent occasionnellement à réparer l'église. Saunière a remarqué au moment du remplacement de l'autel, juste devant, une pierre plate qui pourrait être la couverture d'une sépulture même en l'absence d'inscription. Il décide d'en avoir le cœur net et avec ses deux maçons la soulèvent et la retourne. Saunière observe et comprend tout de suite qu'il ne s'agit pas d'une couverture de sépulture mais d'une pierre de récupération, partiellement sculptée même si les dessins sont un peu effacés par le temps. Il apprendra plus tard que c'est l'abbé Antoine Bigou qui l'a placée là, ainsi retournée, les sculptures contre terre. Bien nettoyée, la pierre fait apparaître une sorte de crypte avec un chevalier assis sur sa monture et sonnant du cor de chasse, pendant que son cheval à l'arrêt s'abreuve dans une fontaine. A ses côtés, un second chevalier brandit un bâton de pèlerin tout en portant un enfant sur son arçon. Saunière pense tout de suite que cette dalle est d'origine wisigothique et qu'elle peut malgré tout recouvrir une sépulture importante. Il fait creuser davantage, persuadé qu'il va mettre la main sur la tombe de ce Sigisbert IV imaginaire, mais finalement ne trouve qu'une vieille marmite contenant quelques petites pièces jaunâtres. Après avoir indiqué aux deux maçons qu'il s'agissait de pièces sans valeur, il les renvoie et se met lui-même à creuser. Il pense qu'il est maintenant tout près de découvrir ce pourquoi il est venu, des tombes d'anciens seigneurs des lieux, car c'était l'usage d'enterrer dans l'église, les personnages importants, mais seulement les hommes. La fouille ne donne rien, il rappelle les maçons. Les travaux continuent lentement avec le peu d'argent qu'il possède encore de l'héritage du père Pons et de la marquise de Chambord. En 1891, cela fait 6 ans qu'il croupit ici et il commence à trouver le temps long. Alors il décide d'accélérer les travaux, de refaire entièrement le pavement de l'église, morceau par morceau. Pour défaire le pavement, les maçons doivent abattre la chaire du XVIIème qui est supportée par une colonne

renflée de châtaignier terminée par un petit chapiteau, un balustre. La chaire en mauvais état est abattue sans ménagement. Le carillonneur emporte les débris, chez lui, pour se chauffer. Un beau matin Saunière le voit arriver qui lui présente un document.

- Mon père, j'avais emporté, comme vous me l'aviez autorisé, les débris de la chaire pour faire du feu cet hiver et ce document est tombé au moment où je jetais l'un des morceaux du balustre dans l'âtre. Il était caché sous le chapiteau qui s'est désolidarisé, j'ai bien essayé de le lire mais je n'y comprends rien, il y a des croix et des inscriptions bizarres.

-Montrez moi ce document, je saurais peut-être le lire.

-Vous avez bien fait de me l'amener mais c'est un papier sans importance.

La rocambolique aventure de l'abbé Saunière va alors commencer avec ce petit bout de papier. Il file, à toute vitesse, sur la tombe de la marquise de Blanchefort, compare et trouve un endroit. Il prend un grand sac et dévale à toute vitesse les pentes de Rennes-le-Château. Il tient l'endroit où son registre est caché, il le cherche depuis 6 ans. Enfin il va connaître l'entrée du caveau. Le compte d'Hautpoul avait bien parlé du balustre, tout se confirme. C'est bien là, au niveau de la chaire qu'il faut creuser, il en a maintenant la preuve, ils sont bien là les morts. Pour l'éternité il matérialisera ce lieu par la 1<sup>ère</sup> étape de son chemin de croix, car ce fut pour lui un calvaire, le sien, pas celui de Jésus. L'ancien pavement enlevé, le sol fait apparaître plusieurs dalles. Il sait désormais laquelle est la bonne et à qui elle appartient. Il fait découvrir la dalle par ses deux maçons, une sépulture apparaît, nous sommes le 21 septembre 1891. Il renvoie les maçons et ferme l'église. Ce qu'il fait alors, seul dans l'église, restera secret à jamais. Plusieurs jours plus tard, il fait revenir les deux maçons qui terminent le pavement, scellant pour la postérité le trésor que Saunière emporta dans sa tombe et la violation probable de nombreuses sépultures sous l'église.

\*

Elsa, la tête légèrement relevée, maintenait solidement le vase contre sa poitrine et contemplait, figée, le porche et le tympan de cette belle église Sainte Marie-Madeleine, construite dans un style préroman du IX<sup>ème</sup> avec des éléments disparates wisigothiques antérieurs récupérés dont un support d'autel du VIII<sup>ème</sup>. Cette pauvre église changera bien souvent de nom, au départ Beata Maria de Reddas, au temps de la splendeur de Rhedae, et Sainte Marie-Madeleine aujourd'hui. L'église subira aussi bien des destructions et des pillages dont celles de son prédécesseur l'abbé Bigou, le confesseur de la marquise de Blanchefort, qui refusant de se soumettre à l'autorité issue de la Révolution Française s'exilera, en Espagne en 1792, pour y mourir l'année suivante. Avant de s'exiler, cet homme, gravement malade, qui savait que ses jours étaient comptés, glissa dans la chaire le petit papier indiquant l'endroit de la cachette du registre de la paroisse et d'autres objets de valeur en ajoutant la mention des documents insérés dans le pilier de l'autel. Elsa remarquait l'étrange statue de Marie-Madeleine sur le fronton triangulaire, le cou tendu, la tête relevée, regardant vers le ciel et tenant dans ses bras une croix comme on tient en enfant, une signe étrange de Saunière. Elsa lisait les nombreuses phrases en latin « IN HOC SIGNO VINCES » ou « REGNUM MUNDI ET OMNEM ORNATUM SOECULI CONTEMPS SI PROPTER AMOREM DOMINI MEI JESUS CHRISTI QUEM VIDI QUEM AMAVI IN QUEM CREDIDI QUEM DILEXI » que Hugo lui traduisit en « Par ce signe, tu vaincras » et « J'ai méprisé le règne de ce monde et les attraits de ce siècle à cause de l'amour de mon Maître, Jésus-Christ, que j'ai vu, que j'ai aimé, en qui je crois et que j'ai choisi ».

Hugo fit remarquer les armoiries du pape Léon XIII et sa devise « Lumière dans

le ciel », celles de l'évêque Billard et celles de son prédécesseur, Monseigneur Leullieux qui fut celui qui nomma, Saunière, curé à La Clat, une délicate attention que Billard viendra apprécier sur place deux fois, mais rapidement, il était fatigué et malade.

-A-t-on retrouvé le document caché par son lointain prédécesseur en 1790 ?

-Non Saunière l'a fait disparaître comme il a fait disparaître les inscriptions sur la tombe de la marquise pour ne pas permettre la reconstitution de l'endroit dans lequel il avait découvert le registre paroissial qui mentionnait les inhumations dans l'église avec leur localisation, et certainement bien d'autres choses. Le registre a effectivement été retrouvé dans les archives de Saunière et fait bien état d'inhumations entre 1694 et 1726, bien antérieures à la mort de la Marquise en 1781. L'intérieur des églises, à cette époque ne pouvait abriter que les sépultures des riches et des puissants, de sexe masculin, les seigneurs locaux, pendant que les femmes et les pauvres devaient se contenter, pour leur dernière demeure, d'un lieu proche, le cimetière à proximité. Saunière cherche, depuis son arrivée, cette entrée de la sépulture. Il n'y a pas dans le pavement usagé de son église, comme c'est l'usage dans ces sépultures, de dalles en couverture avec la gravure du nom du défunt complété de ses dates de naissance et de mort. En fait elles étaient tout simplement sous le pavement. Mais les riches et nobles défunts du registre avaient bien été enterrés là sous ses pieds. Il se souvenait des admonestations de son supérieur Billard qui s'impatientait, criait de chercher sous ses pieds car il tenait l'information de son prédécesseur Henri de Bonnechose pour sure, information qui lui fut confiée avant qu'il ne parte à Evreux car il ne supportait pas le climat du midi. Et cet Henri de Bonnechose devenu cardinal entre-temps suivait lui aussi la progression de Saunière par Billard interposé. Il en était sûr, il y a bien une crypte sous l'église qu'il faut trouver. Après sa découverte, Saunière s'est enfin senti soulagé, son séjour ici allait prendre fin et une promotion suivrait, le violet, puis le rouge. A ses débuts, chaque jour en passant devant sa chaire il donnait des coups de pied dans ce balustre pour le faire pivoter, sans y arriver. Il passa au peigne fin le clocher, l'horloge. Les mots « l'or loge », « l'horloge » lui résonnaient dans les oreilles à longueur de journée et il se levait la nuit pour aller la voir.

-Et la citerne de Saunière ?

Avant de mettre la main sur sa tombe, Saunière avait creusé des excavations un peu partout dans le cimetière, ce qui exaspérait les habitants. Il pense être près du but et avoir localisé la vraie tombe de la comtesse de Blanchefort contre le mur du cimetière à l'entrée droite, dans l'alignement de l'église et du château. Au lieu de passer en force, il va essayer maintenant les côtés. Il annonce à ses ouailles lors d'un prêche qu'il va construire une citerne de protection en cas d'incendie, citerne qui existe encore aujourd'hui et au dessus de laquelle il construisit une bibliothèque. Son projet fut accepté par le conseil municipal au début de cette année 1891.

- De l'eau à côté des livres, cela craint ?

- On n'est plus à un paradoxe prêt, de plus cette citerne est loin de toute gouttière. Mais de la bibliothèque, Saunière peut accéder à sa citerne et creuser sans être vu. Il fait alors de nombreux allers et retours pour aller jeter la terre dans les environs, on le voit toujours avec un sac rempli sur le dos. A ceux qui s'étonnent de le voir battre la campagne avec son sac, il raconte qu'il a trouvé un trésor mais qu'il faut garder la nouvelle secrète.

-Qu'aurait donc découvert Saunière en creusant sa citerne ?

-Probablement une sorte de crypte avec des cercueils entreposés, peu de choses intéressantes, des sépultures sans valeur.

-Oui mais l'argent d'où vient-il ?

-En partie de Boudet jusqu'en 2003, mais pour cela en dehors de ses parties d'échec avec l'instituteur, il devait revendre quelques objets et c'est ce qui expliquerait ses nombreux déplacements qui ne sont pas liés à des nécessités religieuses. Il a peut-être aussi découvert un souterrain car il existe bien à côté, une autre citerne dont l'un des souterrains part vers le château. Hugo se rappela dans son petit village la construction d'une citerne à la place du cimetière, il n'avait que 10 ans et fréquentait l'école primaire. Un nouveau cimetière fut construit à l'écart du village, et l'ancien devenu inutile fut détruit. On invita les habitants qui souhaitaient transférer une tombe de leur proches à se faire connaître et ensuite on déplaça en bloc les gravats des tombes non réclamées avec de gros engins qui les chargeaient dans de vastes camions qui ensuite allaient les déposer dans une fosse commune au nouveau cimetière. Chaque matin il observait, de longs moments, les puissants engins creuser la terre, puis lever leur pelle puissante pour déverser dans des camions des restes de sépultures, des ossements, de la terre, des cailloux. Le soir la rue autour du cimetière était jonchée de crânes, de tibias, de péronés, d'omoplates. Il découvrait ainsi, amusé, ces restes éparpillés, se divertissait de crânes disséminés. Le creusement dura une semaine, chaque soir il attendait impatiemment la sortie de l'école pour aller découvrir ce spectacle morbide, sans se rendre compte que c'est ainsi que finissent les morts, ossements puis poussière oubliée par le temps.

-Mais où est la véritable tombe de Dame Hautpoul ?

-Là où Saunière l'a trouvée, dans le cimetière contre l'église au niveau de la chaire, il l'a ensuite déplacée. On raconte, qu'un jour, le fossoyeur Pierrot Alquier en creusant à ce niveau une tombe découvrit un endroit qui pourrait avoir été cette sépulture, il en ramena de quoi s'acheter un restaurant. Vous voyez Elsa qu'il reste encore quelques trésors dans ce cimetière de Rennes-le-Château, à quelques mètres sous terre.

-Et un souterrain reliant le château à l'église ?

-C'est improbable, nos ancêtres étaient des gens pragmatiques, les souterrains servaient le plus souvent à amener l'eau et lorsqu'ils n'ont plus été utilisés, ils se sont comblés naturellement.

-Saunière avait une cirrhose du foie, il buvait ?

Fin 1900, Saunière regarde son passé avec satisfaction, ses premiers travaux commencés en 1887, la restauration complète de l'église Sainte Marie-Madeleine, financée probablement en partie par Boudet, à condition d'en rester le maître d'oeuvre absolu et occulte. C'est une réussite. Le toit, l'intérieur, les statues, les vitraux sont flamboyants neufs. Il invitera son évêque à venir l'inaugurer. En plus, ces travaux ont tous été payés par des versements sur les différents comptes qu'il avait ouverts. Pendant 15 ans, Boudet fera des versements réguliers, de façon indirecte, puis soudainement il y mettra fin en 1903 en se rendant compte que notre curé boit et que les biens sont au nom de Saunière. Après 15 ans de 1885 à 1900, Saunière est toujours à Rennes-le-Château, il s'y plaît mais le bel homme est devenu plus gros et il boit beaucoup. Pour fêter l'arrivée de l'an 1901, et la réussite de son projet, sa ténacité, sa complicité avec Marie Denarnaud, il commande en une seule fois 95 litres de rhum, 33 litres de vin blanc, 53 litres de banyuls, 12 litres de muscat. Il lit peu, voyage beaucoup, entasse les livres et les timbres, mais pour les entreposer il veut une grande bibliothèque qu'il installera dans sa tour Magdalena lorsqu'elle sera terminée. Le moment est venu de faire les grands travaux qu'il projette depuis longtemps, sa maison de retraite, une grande maison juste à côté, la villa Bethania, puis une

tour de style renaissance, la tour Magdalena, dans un endroit isolé face à la plaine. Son style de construction sera sulpicien, consistant à inverser le N que laissa Napoléon sur tous les bâtiments de sa création. Le style sulpicien est né en même temps que lui, en 1850, en réaction contre l'église qui s'opposait à la séparation de l'église et de l'Etat, séparation finalement votée en 1905 et toujours en vigueur. Saunière aimait les échecs, il damera son église en noir et blanc, comme un échiquier, pour rappeler qu'il y joue souvent avec l'instituteur. Il chasse comme autrefois avec son père, pêche dans toutes les rivières des environs et mène une vie tranquille en apparence. Sa folie sulpicienne se traduit partout ici par les nombreuses inversions et retournements d'inscriptions, de chapiteaux.

\*

Mais Saunière n'est pas venu ici que pour trouver la véritable tombe de la marquise de Blanchefort ni celle des seigneurs des lieux. Les instructions de Billard avaient été claires, c'est la découverte de la tombe de Sigisbert IV qui est sa réelle mission, car ce fils de Dagobert II et de Gisèle de Rhedae qu'ils avaient eu ensemble en 676, 5 ans après leur mariage à Rhedae et que Saint Anatus, son conseiller et évêque de Sion en Suisse aurait envoyé ici en secret devait bien être enterré sous l'église. On comprend mieux l'allusion à PS, prieuré de Sion, mais celui de Suisse que l'on voit partout. Il va reprendre les documents retrouvés dans l'église, celui daté de 1243 avec le sceau de Blanche de Castille, la mère de Saint Louis, un arbre généalogique qui part de 681, deux ans après la mort du roi mérovingien Dagobert II, le nom apparu dans le message du parchemin, qui fut assassiné en 679, et qui va jusqu'à St Louis en 1244. Il reprend la suite de la chronologie sur le testament de François-Pierre d'Hautpoul, une généalogie tardive des mérovingiens de 1200 à 1644, et termine par le testament d'Henri de Hautpoul de 1695, une généalogie des familles Hautpoul de 1608 et 1695.

-Ces documents tenteraient-ils à prouver quelque chose ?

-Saunière comprend immédiatement à la chronologie que la famille Hautpoul se cherche une descendance avec les mérovingiens, à travers un héritier mâle Sigisbert IV, exilé à Rennes-le-Château le 17 janvier 681, 2 ans après la mort de son père Dagobert II et qui ferait de leur famille les dignes descendants des comtes de Rhedae et duc du Razès. Des mérovingiens on se souvient de Clovis et du bon roi Dagobert qui mettait sa culotte à l'envers, malgré le bon Saint-Eloi qui veillait sur lui, mais c'est à peu près tout. Ils avaient les cheveux longs, étaient paresseux, on les appelait les rois fainéants. Le côté face est moins reluisant, ce sont des barbares qui souvent se tuent entre eux et Dagobert II en fait les frais lors de l'une de ses longues siestes. Pauvre roi que Dagobert II, ignoré de l'Histoire de France, il est écarté du pouvoir par le maire du palais qui l'envoie en Angleterre, mais finit par revenir et épouse Mathilde qui meurt prématurément, puis Gisèle de Rhedae, une wisigothe. Même mort on ne le laissa pas tranquille, il fut enterré, sur place, dans la basilique St Rémy, puis il fut ensuite déménagé dans l'église Dagobert. Sa dépouille fut ensuite saccagée en 1591 par les huguenots mais on réussira cependant à sauver son crâne qui fut mis en sûreté à Orval. L'histoire des mérovingiens aurait dû s'arrêter là, mais c'était sans compter sur un certain Pierre Plantard qui fut un grand maître du Prieuré de Sion après Cocteau, Debussy et Victor Hugo, et qui imagina un autre scénario, écrivit les arbres généalogiques qui lui convenaient, inventa avec des complices un enfant perdu Sigebert IV.

-L'enfant sur la dalle des chevaliers serait cet enfant ?

-C'est probable, la pierre retrouvée n'était pas le dessus d'une sépulture mais

une pierre décorative réalisée à la demande de la famille de Gisèle. Lorsqu'il retourne avec les deux maçons la dalle devant son autel, Saunière fait le rapprochement avec le Dagobert du message. Pour lui, il n'y a aucun doute, le chevalier qui brandit le bâton de pèlerin c'est Dagobert II et l'enfant qu'il porte sur son arçon, c'est son fils Sigebert IV, il aurait été âgé de 4 ans au moment de l'assassinat de son père. Il comprend alors la générosité de la Comtesse de Chambord pour son église, une revendication, à juste titre au trône de France. Il va creuser en vain, la dalle ne recouvre pas de sépulture, il apprendra plus tard que cette pierre a été récupérée ailleurs et installée là par l'abbé Bigou.

-Rennes-le-Château pourrait-il avoir été une nécropole wisigothique avec Sigebert IV, Gisèle de Rhedae ?

- Rhedae qui a précédé Rennes-le-Château fut un oppidum romain avant de devenir une résidence importante des wisigoths. Dagobert II, devenu veuf de Mathilde avait décidé de s'y marier, avec la belle Gisèle de Rhedae, la fille du wisigoth Bera II, le comte du Razès. Dagobert II, meurt prématurément à 27 ans, en ayant eu cependant le temps, entre deux siestes interminables, de donner à ses deux épouses quatre jolies filles, Irmine, Adèle, Rotilde et Ragnetruide et un fils Sigebert IV. Gisèle cacha son fils, l'héritier du trône, aux maires du palais qui voulaient le voir disparaître et elle l'amena discrètement à Rennes-le-Château où il arriva le 17 janvier 681, toujours la date du 17 janvier, sous la neige. De mauvaise santé, l'enfant décèdera quelques jours plus tard. Le Prieuré de Sion trouva préférable de continuer à le faire vivre, en changeant son nom en Plantard, et en le faisant épouser, par la suite, la délicieuse Magdala. On prétend que sa tombe se trouverait toujours dans l'église de Rennes-le-Château derrière la statue de Saint Antoine de Padoue. On aurait retrouvé au prieuré d'Oeren une lettre de sa demi-sœur Irvine qui raconte que son frère avait trouvé refuge avec elle, dans son prieuré, avant d'être déplacé à Rennes-le-Château.

-Vous pensez Hugo, que Sigebert IV peut être enterré dans l'église ?

-Sigebert IV n'a pas d'existence légale reconnue. On ne dispose que de quelques éléments, la lettre de sa demi-sœur Sainte Irmine qui atteste de son existence à ses côtés. Saunière avec l'aide du Prieuré de Sion a probablement cherché une preuve tangible, le squelette d'un enfant enterré dans l'église ou dans le cimetière, mais il n'a rien trouvé. C'est ce qui explique la fermeture de l'église lors de sa réfection quand l'ancien pavement a été retiré et qu'apparaissent des dalles qui recouvrent bien des sépultures. Il en a soulevé quelques unes, a pu trouver la sépulture d'un enfant ou celle du plantard.

-C'est ce qui explique l'inscription « Ce lieu est terrible » ?

-Je pense que Saunière a voulu, par cette inscription, attirer l'attention sur cette descendance à un moment ou cent ans après la révolution française, la République est encore vacillante et que des descendants des mérovingiens étaient toujours présents pour accéder au pouvoir. On retiendra que si ceux qui ont tué Dagobert II ont aussi tué son enfant, c'est un crime horrible qui méritait bien ces quelques lignes au fronton de l'église.

\*

Elsa et Hugo pénétrèrent dans l'église dont la porte grinça, et se dirigèrent à pas lents, comme il est de tradition, vers le bénitier de nacre installé dès l'entrée sur la gauche. Elsa se signa du signe de la croix avec le peu d'eau bénite qui restait dans le bénitier humide et s'immobilisa comme pétrifié devant l'étrange personnage qui le supportait, un diable, aux couleurs éclatantes, rouge, vert et or, aux muscles saillants, c'est Asmodée. Sa main droite tenait à l'origine une fourche, mais elle lui fut arrachée. Elsa examinait l'étrange démon, et crut un instant y reconnaître Saunière, le rugbyman démenageur de sépultures, qu'il

expliquait, à tout le monde, pour faire de la place dans le cimetière devenu exigü. C'est un diabolin bien banal, bouche bée, des yeux en amande effilée, des petites cornes, des pieds fourchus, avec une cape démesurée de couleur verte qui laisse voir son sein droit. Elsa supposa que ce personnage bien étrange à l'entrée de l'église pouvait aussi bien représenter Marie-Madeleine, la pécheresse car Asmodée dans la bible est le démon de l'amour impur. Sa position lui donne l'attitude d'un être qui souffre, qui grimace de douleur. Il est décharné, le genou gauche à terre, sa main gauche appuyant le bout de ses doigts sur sa cuisse droite dénudée, une vasque sur les épaules. Ce qui étonne, c'est son visage enfant, la bouche ouverte de celui qui implore, des yeux exorbités par la souffrance qui regardent fixement le carrelage en échiquier blanc et noir devant lui, rappelant que notre curé avait la passion des échecs et qu'il y jouait souvent avec l'instituteur du village. Asmodée avait, depuis son arrivée, subi bien des outrages. Sa fourche et sa tête lui furent arrachées, sa main fermée, vide, en est encore le témoin. On lui a refait la tête, on l'a recoloré en vert. Elsa souriait maintenant devant ce diabolin séducteur et sensuel avec une main posée sur la peau de son genou découvert, un genou à terre en geste de soumission.

-Ce diable n'est pas une nouveauté dans l'église Elsa, il y en avait un dans l'église St Malo de Dinan, là précisément où j'allais au lycée, sur les traces de Chateaubriand et de Broussais, dont les inscriptions sur le porche, « Ici ont étudié Chateaubriand et Broussais », impressionnait le gamin romantique de 16 ans que j'étais, ému aux larmes des aventures des héros qui s'appelaient « Attala », « René », et nous rêvions comme lui de partir aux Etats-Unis pour découvrir les rives du Meshaabé.

Si tout le monde connaît Chateaubriand, le grand auteur romantique du XIXème, notre société ignore que François-Joseph-Victor Broussais, son condisciple au lycée, violent et querelleur, qu'il n'aimait guère, devint soldat, marin et médecin militaire de l'Empire, adepte des saignées et des sangsues, ce qui ne l'empêcha pas de décéder d'un cancer et de donner son nom à un hôpital parisien.

Chateaubriand, l'auteur des « Mémoires d'Outre-tombe » est certainement l'écrivain à qui on a puisé le plus de textes pour les dictées de nos chères petites têtes blondes qui à l'école doivent se livrer à cet exercice emblématique et contesté, l'écriture sans faute, sous la dictée d'un maître, d'un texte rempli de pièges orthographiques dans lesquels tombent la plupart des élèves. Daniel Pennac dans son « Chagrin d'école », élève gai, mais triste élève, selon son bulletin scolaire, nous raconte ses souffrances à cet exercice, abonné qu'il était au « 0 ». Comme lui, je trouvais que les professeurs nous prenaient la tête avec ces exercices compliqués, ces pronoms compléments, ces verbes, ces prépositions, ces adverbes. Comme lui, je n'y arrivais pas, ce n'était pas pour moi. J'ai retenu quelques phrases dont celle-ci « Inconnu, je me mêlais à la foule : vaste désert d'hommes ». Dans cette modeste et courte phrase, je faisais régulièrement de 3 à 4 fautes, mettant un accent grave au lieu d'un accent circonflexe sur mêlais, puis j'oubliais l'accent grave sur le à et comme un désert d'hommes ne contient pas d'homme, je ne mettais jamais de s. Et je ne le faisais pas exprès.

-C'est curieux une église Saint-Malo à Dinan ?

-Saint-Malo est une jolie ville dans ses remparts, point de départ tous les 4 ans de la route du Rhum. C'est une déformation du nom anglais de son créateur, Mac Law, qui a donné Malo parce que Mac Law, c'était trop long et trop anglais.

-Ce bénitier n'est pas conventionnel pour une église.

-Je vous l'accorde, mais le François Béranger Saunière est désormais converti au

Style sulpicien, qui inverse tout et ici les inversions ne manquent pas. Ses jardins à l'extérieur ont la même forme et la même disposition que l'église, on peut superposer le calvaire et l'autel. Il y aurait en quelque sorte deux églises, l'une extérieure et l'autre intérieure, ce qui indique qu'il ne faut pas chercher à l'intérieur mais à l'extérieur.

-Que viennent faire des salamandres au dessus de ce bénitier ?

- Une superstition dans les campagnes veut que la salamandre noire avec des taches jaunes empoisonne l'eau qu'elle touche et cette croyance a une réalité car la salamandre produit une neurotoxine et on ne peut la toucher sans risque.

-En la plaçant là, Saunière voudrait-il nous dire que l'eau bénite est empoisonnée ?

-La salamandre était également l'emblème de François 1er et de ses ascendants, la famille d'Angoulême. Avec sa salamandre, il fut victorieux des Suisses à Marignan en Italie, dans la région de Milan. Si tous les écoliers, en France, connaissent la date de cette victoire de Marignan, ils ignorent le plus souvent que Marignan se trouve en Italie. On peut encore voir de nombreuses salamandres à Notre-Dame de la Garde de Marseille car François 1<sup>er</sup> y avait fortifié le lieu en 1536. La salamandre est un animal étrange, un batracien comme la grenouille, mais qui ne sait pas nager. C'est donc avec la grande prudence qu'elle ne va à l'eau que jusque là où elle a pied pour y mettre bas. Dans les campagnes, on la croyait capable de vivre dans le feu car on en trouvait souvent cachées dans les bûches du foyer. On y voyait un animal extraordinaire capable de résister au feu. La devise de François 1<sup>er</sup> était « Nutrico et Extinguo », j'entretiens et j'éteins. Cela n'a rien à voir avec le souci d'économiser l'énergie en conseillant d'éteindre la lumière dans les pièces inoccupées mais simplement car on pensait que la salamandre était un animal si froid qu'il était capable d'éteindre le feu. Pour Aristote, la salamandre éteignait le feu simplement en y pénétrant.

-Le feu purificateur ?

-Oui le feu dans lequel on jetait les hérétiques, les cathares qui ensuite se réincarnaient. Mais la salamandre a aussi été utilisée pour indiquer la position d'un trésor.

-Le trésor des cathares qui aurait pu servir à financer l'église ?

-Après tout le second trésor des cathares manque toujours à l'appel. Après le 1<sup>er</sup> trésor déménagé en Italie, nul ne sait exactement où est passé le second qui aurait dû, lui aussi, suivre cette direction, le Nord de l'Italie qui était devenu le lieu d'exil des derniers hérétiques pour échapper à l'Inquisition. Comme cet endroit est sur l'itinéraire entre Montségur et le Nord de l'Italie, le château de Coustaussa, juste à côté, aujourd'hui en ruines, est en effet une étape possible où ce trésor a pu terminer sa course.

Après le bénitier diable Asmodée, se trouve un confessionnal, celui de Saunière, avec au fronton, un berger et une brebis malade.

-Ce n'est pas la brebis de Paris, que Saunière a voulu faire figurer ici ? suggéra Elsa qui commençait à se passionner pour les histoires de trésor.

-C'est possible, la brebis semble avoir une jambe cassée, probablement en tombant dans l'aven. Boudet et Saunière qui supervisaient et modifiaient ensemble, avec un peu d'argile, les statues et le chemin de croix livrés par l'entreprise Giscard de Toulouse, auraient voulu ainsi rappeler cette histoire de trésor, au fronton du confessionnal, car le berger n'avoua jamais le lieu de sa découverte et en périt. Noël Cornu qui reprit les bâtiments de Saunière pour en faire un hôtel-restaurant « La Tour » y faisait diffuser sa version du trésor de saunière, une suite de l'affaire Paris, la découverte du trésor de Blanche de Castille, la mère de Saint Louis, régente du royaume de France pendant les

croisades de son fils. Elle avait jugé Paris peu sûr pour garder le trésor royal et l'aurait fait déplacer à Rennes-le-Château avant de mûrir la fameuse révolte des pastoureaux. Mais elle mourut peu après. Saint Louis ne revint pas des croisades et mourut peu après à Tunis. Philippe le Hardi, son fils, qui lui succéda chercha à récupérer le fameux trésor, s'intéressa à Rhedae, y fit faire de nombreux travaux de défense dont on trouve encore la trace dans certaines fondations de tours par des éperons caractéristiques de son époque. Philippe le Bel après lui, n'ayant plus d'argent, préféra fabriquer de la fausse monnaie, que de rechercher le trésor de France qui avait disparu. C'est ce trésor royal qui aurait été découvert, la première fois en 1645, par le berger Ignace Paris, en gardant ses moutons, puis par Saunière. On estimait ce trésor à 18 millions de pièces d'or pour un poids de 180 tonnes. On comprend qu'un tel trésor rende fou tous ceux qui l'approchent.

L'église de Rennes-le-Château allait révéler encore bien d'autres choses.

-Le conservateur du Musée du Louvre dans le Da Vinci code ne s'appelait-il pas Saunière comme ce curé ? demanda Elsa

-Oui, c'est exact, un parent peut-être.

-Ne l'a-t-on pas retrouvé, mort, dans la position de l'homme de Vitruve de Léonard de Vinci ?

-C'est exact, on l'a retrouvé, sur le sol, couché sur le dos avec les bras écartés et Sophie Neveu, PS, princesse Sophie était sa petite fille. Von Braun prétend que Jacques Saunière était le grand maître d'un ordre secret, le prieuré de Sion, d'où les initiales PS, et le détenteur du secret de la survivance d'un enfant de Jésus Christ et de Marie-Madeleine.

-Vous pensez, Hugo, que Saunière a trouvé dans cette église le secret de cette descendance, une attestation de paternité, et que ce secret pouvait valoir beaucoup d'argent, comme la servante du curé, Marie Denarnaud l'avait laissé entendre en parlant de beaucoup d'argent ? Vous pensez qu'il a pu garder le secret ou au contraire le monnayer pour faire ses travaux ?

-En 1681, le Prieuré de Sion, un ordre spirituel et ésotérique, partisan entre autres de cette filiation Jésus et les Mérovingiens, est venu s'installer dans la région où il compte de nombreux sympathisants dont Jean Timoléon de Negri d'Ablès, Blaise d'Hautpoul, André Hercule de Fleury et bien d'autres membres ou d'admirateurs. Lorsque la révolution a lieu entre 1789 et 1792, on a vite cherché à dissimuler les dossiers de cette organisation en l'envoyant en Autriche chez les Habsbourg. Une partie fut remise à Maximilien François-Xavier de Lorraine-Habsbourg, frère de la reine Marie-Antoinette, un jeune homme timide passionné par les arts et la musique, et grand maître de l'ordre à l'époque. Une autre partie aurait été enfouie dans la région et c'est cette partie que cherchaient à récupérer, les descendants de cette dynastie, par Saunière interposé. On trouve note, dans les carnets de Saunière, d'une de ses conversations avec 4 confrères, sans leurs noms, probablement pour avoir leur avis sur la question et la façon de monnayer les documents qu'il a dû retrouver avec l'aide du papier du carillonneur Antoine Captier et le registre des décès qui fut retrouvé. Ce bénitier pourrait témoigner d'une descendance du Christ. On peut penser que ses supérieurs étaient au courant et laissaient faire. Mais regardez bien, Elsa, combien ce diable grimaçant souffre dans cette position inconfortable. Il n'est ni assis, ni debout, et nous laisse découvrir un buste musclé et une cuisse comme dans les statues des Dieux grecs. Un diable qui souffre est pour le moins étrange.

-Qu'est ce que cette histoire de stèle et de pierre tombale ? demanda Elsa.

-La stèle de la tombe de la marquise de Blanchefort, décédée le 17 janvier 1781

en chiffres romains MDCCLXXXI, a été gravée par Antoine Bigou, 10 ans plus tard avec l'accord des trois filles de la marquise. Le texte a été effacé par Saunière lorsqu'il récupéra le code du carillonneur Captier, code dont il pouvait exister une autre copie. Sans le fameux code, tous les chercheurs de trésor qui se sont essayés en vain, sur cette énigme ne sont parvenus à aucun résultat. Ce texte aurait été le suivant : Ci git Noble Marie de Negre, d'Ablès, dame d'haupoul, de Blanchefort, âgée de 67 ans décédée le 17 janvier 1781, Requies catin Pace. L'orthographe est très approximative avec des minuscules, e, au lieu de majuscules, E, des dates en chiffres romains erronées. La seconde lettre I est orthographiée T, la première lettre du mot trésor, l'absence de T à Hautpoul, le mot catin, font croire à beaucoup de passionnés que le T désigne le trésor, que la catin n'est autre que Marie-Madeleine. Bref n'importe quoi qui alimente toutes les conversations et passionne tous les chercheurs de trésor de la région.

- Vous ne pensez pas que cette pierre tombale peut contenir une indication géographique d'un trésor ?

-Plusieurs chercheurs s'y sont ont essayés, ont tracé sur les cartes de la région, sur la reproduction de la pierre tombale, sur les parchemins, des traits, des triangles, des médiatrices, des bissectrices, des cercles, compté les lettres, additionné les chiffres, cherché des lieux géographiques, mais à ce jour rien de très concluant sur l'indication d'un sens à donner à ces bizarreries. La pierre tombale est encore plus étonnante et les chercheurs de trésor ont, là aussi, fait preuve de la plus grande imagination. Tout en haut un fer à cheval signifierait une direction à suivre, à l'intérieur les deux lettres P et S séparées par un trait d'union. A n'en pas douter, PS désigne le Prieuré de Sion et nullement un lieu que l'on suppose être Patrasses. Sion ou son inversion Nios figurent un peu partout dans les parchemins retrouvés par Saunière. PS figure également sur d'autres pierres de la région. En dehors de PS, on trouve deux croix templières. Ils sont nombreux à penser que ce filou de Saunière a été financé par cet ordre ésotérique qui renaît régulièrement, le Prieuré de Sion. On trouve mélangées des lettres grecques et latines. Horizontalement P-S, Reddis, Regis, Cellis, Arcis, Prae, Cum et verticalement, ETINAPX et A(delta) IAE (Gamma), (Oméga), une double flèche verticale rejoint PS à une sorte d'araignée au bas avec l'indication PRAE-CUM. Tout en bas une date LIXLIXL. En reliant le trait d'union de Prae-cum avec les petites croix grecques nous retrouvons les mêmes dispositions que sur une autre pierre retrouvée dans la région avec des indications ésotériques, SAE, SIS, PS, Praecum, IN Médio. Selon certains, SAE désignerait Rennes-le-Château, SIS Rennes-les-Bains et la croix templière en bas, le château templier proche du Bézu. C'est à partir d'un certain Lincoln, que chacun va s'équiper d'une règle, d'un rapporteur, d'un compas et d'un crayon pour dessiner sur toutes les représentations de la pierre tombale, de la pierre de Coume Sourde et des parchemins, toute sorte de triangles plus ou moins équilatéraux dont l'intersection des bissectrices, des médiatrices ou des hauteurs devait forcément désigner l'emplacement d'un trésor. On chercha au milieu des lignes car sur la pierre de Coume Sourde figure le texte « In media linea Ubi M secat linea parva », une sorte de charabia latin qui ne veut absolument rien dire comme l'ensemble des autres inscriptions. Le triangle de Lincoln pseudo équilatéral vint s'ajouter dans les cours de géométrie aux triangles isocèles et équilatéraux de nos grecs.

-Un trésor pouvait-il se situer au centre de gravité ?

-L'endroit, La Pique se trouve sur la ligne Patiasses-Bézu.

-Mais que viennent faire des lettres grecques sur une pierre chrétienne ? demanda Elsa de plus en plus intriguée.

-Ce ne sont pas des croix grecques mais des croix templières. L'histoire de Rennes-le-Château est intimement liée aux Mérovingiens, au prieuré de Sion et aux templiers qui furent leurs amis. La croix ne fut que tardivement un signe chrétien. Au IV<sup>ème</sup> siècle, auparavant c'était un poisson, ICHTUS, acronyme en prenant les premières lettres de Jésus Christ, fils de Dieu, Sauveur, I de Jésus en Grec, puis CH de Christ, TH de Dieu en Grec, U de fils en grec et S de sauveur. Au 1<sup>er</sup> siècle de notre ère les chrétiens vivant à Rome se cachaient dans les catacombes et pour se reconnaître utilisaient un poisson. L'un dessinait un arc convexe dans le sable, qu'un autre devait prolonger par un arc concave donnant au dessin la forme grossière d'un poisson.

-Oui mais le lien avec les lettres grecques ?

-En dehors d'être des symboles templiers, il y a un endroit, près d'ici, qui s'appelle Laval Dieu, la vallée des dieux et qui nous renvoie en Grèce et plus précisément en Arcadie, une région montagneuse dans le sud de la Grèce, au centre du Péloponnèse. Dans ce lieu primitif et idyllique peuplé de bergers, où Zeus serait né, les hommes, des bergers principalement y vivaient dans la plus grande harmonie avec les bergères locales. Le dieu des bergers sera Pan, son fils. A côté d'ici, il y a la fontaine des amours. Poussin aurait repris ce culte de la vie idyllique de l'endroit dans son tableau « Les Bergers d'Arcadie », un tableau qui nous montre trois bergers et une femme regardant une inscription latine sur une tombe qui se traduit par « Moi aussi j'ai vécu en Arcadie », un simple épitaphe traduisant une vie de plaisirs. Nicolas Poussin en fit une première esquisse, légère, avec des hommes et une femme quasi nus, aussi frivole que le « Déjeuner sur l'herbe » mais se ravisa et changea pour ne pas subir le même sort que Manet. Beaucoup voient dans ce tableau le paysage de Rennes-le-Château et font le rapprochement entre Pan, fils de Zeus et Jésus, fils de Dieu. Là encore il faut beaucoup d'imagination pour y trouver une corrélation.

-Quel est le lien entre Laval Dieu, La Pique et les croix grecques ?

-Ces lieux-dits, autour de Rennes-le-Château, de Laval Dieu, de La Pique qui culmine ici à 582 mètres et constitue le point le plus haut de la région, et de Coume Sourde, sont dans le même voisinage géographique. Ils se situent, sur une carte, grossièrement au centre de ce fameux triangle des Bermudes, Rennes-le-Château, Rennes-les-Bains et le Château des Templiers, plus au sud, proche du lieu-dit Le Bézu. La Pique est un endroit particulier qui se situe étrangement, sur la même carte, à l'intersection de la ligne reliant le château des Templiers (Praecum) au lieu dit Les Patissas (PS) et de la ligne reliant le château de Blanchefort au lieu-dit Le Bézu. Si beaucoup considèrent que cet endroit est le point M ou la ligne UBI coupe la ligne Parva, il peut aussi s'agir d'une étrange coïncidence. Ce lieu-dit La Pique pourrait être un lieu mystique où se trouverait le fameux trésor que tout le monde cherche. Sur la pierre de Coume Sourde proche de La Pique, une croix grecque figure également à cet endroit comme pour mieux marquer la similitude entre cet endroit et la région de Grèce, l'Arcadie. Les grecs étaient avant tout des êtres géométriques et leur croix est un simple dessin à la règle, deux rectangles pour deux branches carrées, de même longueur qui se croisent perpendiculairement.

-C'est l'emblème de la Croix Rouge que préside actuellement le Professeur Mattei ?

-C'est bien ce signe qui représente l'organisation humanitaire de La Croix Rouge, en souvenir de La Suisse qui en abrite le siège et dont le drapeau se compose d'une croix blanche sur fond rouge, reconnaissable entre tous. Cette croix rouge était gravée ou simplement dessinée, à l'emplacement du cœur chez les mérovingiens. Leur roi, comme Jésus, avait le pouvoir de guérir miraculeusement

les malades par la seule imposition des mains. Les branches des croix subiront ensuite bien des déformations. Hitler leur ajouta une extrémité pour donner à chaque branche la forme du signe grec gamma, d'autres les pattèrent en élargissant leur extrémité. On trouve donc une infinité de croix pattées, avec des extrémités droites ou arrondies, rentrées parfois. La croix que l'on retrouve ici est une croix pattée simple qui s'inscrit dans un carré, c'est la croix des templiers. Sur la couverture du best seller « l'énigme sacrée » figure une autre croix pattée à huit pointes rentrées, c'est une autre forme de croix templière. Comme le nombre de pointes correspondait au nombre de béatitudes, on les multiplia. On trouve également des signes grecs, le gamma  $\Gamma$ , le delta  $\Delta$ , le sigma  $\Sigma$  sur la pierre tombale. On a retrouvé 5 caractères grecs sur la tombe de l'abbé Boudet, le complice de Saunière, IXOIS. Certains, à l'envers y lisent le nombre 310 qui serait le nombre de pages du livre, suivi de XI, onze, et donc la page 11 en chiffres romains. On pourra objecter que le  $\Sigma$  à l'envers n'a jamais donné 3. D'autres lisent IXOIS comme une extrapolation de Jésus Christ, Fils du Dieu Sauveur ou les initiales de de Infectus Xystus Obductus Infectus Solum, qui se traduit par des galeries souterraines dans le sous sol plissé. Boudet laissa son livre à La Pique, l'endroit où l'on suppose qu'il fit main basse sur un trésor.

\*

-Vous ne pensez pas à la possibilité d'un trésor, celui des Cathares, des Goths qui avaient peuplé la région ?

-Beaucoup cherchent encore le trésor d'Alaric II, l'arien, le roi des Wisigoths en résidence à Toulouse qui fut tué, en 517, à Vouillé par l'armée de Clovis. Notre roi, néo catholique, se fit aidé des Burgondes, pour venir à bout de cette terrible armée de wisigoths et de leur chef et démontra dans cette plaine, un peu au sud de La Loire, au Nord-ouest de Poitiers dans la Vienne, d'immenses talents de stratège. Clovis fut le 1<sup>er</sup> roi des francs. Il donnera à La France pratiquement ses frontières actuelles et installera sa résidence, deux ans plus tard, dans l'île de la cité à Paris qui devient désormais le centre de son nouveau royaume. Clovis a 15 ans lorsqu'il succède à son père à la tête des francs saliens sur un territoire grand comme un mouchoir de poche autour de Tournai en Belgique. Il a un nom prédestiné qui signifie « illustre au combat », est rusé et très adroit avec sa modeste armée. Après une première victoire facile sur les romains de Aeqidius, il descend vers le sud avec l'intention de soumettre par la force d'autres barbares comme lui, les Wisigoths. La rencontre a lieu à Vouillé, c'est un désastre pour les wisigoths. Mais ce nouveau converti au catholicisme veut reprendre à ces barbares ariens, les trésors qu'ils ont pillés à Rome en 410 dont une partie avait été rapportée à Rome du pillage de Jérusalem par Titus, le fils de l'empereur Vespasien en 70 avant JC, pour les remettre à l'église, comme il le fit jadis avec le vase de Soissons. Il va poursuivre sa route vers le sud et après Vouillé fait le siège de Toulouse, sûr d'y trouver le fameux trésor. Mais ce que ne sait pas Clovis c'est qu'Alaric II, avant de partir au combat avait donné l'ordre à son épouse Theudigotha, en cas de défaite, de déménager le trésor en Espagne, chez son fils Amalaric qui règne sur les Wisigoths de l'autre côté de la frontière franco-espagnole. Clovis pour espionner Amalaric le maria à sa seule fille Clotilde.

-Le trésor se trouvait-il à Toulouse ?

- Rien n'est moins sûr, on pense plutôt qu'une partie de ce trésor des wisigoths se trouvait à Carcassonne, ou à défaut dans le château, aujourd'hui en ruines, de Miramont. C'est en quittant cet endroit de la montagne d'Alaric qui borde l'autoroute Toulouse Narbonne, en contrebas du Mont de l'aigle, quelque part entre Montlaur et Camplong d'Aude qu'il aurait disparu. C'est à cet endroit que les nombreux promeneurs du sentier de grande randonnée GR77 entendent

crépiter sous leurs pas les pépites d'or et les diamants du temple de Salomon. Une autre partie fut expédiée en Italie à Ravenne et une autre à Rennes-le-Château chez les comtes du Razès, des parents. Les arabes feront main basse plus tard sur le trésor gardé en Espagne, récupéreront le missorium, un plat de grande valeur et une table en or massif qui provenait bien du trésor de Carcassonne. Mais Clovis n'a pas trouvé à Toulouse, le trésor déménagé entre-temps et préfère abandonner la partie, il file vers Bordeaux, abandonnant son rêve de récupérer l'arche d'alliance qu'il souhaitait remettre au pape, l'arche du temple de Salomon, le symbole de la promesse faite par Dieu aux hébreux de ne pas les abandonner et qui contiendrait les tables de la loi écrites de la main de Dieu. Pour ce néo converti, cet arche d'alliance, s'il la récupérait, lui assurerait l'invincibilité et serait le témoin qu'il est bien un nouvel élu de Dieu, lui Clovis, le petit roi à 15 ans. C'est une partie de ce trésor des wisigoths que Saunière cherche aussi à récupérer en mettant la main sur la sépulture d'Alaric II, introuvable, et celle éventuelle de Sigisbert IV. Et c'est probablement pour cela qu'il creusait.

\*

Elsa avançait lentement dans l'allée de cette église à peine éclairée, évitant les quelques bancs réservés aux fidèles tout autant que les nombreux visiteurs. Elle observait, non sans ironie, les nombreuses caméras de surveillance cachées dans les tableaux, qui donnait à cette église l'impression d'être plus sécurisée que le musée du Louvre. Ils arrivèrent devant la 14<sup>ème</sup> station du chemin de croix. -Saunière est un célèbre chercheur de sépultures et poursuit plusieurs lièvres à la fois. Il recherche d'abord les tombes des anciens seigneurs des lieux pouvant abriter des biens précieux et mettre la main dessus, mais aussi la tombe de Jésus Christ car il est convaincu qu'il y a entre Jérusalem et Rennes-le-Château des similitudes topographiques et que si la véritable tombe de Jésus n'était pas après tout à Jérusalem, elle pouvait être ici, à Rennes-le Château sous le Mont Cardou. Il va laisser sa théorie dans ce tableau du chemin de croix, le dernier, le 14<sup>ème</sup>, celui de la mise au tombeau de Jésus. Ce nombre 14 est fixe depuis le XVI<sup>ème</sup> siècle, comme les 14 sommets de l'Himalaya de plus de 8000 mètres. On y voit là 2 hommes, l'un de dos, l'autre de face mettant Jésus dans le Sépulcre de Joseph, de nuit. Le fond est noir et la blessure est à gauche, du côté du cœur. Cette représentation est inhabituelle car, en général, il n'y a pas que deux personnages avec le Christ, mais une poignée d'hommes et de femmes, de face avec au premier plan le sépulcre et le Christ. On l'aura compris, cette mise au tombeau s'éloigne de la réalité car la mise au tombeau fut effectuée de jour et la mort provoquée par un coup de lance porté à droite du cœur. On reconnaît l'inversion sulpicienne dont notre curé était adepte. Le personnage, qui est de dos, semble d'ailleurs nous cacher la scène et, avec la nuit, on a plus l'impression d'assister à un enlèvement qu'à une inhumation. Cette station du chemin de croix a donc été repeinte par Saunière. On sait que c'est un de ses disciples, Joseph, un riche habitant d'Arimathie en Judée qui demanda et obtint de Pilate l'autorisation d'ensevelir le corps dans son propre Sépulcre, creusé à flanc de falaise dans le roc et fermé par une grosse pierre roulante. Joseph, qui sera par la suite canonisé par l'église catholique, récupéra le sang du Christ dans le Saint Calice. On sait aussi que Marie-Madeleine et Marie Salomé la mère de Jacques assistèrent à l'inhumation. Vous remarquerez, Elsa, que ce qui frappe, c'est la ressemblance entre le personnage de dos et celui qui aide Jésus à porter sa croix à la station V qui est Simon le cyrénéen, un païen, père de plusieurs enfants et désigné contre son gré par les soldats pour aider Jésus. Vous remarquez la position du sang qui coule, à l'emplacement du cœur, coté gauche,

au même endroit que le tatouage de croix rouge des enfants mérovingiens qui régnèrent de 447 à 751, sur un territoire à cheval sur la France et l'Allemagne de chaque côté du Rhin. De leurs divers rois jusqu'au dernier en 751, Childéric III le fainéant, le plus connu est le 4<sup>ème</sup>, Clovis 1<sup>er</sup>, le roi des Francs qui épousa Clothilde après s'être converti au catholicisme, s'être fait baptiser, et fait de Paris la capitale de la France. Après leur défaite les envahisseurs Wisigoths se réfugièrent à Rennes-le-Château, Rhedae dont ils feront leur capitale. Ces rois mérovingiens se croyaient investis de pouvoir surnaturels, comme celui de guérir avec les mains, avaient les cheveux longs d'où ils puisaient leur force, étaient fainéants, laissant faire le travail à leurs Maires de palais, mais ils étaient aussi cruels. Leur symbole était l'abeille, on en retrouva 300 en or dans la tombe de Childeric. Napoléon récupérera, plus tard, le symbole en tissant des abeilles sur ses habits, une pratique que les templiers poursuivront.

- Cette filiation possible de Jésus, des mérovingiens, de Napoléon, des templiers avec les croix rouges et les abeilles est bien curieuse, s'exclama Elsa.

Ils continuèrent leur visite vers le bas relief de l'autel qui représente Marie-Madeleine en prière et qui selon certains est le véritable point de départ du secret de l'abbé Saunière et de son compère l'abbé Boudet car ce furent ensemble qu'ils réalisèrent cette suite d'énigmes que nous n'avons pas à ce jour encore toutes percées. Elsa passa devant l'autel et se pencha pour admirer la magnifique reproduction de Marie-Madeleine due au talent de Saunière peinte après le remplacement de l'autel et la réfection du toit, grâce aux dons de Madame de Cousan et de la comtesse de Chambord.

- Il paraît que c'est Saunière qui l'a peint ?

- Oui, il avait plus de talent pour la peinture que pour dire des messes et ce tableau est une réussite. Il a gardé, et c'est inhabituel, le lien de Marie-Madeleine avec la grotte de la Sainte Baume, la sainte grotte car en provençal baumio signifie une grotte.

Marie-Madeleine est une des rares disciples à être présentée au pied de la croix comme ici, un signe évident de sa fidélité et de son très grand amour pour le Christ, mais rien qui n'autorise toutefois à envisager une liaison. C'est à cette pécheresse convertie que le Christ apparaît au premier matin de Pâques. Une odeur d'encens, de sainteté, de spiritualisé parfumait agréablement l'air ambiant dans lequel crépitait la décharge de lumière intense et brève des flashes de certains appareils photo pourtant interdits. Marie-Madeleine est ici agenouillée dans une grotte, qui pourrait être celle de la Sainte-Baume, près de Marseille où elle resta 30 ans. En regardant de plus près le paysage à l'extérieur de la grotte ressemble plus à un paysage de Rennes-le-Château qu'à celui de la Sainte-Baume. Avec beaucoup d'imagination certains reconnaissent même le château de Blanchefort. Marie-Madeleine est agenouillée, les bras tendus et les mains croisées sur les cuisses comme pour redresser le corps. Elsa prit la position de Marie-Madeleine, ses reins se creusèrent.

- On nous apprend cette position pendant la grossesse, s'écria Elsa qui n'avait cependant jamais connu les joies de la maternité mais avait accompagné plusieurs fois des amies aux séances d'accouchement sans douleur. Chez les femmes enceintes précisa-t-elle, cela les soulage du poids de l'enfant qu'elle porte.

Marie-Madeleine regardait, le cou tendu par l'effort, le sommet d'une croix rustique faite de branches d'arbres, récentes, avec des feuilles, et dont les bras, disproportionnés, étaient reliés entre eux par une corde solidement nouée. Cette femme au joli visage est très réaliste. Elle a un regard fixe et émerveillé vers l'intersection des bras de la croix, vers ce nœud qui relie le bras horizontal très

court et le bras vertical très long et feuillu à sa base. Marie-Madeleine est toujours restée attachée à la crucifixion du Christ, mais aussi à sa résurrection. C'est elle qui annonce « Jésus est ressuscité » qui est le fondement de l'espérance chrétienne. Sans la résurrection et la victoire sur la mort, l'édifice chrétien s'effondre, privé de cette pierre. Elle fit le voyage vers les Saintes-Maries-de-la-Mer avec Marie Salomé, la mère des apôtres Jacques et Joseph et se dirigea ensuite vers la Sainte-Baume. On représente souvent de la même façon, Marie-Madeleine, le cou tendu regardant vers l'emplacement supposé du visage crucifié et glorieux du Christ ou vers le ciel.

L'homme a besoin de croire, de savoir ce qu'il fait dans cet univers infini, sans limites et si, au fond, la vie a un sens. On lui a bien expliqué que la terre était au centre de l'univers, mais il a vite compris que l'infini n'avait pas de centre et donc qu'il n'était nulle part. L'homme, génétiquement a besoin de croire. Dieu est inscrit dans ses gènes, depuis qu'il pense. La conscience du temps est une avancée considérable mais lorsque le futur que nous savons limité et aléatoire nous angoisse pour le lendemain, cet état anxigène se traduit à la longue dans notre patrimoine génétique. Le passé ne nous rassure pas toujours davantage avec son lot de malheurs et tous les morts qui nous ont précédés. L'homme est un être angoissé, il a peur de l'avenir, peur de la maladie, peur de mourir demain, peur de ne pas pouvoir joindre les deux bouts, de perdre son travail. Il accumule les trèfles à quatre feuilles et une multitude d'objets fétiches, joue les vendredi 13, consulte les voyantes, les horoscopes. Croire peut nous aider à guérir et des placebos et deux Ave peuvent soigner une grippe. L'homme croit aux extra-terrestres, aux soucoupes volantes, aux OVNI, et reste persuadé qu'on nous cache la vérité sur Roswell, que les extra terrestres sont déjà parmi nous. « Rencontres du 3<sup>ème</sup> type » fut un film à succès, il y a quelques années, avec François Truffaut. Il était si réaliste qu'on pensait l'évènement possible et l'arrivée des extra-terrestres imminente. L'homme continue de croire au Loch Ness, au Yéti, à autant de créatures qui semblent surnaturelles car c'est bien de cela dont l'homme a besoin, d'une transcendance, d'une foi. La supériorité du peuple américain dans le Monde s'expliquerait par la seule formule : « In God we trust ». Les américains sont des gens croyants qui ont imprimé sur leur billet vert, le dollar, leur foi en Dieu. Dieu n'a pas choisi Moïse pour lui donner ses commandements, mais le peuple américain pour conduire le Monde vers la terre promise. C'est avec cette mission divine qu'ils sont intervenus en Irak.

L'univers, pour certains, serait composé d'une infinité de sphères et nous serions dans l'une d'elles. Nous ne savons toujours pas si l'univers est fini ou infini. S'il est infini, il est incompréhensible proclamait Einstein qui ajoutait avoir seulement eu l'intuition en le contemplant qu'il existait un lien entre la lumière et l'énergie et avait découvert la formule  $E=MC^2$ . Pour beaucoup si on avançait toujours dans la même direction on reviendrait au point de départ comme dans un jeu vidéo ou le personnage quitte l'écran pour réapparaître de l'autre côté.

-la sphère a pris une grande importance dans l'imaginaire des hommes et je ne parle pas du ballon de football, lança Elsa, mais de sphères pleines ou creuses, de demi sphères creuses comme ce calice

-Le réseau métaphorique des sphères creuses est vaste. Une grotte peut reproduire le sépulcre de Joseph d'Arimathie creusé dans la roche où fut enseveli le Christ. Saunière, comme avant lui Leonard de Vinci, a pu mettre dans sa peinture des signes ésotériques, comme la maternité de Marie-Madeleine, mais rien ici ne le confirme explicitement et s'il y avait eu un enfant entre le Christ et Marie-Madeleine, rien n'assure que cet enfant ait vécu ou survécu. S'il y a eu un enfant, il a pu décéder à la naissance ou pendant le voyage vers Les Saintes-

Maries-de-la-Mer car on ne signale pas d'enfant à l'arrivée sur le littoral. Le crâne, à ses cotés, est une représentation traditionnelle de Marie-Madeleine depuis le Moyen âge avec son flacon de parfum et d'autres objets, Saunière a ajouté ici un livre avec 2 croix, une chose curieuse. Les cheveux sont anormalement longs, ils devaient cacher sa nudité. Le regard insistant, cou tendu, de Marie-Madeleine vers le sommet de la croix est une représentation traditionnelle, le peintre mettant en lumière un regard admiratif, lumineux vers le symbole qu'il représente, la crucifixion d'un homme, le Christ qu'elle aimait profondément.

-On dirait le crâne de Dagobert II ;

-Le crâne est apparu au Moyen-âge sans trop savoir pourquoi. Ce qui est curieux, c'est que ce Dagobert II qui épousa son ennemi d'hier, une Wisigothe, Gisèle de Rhedae, fut lui aussi tué d'un coup de lance dans le cœur, comme le Christ mais il n'avait que 27 ans. Saunière a insisté sur les M, doubles initiales de Marie-Madeleine, un peu partout, avec les bras et le col de la robe.

-Vous pensez Hugo que Marie-Madeleine est le personnage central du secret de Rennes-le-Château ?

-A n'en pas douter, Bethania ou Magdalena sont des noms qui rappellent Marie de Béthanie ou Marie de Magdalena qui sont les autres noms de Marie-Madeleine. L'abbé Saunière, on le sait, est profondément royaliste et on se demande bien pourquoi en raison de ses origines plutôt modestes. N'ayant qu'une activité religieuse bien morne dans ce petit village, il va reprendre un peu par hasard les vieilles généalogies qu'il a découvertes, celle des Mérovingiens, des comtes de Mirepoix, des Bellissen, des Blanquefort, des Péreilhe, des A'Niort, des Saint Jean, des Hautpoul, des Negri d'Ablis, des Orti, Ortiz, des Tiffou, ceux qui se prétendent cousin ou cousin des cousins et même celle des tsars. Saunière se perd un peu dans tous ces noms, tous les rois de France. Un homme va tout reprendre après lui, c'est Pierre Athanase Marie Plantard, un autre filou notoire, né à Paris en 1920, 7 ans après la mort de Saunière. Il est le fils unique d'une famille modeste comme Saunière, des parents domestiques, ceux de Saunière étaient métayers. Il a quitté l'école à 17 ans pour devenir Sacristain dans l'église Saint-Louis-d'Autun à Paris. Coauteur du livre « Les dossiers secrets d'Henri Lobineau », Plantard s'imagine une ascendance noble à travers une généalogie mérovingienne totalement fabriquée à partir d'une descendance de Dagobert II, et utilise une série de noms d'emprunt au fil de sa vie : « Varran de Verestra », « Pierre De France », « Chyren » et après 1975 « Pierre Plantard de Saint Clair ». Pierre Marie Plantard ne fait que continuer le travail commencé par Saunière de cette descendance mérovingienne, elle-même descendante du Christ, donc divine. Ce n'est pas un mince travail, mais au lendemain de la révolution qui a décapité Louis XVI, un roi miraculeux, de plus descendant des mérovingiens, de Clovis, le fondateur de Paris, était une idée séduisante pour les royalistes. La recherche de cette filiation posthume du Christ, des mérovingiens, des Hautpoul, des Blanquefort et le rétablissement d'une monarchie divine pouvait faire partie de ses objectifs et pouvait lui procurer l'argent pour construire de beaux édifices, la villa Bethania, la tour Magdalena d'où l'on découvre un magnifique panorama avec au fond les ruines du château de Coustaussa. Pierre Plantard en 1950 s'autoproclame roi de France descendant de Dagobert II. Libéré de prison pour abus de confiance, il prend la tête du Prieuré de Sion et continue à publier ses faux. Même Mitterrand, avec son ami Roger Patrice Pelat, s'intéresseront à Rennes-le-Château et feront le déplacement. Il faudra la sagacité du juge Jean-Pierre pour dénoncer toute cette machinerie et renvoyer à ses simples origines, ce virtuel roi de France. Pierre Plantard avoua son imposture et s'éteindra à Paris

en l'an 2000, tout heureux de ce mauvais coup dans lequel il croyait dur comme fer. Aujourd'hui Gino Sandri a repris le flambeau.

-Mais qui était réellement Marie-Madeleine, la pécheresse ?

Tout part de Béthanie, à trois kilomètres de Jérusalem, le village de Marie et de Marthe sa sœur. Elle apparaît dans le nouveau testament, que Saunière connaît par cœur, versant sur la tête de Jésus un flacon d'albâtre rempli de parfum de très grande valeur. Ce n'est pas un geste anodin, il fait de Jésus le roi des juifs. Les apôtres sont indignés de cet argent gaspillé par terre mais Jésus pardonne. Marie de Béthanie et Jésus auraient donc bien pu être mariés selon la tradition juive de l'époque. Marie-Madeleine alias Marie de Magdala, ou de Béthanie n'a que 3 ans de moins que lui. Elle est très riche, noble et possède deux résidences, l'une au Nord, près du lac de Tibériade, à Magdala et l'autre, près de Jérusalem à Béthanie. Elle peut acheter les parfums les plus chers et selon toute vraisemblance assure l'intendance de Jésus. Pour ses services, il lui retire, 7 démons comme les 7 péchés capitaux afin que devenue vertueuse elle soit placée au même rang que les autres apôtres qui sont rouges de jalousie. Elle sera présente à sa résurrection et c'est elle-même qui l'annoncera aux apôtres. Pour l'église Marie-Madeleine et Marie seraient ensuite parties, ensemble, à Ephèse en Arcadie, cette région de Grèce d'où sont originaires les Mérovingiens. Une légende beaucoup plus belle la fait traverser la Méditerranée avec sa sœur Sarah, sur un bateau sans voile ni rame, et débarquer sur la plage des Saintes-Maries-de-la-Mer pour vivre enfermée, 33 ans, dans une grotte de la région de Marseille, où elle finira des jours. Ses reliques, son tombeau sont aujourd'hui conservés à Saint-Maximin-la-Sainte-Baume. Sa sœur Marthe prit une autre direction, combattit un monstre, La Tarasque, qui sévissait dans la région, fonda Tarascon en souvenir de cet acte héroïque. Un autre personnage apparaît, Sarah, la servante noire vénérée aujourd'hui par les gitans. On ne sait pas très bien si Marie-Madeleine, Marie de Béthanie, la pécheresse, n'est pas devenue Marie la noire car y avait déjà une vierge blanche, la vierge Marie. Marie-Madeleine se serait alors progressivement transformée en vierge noire, en pécheresse mais sainte car pardonnée. On retiendra cette phrase de Jésus à propos de Marie-Madeleine « Ses nombreux péchés lui sont pardonnés parce qu'elle a montré un grand amour », sous entendu pour Dieu et les siens, mais en réalité pour Jésus, le prédicateur révolutionnaire à qui on promet des persécutions à qui le suivra. On cite aussi parfois, non pas un, mais deux enfants du Christ et de Marie-Madeleine, un ou plusieurs frères ou sœur, à Jésus. Dans un tel lieu, l'imagination est toujours fertile pour réécrire l'histoire quand elle ne convient pas, qu'elle est trop banale, trop simple. Chacun aime découvrir derrière l'évidence, des secrets, des épisodes cachés, des intimités et le romancier le sait qui s'échine à embrouiller les fils de son histoire pour tenir son lecteur en haleine jusqu'à la fin, car les histoires ou les sentiments trop simples sont vite abandonnées par les lecteurs qui aiment les difficultés, les intrigues, les rebondissements. Dans les enquêtes, les suspects qui n'avouent pas spontanément alors, qu'à l'évidence, ils sont coupables sont souvent maltraités par les policiers pour les perturber dans leur raisonnement et multiplier les contradictions.

Elsa était subjuguée par toutes les nombreuses représentations de Marie-Madeleine, celle de la porte d'entrée, celle agenouillée avec son crâne au bas de l'autel, celle en statue avec une grosse croix devant un vitrail entre deux chemins de croix. Elle se figeait devant chaque représentation, crispée sur son vase, comme si elle attendait d'elle, une apparition, une révélation, un signe de l'au-delà. Avant que la folie ne prenne chacun d'eux dans sa toile, comme jadis

l'abbé Saunière dans sa spirale effrénée et folle de travaux, il fallait quitter au plus vite ce lieu au risque d'y rester plusieurs jours de plus, comme envoûtés. Elsa et Hugo sortirent rapidement de l'église par la porte d'entrée. Après la semi obscurité de l'église, le soleil les éblouissait, ils clignaient des yeux. Ils reprirent leurs esprits devant la végétation extérieure qui maintenant s'offrait à eux, calme et paisible, et ils profitaient des bienfaits du soleil matinal qui inondait les champs environnants de ses rayons généreux. Rennes-le-Château est un magnifique belvédère situé au sommet d'un piton rocheux, duquel on découvre, à perte de vue, la campagne environnante, les maisons, les villages disséminés dans la nature. Cet ancien oppidum est un site fortifié, un camp retranché, qui du fait de sa position stratégique constituait en cas d'agression, pour les paysans qui travaillaient dans les champs environnants, un refuge, à l'abri de ses remparts. Elsa s'amusait à imaginer ce village qui aurait pu devenir la capitale de la France. Elle substituait par la pensée à cette modeste église au sommet de sa butte, le Sacré-Cœur de Montmartre, majestueux. Il manquait un fleuve car, pour elle, les grandes capitales sont en majorité construites le long de fleuves. L'Aude il faut bien le reconnaître, n'a pas la majesté de la seine, ni son cours. En été, cette modeste rivière, à moitié asséchée par l'évaporation naturelle, ne laisse couler entre les pierres ou les graviers de son lit qu'un mince filet d'eau, bien insuffisant pour aménager des plages qui feraient le bonheur de ses habitants ou des vacanciers qui séjournent, ici, nombreux en été, délaissant le littoral surpeuplé. La rivière l'Aude n'est cependant que faiblement éloignée de Rennes-le-Château. Elle coule ici, avec nonchalance, dans la vallée en contrebas, à Couiza distante de 5 kilomètres, avant de se jeter en Méditerranée. Ils laissèrent derrière eux, l'église, le cimetière, la villa Bethania, l'imposante et remarquable tour Magdala et marchèrent en direction du parking pour récupérer leur voiture. Les habitants sont encore plus rares qu'à l'époque de Saunière. Des 500 âmes au temps de Saunière, il n'en restait plus, 100 ans plus tard, que 112 au dernier recensement. A ce rythme dans cent ans, ils ne seront plus que 20 pensa Elsa. Ils croisèrent de nombreux visiteurs venus de partout pour essayer de percer les secrets de cet abbé aux milliards qui avant d'être enterré, un froid matin d'hiver, le 24 janvier 1917, en pleine guerre contre les allemands, n'avait pas livré le secret de l'origine de ses fonds pour ses travaux. L'endroit est aujourd'hui très fréquenté malgré une route difficile et pentue de cinq mauvais kilomètres interminables pour y accéder et découvrir une église dont les peintures et les enduits ont été bien écaillés par le temps. L'essentiel du village se compose de petites maisons qui semblent désertes, à un étage, collées les unes aux autres, de quelques ruelles étroites, de deux ou trois marchands de cartes postales et de souvenirs, autant de restaurants, et d'une modeste boîte aux lettres accrochée contre un mur décrépi. Soudain au détour d'une rue, Elsa observa une longue baguette de pain dorée qui dépassait du cabas d'une habitante qui avançait à pas lents. Il y avait donc une boulangerie ou un dépôt de pain. Elsa décida d'en avoir le cœur net et aborda la passante qui venait de faire ses courses de bon matin. La passante s'arrêta pour faire remarquer qu'il n'y avait plus aucun commerce dans la commune et qu'il fallait se déplacer à Couiza si on voulait profiter de bons croissants chauds. Elle ajouta qu'elle était obligée de garer sa voiture sur le parking le plus proche de son domicile car l'étroitesse des rues n'en permet pas le stationnement. Cela la fatiguait beaucoup expliqua-t-elle, mais pour rien au monde, elle n'irait rejoindre ses enfants à Carcassonne qui le lui demandaient, car la vie là-bas y était trop trépidante, la circulation, le stationnement trop difficiles pour elle qui n'avait jamais réussi à faire un créneau. Elle nous avoua, avec la promesse de ne pas le

répéter, n'avoir jamais eu le temps de passer son permis de conduire, que sa voiture était toujours assurée au nom de son défunt mari qui lui avait réussi son permis. Elle disait connaître par cœur les routes des environs et pouvoir conduire sa voiture les yeux fermés, ce qui faisait très peur à Elsa, car dans la région les routes sont si sinueuses que le moindre écart peut vous expédier directement dans la vallée. Elsa et Hugo discutaient avec la passante de Saunière, de l'église, cherchant à retarder le plus possible le moment du départ. Ils auraient souhaité rester. Ils étaient captivés, absorbés, par cette formidable histoire et ils avaient la crainte de reprendre la route sinueuse du retour. Mais il fallait bien continuer, poursuivre l'énigme de ce vase enfermé dans le coffre de la voiture qui pouvait se trouver à Montségur et qui était le terme initial du voyage. Rester plus longtemps sur ce terrain, retourné en tous sens par l'abbé Saunière, c'était courir le risque de ne pas atteindre avant midi Montségur. Carcassonne était à 60 kilomètres et Leucate à 150. Il leur restait encore 50 kilomètres à parcourir jusqu'au terme du parcours, Montségur. Hugo déverrouilla les portes de la voiture, s'installa au volant, boucla sa ceinture puis glissa et tourna promptement la clé de contact dans le démarreur. Au premier coup de clé, le moteur se mit à ronronner, la voiture s'élança lentement à travers les rues étroites, slalomant entre les visiteurs qui marchaient au milieu de la chaussée, se serrant dans des refuges pour permettre à un véhicule, venant en sens inverse, de passer puis s'engouffra dans la longue descente vers Couiza. Au lieu du cauchemar envisagé, la descente fut douce et plaisante, les virages larges et harmonieusement dessinés, ne présentaient aucun danger, la plaine apparaissait en contrebas, à travers la végétation endormie. Le village de Couiza apparut soudain dans l'un des derniers lacets, découvrant ses vestiges les plus monumentaux, les imposantes tours d'angle du château des Ducs de Joyeuse, reconverti en hôtel restaurant.

-Cet hôtel a bien du charme faisais-je remarquer à Elsa qui, l'espace d'un instant, retourna plusieurs années en arrière, s'imaginant voir débarquer des chevaliers cathares bride abattue. Ce château n'a pas connu les cathares, il est postérieur à la croisade des albigeois. Par sa géométrie et son mode de construction, c'est un château des plus classiques du XVI<sup>ème</sup>. Il a subi ensuite bien des transformations pour devenir aujourd'hui ce bel hôtel trois étoiles avec piscine, classé monument historique et magnifiquement bien entretenu. Les rares commerces de cette commune, ses quelques bars, sa boulangerie sont bien alignés sur la route nationale qui traverse le village. Quelques petites placettes permettent de stationner facilement. Il n'y a que peu de monde, les jeunes ont depuis longtemps quitté l'endroit pour Carcassonne plus vivante.

\*

Ce silence lui rappelait le silence de l'hôpital, depuis sa maladie, Mathilde parlait peu, la maladie et les traitements l'avait anéantie. Elle avait bien essayé de reprendre ses activités ménagères, mais elle se fatiguait vite et passait beaucoup de temps à se reposer. Elle savait que sa vie ne dépendait plus d'elle, mais d'un mal qui la rongeaient et qui pouvait à tout moment en suspendre le cours paisible. Hugo arrêta son travail pour rester auprès d'elle, il préparait les repas, assurait la lessive, le repassage. Lorsqu'il faisait beau et il faut bien le reconnaître, qu'à Marseille c'est fréquent, ils sortaient prendre l'air dans le parc public à côté, restant de longs moments assis sur un banc, à observer la nature, à lire le journal, le programme télé du soir. Une fois installé sur un banc, ils allaient directement à l'horoscope, Mathilde y tenait beaucoup, elle pensait que son destin y était écrit à l'avance. Après le déjeuner, ils allaient dans un autre parc dominant l'entrée du port de Marseille, et là, allongés dans l'herbe ils observaient

les bateaux assurant les liaisons avec La Corse, ou les pays du Maghreb. Les passagers, en liesse, faisaient de grands gestes qu'ils pensaient leur être adressés et ils répondaient de la main. Ils devinrent familiers des manœuvres de départ ou d'arrivée, de ces immenses forteresses flottantes chargées de passagers et de véhicules, toujours accompagnées, à l'entrée et à la sortie du port, de leur modeste pilotine comme les requins le sont de leurs fidèles poissons pilote. Mathilde prenait conscience, chaque jour, que cette tumeur ne la lâcherait plus jusqu'à la tombe. Elle se revoyait encore au premier jour de leur rencontre. Elle attendait sagement son amie travaillant au bureau de poste lorsqu'elle aperçut un jeune stagiaire dégingandé qui s'adressa à elle pour lui demander si elle attendait quelqu'un. Ils s'étaient tout de suite plu, souri, parlé comme de vieilles connaissances qui savent, au premier regard, qu'ils sont faits l'un pour l'autre. Ils s'étaient rapidement mariés quatre mois plus tard. L'espoir revint par Internet, un malade avait survécu 20 ans, un autre 6 ans. Mathilde écrivit à celui qui avait survécu 6 ans qui lui répondit rapidement que c'était bien lui et qu'il allait bien. Les visites à l'hôpital devinrent vite des routines. Mathilde devait répondre aux mêmes questions, subir les mêmes tests du déplacement d'un doigt devant elle qu'elle devait suivre du regard, de flexion des jambes avec les yeux fermés, de stabilité de la marche en ligne droite. Après l'examen des clichés, c'était le même constat « C'est stable, on se revoit dans 6 semaines ». Mathilde se rendait ensuite à ses traitements ou à un repas. Les infirmières et les aides-soignantes de l'hôpital étaient toujours très dévouées et Mathilde s'entretenaient avec elles, on lui apportait de la lecture. Vers 16 heures on la libérait et ils retournaient à la maison.

\*

Couiza disparaissaient maintenant derrière une colline, la route longeait l'Aude qui serpentait en contrebas avec nonchalance en émettant des scintillements soutenus. Au loin, on pouvait toujours observer le donjon du château de Rennes-le-Château. Elsa se repassait en boucle les images de ce lieu, Asmodée, le pavement en damier, les salamandres du bénitier, la phrase « Terribilis est locus iste », les bergers d'Arcadie de Nicolas Poussin, le crâne au pied de Marie-Madeleine.

- Hugo, vous pensez réellement que ce curé a tout inventé ?

- Pour paraphraser Jacques Chirac qui utilisaient des naturellement et des notamment à profusion dans ses discours, je vous dirais que naturellement cet homme avait une imagination débordante mais il était télécommandé. Il a suivi des idées ésotériques, mercantilisé la profession de prêtre, en réalisant quelques affaires et bu beaucoup de rhum commandé directement à la distillerie locale. Mais vous savez Elsa que Saunière était un sulpicien et qu'il faut chez lui tout lire à l'envers, tout est dual, comme ses jardins, une copie de son église avec l'utilisation ésotérique des triangles. Prenons les initiales BS, Béranger Saunière ou Boudet Saunière, si vous inversez, cela donne SB, Saint Béranger. Il y a bien la Saint-Michel pourquoi pas la Saint-Béranger. Le crâne à côté de Marie-Madeleine agenouillée, la mort, vous inversez, c'est la vie et donc un enfant.

-Oui mais l'argent, d'où vient-il ?

-S'il avait réellement découvert un trésor, celui des cathares ou celui de Blanche de Castille, une réserve inépuisable, comme le confiait Marie Denarnaud à qui voulait l'entendre, cet homme avide ne serait certainement pas mort dans le plus grand dénuement et aurait puisé dans cette manne jusqu'à la fin. C'est pourquoi cette histoire de trésor ne tient pas. L'argent devait provenir d'un ou de plusieurs tiers selon les informations que le curé pouvait leur communiquer ou les petits trafics qu'il pouvait organiser. Une partie des versements consacrés à la réfection

de l'église furent probablement effectués par Boudet qui dès qu'il s'est agit de biens personnels pour Saunière a suspendu les versements en 1903, lorsque la réfection de l'église a été terminée. La piste du trésor cathare trouve son fondement dans « Ce lieu est terrible » et représenterait une utilisation de l'argent du mal, l'argent des hérétiques cathares pour réparer des biens de l'église catholique officielle. Saunière, avec la généalogie des mérovingiens remise par la Marquise de Blanchefort, avant de mourir, à son confesseur, le curé Bigou et qu'il découvrit dans le pilier creux de l'autel, a pu bénéficier du soutien financier de la famille Hautpoul pour continuer ses recherches en sous sol comme de celui de quelques royalistes en mal de pouvoir qui ont cru pouvoir retrouver, un instant, leur légitimité usurpée par ces maires de palais puis les carolingiens de malheur. C'est sous le règne du bon roi Dagobert qui mettait sa culotte à l'envers avec son bon Saint Eloi que commença la lente décadence de cette dynastie et la trace d'un descendant retrouvé à Rennes-le-Château pouvait bien valoir quelques sacrifices financiers.

\*

Quillan nichée au cœur d'un cirque de montagnes parcouru par l'Aude laissait apercevoir ses premières maisons rangées le long de la route nationale, son supermarché Champion, sa zone industrielle. Comme Rennes-le-Château, Quillan s'est construite sur un castrum Wisigoth du VIIIème siècle. Le château, édifié par les archevêques de Narbonne en sentinelle de l'ancienne frontière franco-espagnole est une construction massive, carrée, avec des poivrières, ces constructions à toit coniques en surplomb à chaque angle que l'on nomme aussi échauguettes. Ces guérites placées en encorbellement, en saillie de la construction, étaient en raison de la fragilité de leur construction, des cibles de choix pour les assaillants. Les successeurs de Vauban abandonnèrent rapidement ces fortifications trop vulnérables.

- Ces poivrières ressemblent étrangement aux poivrières de nos cuisines.  
- Je pense que c'est l'origine de leur nom car je ne pense pas que ce système de défense consistait à envoyer du poivre sur les assaillants. Avec ses murs crénelés, ce château devait ressembler à une forteresse imprenable. Le sentier cathare passe le long du château et ses habitants pourraient bien avoir vu passer le trésor des cathares ayant quitté Montségur pour l'Italie en ce Noël 1243. Elsa et Hugo suivaient maintenant le long ruban de bitume qui les conduisait au château de Puivert, le GPS ne signalait rien de particulier, les invitant à continuer la route, relativement droite malgré les nombreuses ondulations du relief.

\*

Le château de Puivert se laisse admirer de loin, perché au sommet de sa colline, dans le Quercorb. On découvre, de loin, cinq constructions indépendantes, trois rondes, les tours et deux carrées dont l'une est plus imposante que l'autre, c'est le donjon ou la résidence du seigneur. Puivert, l'été, vit au bord de son lac et on peut voir plusieurs personnes profiter de la plage, se baigner, se promener pendant que dans le ciel on aperçoit des planeurs qui glissent sur l'air en silence. Ce lac était contenu par un barrage naturel. Jean de Bruyères, le châtelain, y invitait parfois ses voisines aragonaises de noble origine pour des séjours reposants. L'une d'entre elles, une princesse de sang s'émerveilla pour le site. Tel Lamartine avec Julie Charles, l'Elvire du lac du Bourget, elle passait de longs moments à admirer la surface des flots, à rêver à un avenir glorieux, confortablement assise sur un rocher en forme de trône situé à la lisière du lac. Mais la situation de Puivert à la ligne de séparation des eaux Atlantique-Méditerranée, et à cette altitude, en fait une région très verte mais aussi copieusement arrosée par la pluie. Le niveau de l'eau montait très souvent et

poussées par le vent, les vagues pouvaient être importantes. Notre princesse trouvait souvent son fauteuil mouillé et elle s'en plaignit à Jean des Bruyères qui sur le champ, comme il ne pouvait modifier les caprices de la météo, se résolut à faire baisser le niveau des eaux en abaissant la hauteur du barrage pour que les vagues ne puissent en aucune circonstance venir lécher le fauteuil de sa protégée. La nature offensée par les travaux se fâcha et le barrage s'écroula, inondant toute la région, dévastant Chalabre et Mirepoix en 1289.

-Ce château aujourd'hui monument historique et bien restauré n'a rien à voir à celui qu'abritait au XIIème, les troubadours, ces poètes musiciens en langue d'oc, que le propriétaire Bernard de Congost, converti à la foi cathare, hébergeait en ce lieu. Dans ce Pog vert à l'époque, pic vert en occitan, les nombreux adeptes de cette hérésie qui y résidaient seront rapidement expulsés manu militari par le redoutable et sanguinaire Simon de Montfort en novembre 1210. Le château fut confié en remerciements à l'un de ses lieutenants, Lambert de Thury, puis à Thomas Pons de Bruyères-le-Châtel qui en fit sa légitime propriété après le décès à Montségur de son propriétaire qui s'y était réfugié. Ce sera finalement son petit fils, Thomas, jeune chevalier qui cent ans plus tard, après son mariage en 1310, avec Isabelle de Melun, la fille d'Adam de Melun, seigneur de Montreuil en Anjou et de Jeanne de Sully qui décidera de la construction de cet ensemble que l'on découvre. La jeune et belle Isabelle, fille du Nord, âgée de 25 ans, n'acceptera de venir ici, loin de ses nobles origines, que si on lui construit un magnifique donjon à la hauteur de sa beauté, ce qui fut exécuté. Le mariage à peine terminé, notre Thomas part en Flandres guerroyer et laisse son épouse diriger les travaux. En récompense de sa solitude, il lui donnera deux garçons, Philippe et Thomas, qui seront, tous deux, sénéchaux de Carcassonne, c'est-à-dire les représentants de la justice.

Ce lac de Puivert avait une étendue assez considérable, les nombreux villages qui existent dans la région Camp-Saure, Camp-Ferrier, Camp-Sylvestre, sont en fait situés sur des anciens campements de pêcheurs ou de promeneurs au bord du lac à son origine.

Montségur approchait avec l'heure de midi et la faim commençait maintenant à se faire sentir car les estomacs avaient depuis longtemps terminé leur digestion du petit déjeuner, accélérée par les trépidations et les sinuosités de la route.

-Nous arrivons à Lavelanet s'écriait Elsa

De cet endroit, il ne restait que peu de distance pour arriver à Montségur, le terme du voyage. Elsa avait prononcé les quatre syllabes de Lavelanet, comme un naufragé affamé et fatigué qui crie Terre, à la vue d'une île après des jours interminables en mer, sans manger, sans boire et sans dormir. Ce cri n'avait cependant rien à voir avec la faim mais à une passion qu'entretenait Elsa pour le football et pour le gardien chauve de son équipe nationale.

- Lavelanet est célèbre pour avoir vu la naissance de Fabien Barthez le 28 juin 1971 comme Saint-Léonard-de-Noblat en Haute-Vienne s'est illustré avec Raymond Poulidor, une autre gloire nationale née dans la Creuse, qui y tenait un magasin de sport ou encore St-Meen-le-Grand, en Bretagne, ou vit le jour en 1925, Louison Bobet, qui pour s'entraîner à vélo portait, à domicile, le pain de son père boulanger du village.

Le mot de Lavelanet fait penser que l'origine de son nom provient du lavage de la laine qui fut une industrie florissante, mais très polluante pour la pauvre rivière la Touyre qui changeait de couleurs constamment. Non, ce mot a une origine latine, avelana, la noisette, celle qui sert à fabriquer avec le chocolat, le Nutella dont les enfants sont si friands. Ferrero qui fabrique en France, Nutella, Kinder, les chocolats de Noël dans les boîtes rouges comme des Ferrari, va

chercher ses noisettes en Italie alors que le monde entier devrait savoir que les meilleures noisettes, selon ses habitants, sont ici, à Lavelanet. Si le monde entier connaît Nutella, on est surpris d'apprendre qu'il est distribué en pot de verre en Europe et en pot de plastique aux Etats-Unis. Lavelanet vit ainsi paisiblement entourée de forêts de noisetiers et organise à cette occasion une fête au moment de la cueillette des noisettes en automne. C'est l'occasion annuelle, pour les bambins, de déguster de grandes cuillerées de Nutella, un mélange de ce petit fruit généreux et de chocolat qui serait bon pour le moral et expliquerait l'esprit toujours jovial de ses habitants. C'est peut être ce qui explique pourquoi Barthez avait toujours le moral et pourquoi il mettait toujours sa bouteille d'eau et quelques noisettes au fond de ses buts.

-Lavelanet a perdu son beau château pris d'assaut par Simon de Montfort en 1212 et qui fut détruit. Le château que l'on aperçoit sur la droite est celui de Roquefixade perché sur son « pog », une citadelle refuge pour les populations cathares lors de la croisade contre les albigeois. Louis XIII le fera détruire. Lavelanet franchi, la route continuait de longer les rives de la Touyre, fréquentée par de rares voitures croisées sur la route aux immatriculations étrangères, D, NL, E, I, parmi celles avec leur immatriculation départementale 09 qui prochainement devrait disparaître.

- Ce qui attire autant de touristes dans cette région assez isolée c'est le château que nous commençons à découvrir, celui de Montségur, le refuge des derniers cathares. Ils étaient encore environ 500, hommes, femmes, enfants à y résider derrière d'imposants remparts au moment de l'assaut final. Lorsqu'ils furent capturés on leur demanda d'abjurer et de renier leur foi cathare acquise de fraîche date parfois. La moitié, 215, refusèrent et furent jetés vivants dans un bûcher, confectionné à la hâte, dans un pré en contrebas du château. Cela avait lieu quelques jours avant le printemps, le 16 mars 1244. Triste supplice que le feu pour ces parfaits, le nom qu'ils s'étaient donnés. Plus tard, plusieurs millions de juifs seront aussi brûlés en raison de leur religion jugée dangereuse par la seule volonté d'un homme, Hitler.

- Ce Montfort était une vraie brute.

-Ce n'était plus lui qui dirigeait en 1244, ni son fils qui lui succéda Amaury VI, décédé lui aussi deux ans plus tôt. Simon de Monfort, le père, décèdera stupidement à Toulouse une vingtaine d'années plus tôt, en plein été, le 25 juin 1218, par une pierre lancée du haut des murailles de la ville de Toulouse dont il faisait le siège.

-C'est la pierre de David contre Goliath.

-Et la pierre fut lancée par des femmes qui avaient repéré ses habitudes pendant les neuf mois de siège de la ville. En bon chrétien, il communiait chaque matin pour la bonne morale, enfilait à la va vite son heaume et montait au combat en précipitation. Mais une équipe de quelques femmes ayant bien observé le protocole l'attendit, un jour, patiemment, en haut d'une muraille. Avec un appareil rudimentaire, une sorte de lance-pierre, une « bricole », elles y placèrent un boulet de plusieurs kilos, tendirent le mécanisme et actionnèrent le départ du boulet qui fit mouche au premier coup. Le boulet percuta le heaume de Montfort resté sur la trajectoire, sa tête explosa sur le coup, la mort fut instantanée. Les croisés qui siégeaient devant la ville prirent alors la poudre d'escampette. Les femmes venaient de sauver Toulouse de la capitulation et de l'humiliation.

\*

Après une route étroite mais rectiligne épousant fidèlement la rivière de la Touyre, celle-ci devint plus difficile au fur et à mesure que Montségur approchait.

Une stèle avec deux bouquets de roses sur le bas coté de la route, au niveau de Pigaillous, rappelle le décès le 17 mars 2002, d'un coureur cycliste Jojo Fernandez victime de sa passion, la grimpe de quelques cols à vélo, une passion qui lui aura été fatale comme beaucoup. On classe ces événements dans le chapitre des accidents domestiques. Dans beaucoup d'endroits, le plus souvent dans le plus grand anonymat et la plus grande discrétion, avec seulement l'accord du propriétaire d'un champ, on trouve ainsi des stèles pour rappeler des événements dramatiques.

-Hugo il y a 5000 tués par an sur la route, chacun ne peut pas installer une stèle sur le bas coté des routes.

-Pour sensibiliser les conducteurs aux dangers, plusieurs départements ont installé le long des routes des silhouettes noires aux emplacements des accidents mortels survenus avec parfois l'inscription de leur date. Sur certaines routes très étroites, sinueuses et accidentogènes, des silhouettes peuvent se suivre sans discontinuer.

Elsa souhaita s'arrêter pour aller jusqu'à la stèle et rendre hommage à cet inconnu dont des anonymes avaient, ici, dans ce champ, souhaité prolonger le souvenir. La voiture s'immobilisa sur le bas coté, un espace de stationnement permettait de ne pas rester sur la route et de risquer un accident. La vallée était silencieuse, au loin le bruit léger d'une moissonneuse batteuse était à peine perceptible. C'était l'heure de midi et ceux qui travaillaient avaient dû interrompre leurs travaux pour aller déjeuner. Les moissonneuses batteuses sont de puissants engins qui, en été, ne prennent jamais de pause. Hugo se souvint d'en avoir conduit, noyé dans un épais nuage de poussière dégagé par les céréales battues. Il ne restait désormais que quelques kilomètres avant d'arriver au terme du voyage, Montségur. La route à double sens, bordée d'arbres et d'arbustes, était étroite, mais la visibilité bonne. Elsa escaladait à vive allure le terrain accidenté en jachères, pliait les grandes berces ombellifères aux tiges cannelées et sucrées, les achillées millefeuilles, les carottes sauvages et se rapprochait de la stèle en sautillant afin de dégourdir ses jambes endolories. Elle cueillait des fleurs, des lotiers jaunes, des centaurées mauves, des pâquerettes au cœur jaune d'or, des bleuets, des coquelicots et les réunissait dans un bouquet multicolore pour les déposer au pied de la stèle. Un chardon pourpre, dissimulé dans un tapis de matricaires blanches à cœur jaune, lui accrocha la robe sans résistance. Elle se pencha pour mieux observer l'inscription au bas de la stèle entourée de violettes, de pâquerettes, de mauves, de brunelles, de bourraches, de renoncules, de millepertuis, des fleurs sauvages multicolores ponctuées de taches les plus diverses. Elsa remarqua qu'il y avait un nom écrit tout en bas, celui du sculpteur ou de l'initiateur. Elsa se demandait si le cyclotouriste avait perdu la vie à la suite d'un accident de santé sous l'effort ou fauché par une voiture sur cette route sinueuse en contrebas, et cette seconde hypothèse lui convenait mieux. Elsa imaginait maintenant cet homme, souriant au petit matin, quittant sa famille avec des signes de la main pour aller s'oxygéner en gravissant quelques routes planes ou pentues avec quelques amis et qui brusquement est happé puis jeté violemment sur le bitume par une voiture dont le conducteur impatient et pressé voulait doubler la longue file ondoyante des cyclotouristes. Ce cruel destin de « Jojo Fernandez » dont la vie s'était arrêtée ici, méritait bien ce petit monument funéraire en beau granit bleuté sur lequel on avait également gravé au sommet un cycliste en plein effort d'ascension, pour rappeler qu'il était mort en plein effort pour sa passion, même involontairement. Il y a beaucoup de passionnés, qui chaque dimanche, à leur domicile, dans leur appartement, dans leur jardin, assis sans danger sur la selle

d'un vélo sans roue font de longues distances fictives et certains y laissent aussi la vie par défaillance cardiaque, infarctus. Pédaler sur un vélo d'appartement ne procure pas les joies festives de ces pédalages collectifs, en plein air, en se grisant parfois des dangers de la circulation automobile sur les routes, car au fond chacun aussi aime jouer, parfois avec sa propre vie, défier le sort. Elsa déposa son bouquet au pied de la stèle, se recueillant quelques instants par compassion en pensant à la détresse de sa famille qu'elle souhaitait partager.

\*

Mathilde se présenta à son troisième rendez-vous à l'hôpital avec les clichés de l'IRM auxquels était joint un compte rendu expliquant que les cellules cancéreuses en trop grand nombre dans son cerveau dont le volume n'était pas expansible provoquait par effet de masse une déformation des structures que l'on pouvait observer. Le dernier mois, elle avait multiplié les infections, se déplaçait difficilement, lentement. La maladie progressait malgré le double traitement qui devait potentialiser l'action des médicaments pris isolément. La situation était, depuis plusieurs jours, préoccupante. La tumeur, stabilisée pendant quelques temps, avait progressé, doublé de volume depuis le dernier rendez-vous et la radiothérapie longtemps retardée devenait urgente. Le médecin insista auprès de sa collègue du service de radiothérapie pour commencer le traitement le plus tôt possible, mais avec un service surchargé, même avec la bonne volonté, il fallait attendre 1 mois avant de commencer. En attendant il n'y avait rien de mieux que de doubler la dose de cortisone, un anti-inflammatoire puissant découvert par les américains et qu'ils utilisaient pour stimuler les soldats. A long terme, ce médicament vous donne un visage bouffi comme un personnage de Botero. La radiothérapeute, une jeune et jolie femme aux yeux verts, aux cheveux châtons prit Mathilde en affection et accéléra autant qu'elle put le faire la procédure. Elle accomplissait elle-même les paramétrages de l'appareil lorsque le personnel habituel était absent, ou occupé. Elle tenait beaucoup à Mathilde, souhaita qu'après la fin du traitement, on revienne la voir pour connaître l'évolution du traitement, ce que nous n'avons pas fait. La radiothérapie commença mal, nous étions en septembre et une pluie d'orage, tombant de façon ininterrompue sur Marseille, pendant plusieurs jours, noya plusieurs quartiers de la ville dont le service de radiothérapie. Le soleil qui n'est jamais bien loin revint, assécha les marécages et le service redémarré. Dans la salle d'attente une foule compacte de patients attendaient leur tour sur des sièges confortables, un patient avec un cancer du poumon se leva pour aller fumer une de ses dernières cigarettes, il décèdera quelques jours plus tard. On trouvait dans cette salle toute sortes de cancers, le sein, le poumon, chaque cas était différent. Les opératrices devaient simplement changer une grille selon la nature du rayonnement ionisant que l'appareil devait émettre. Ces appareils sophistiqués émettent des photons ou rayons lumineux, d'autres des électrons, par chance cet appareil pouvait faire les deux en modifiant légèrement son équipement. L'infirmière lançait à sa collègue « On passe aux électrons » et prononçait le nom du suivant, invité à se rendre dans une cabine, pour quelques minutes de détente, avant d'être installé, ligoté sous l'appareil. Parfois un prioritaire se présentait seul, souvent un enfant et vous saviez, alors, que vous deviez attendre un quart d'heure supplémentaire. Puis parfois un autre enfant surgissait, puis un troisième. Ces rendez-vous d'enfants qui n'étaient pas programmés hantaient les patients de la salle car l'attente pouvait ainsi durer plusieurs heures. Dans le couloir, des peintres vêtus de blanc des pieds à la tête, s'afféraient à peindre des murs délavés. Un beau jour, en arrivant, chacun put constater que la peinture de la salle d'attente avait été refaite pendant la nuit.

Mathilde stimulée par la cortisone ne tenait pas en place, il fallait toujours se promener dans le couloir, mais sans trop s'éloigner pour pouvoir entendre notre nom si notre tour arrivait. Nous savions que chaque séance durait 15 minutes et nous revenions ainsi régulièrement pour savoir si le prochain sur la liste, c'était vous. Enfin notre tour arrivait et Mathilde disparaissait dans la salle encadrée par les personnels qui la tenaient de chaque côté pour éviter qu'elle ne perde l'équilibre et ne tombe. Mathilde ressortait quelques minutes plus tard, souriante, toujours soutenue en équilibre par le personnel, très attentif et dévoué. Les premières séances furent difficiles, Mathilde, un casque sur la tête fixé à l'appareil ne supportait pas d'être immobilisée, le personnel perdait patience, mais tout rentra ensuite dans l'ordre, chacun se familiarisa à l'autre et la bonne humeur finit par l'emporter. Nous remontions alors en voiture pour rentrer, la nuit s'était abattue sur la ville, l'hôpital s'endormait, il faudrait revenir le lendemain.

\*

Elsa revint rapidement, sautillant comme une enfant, dans ce champ en friche, des herbes hautes fouettaient ses jambes nues et hâlées. Elle évitait, par tendresse de marcher sur les fleurs sauvages communes qui avaient élu domicile en ce lieu, face au soleil. Des aneths avec leurs ombelles de fleurs jaunes renvoyait des reflets métalliques, des bleuets se balançaient avec nonchalance au sommet de leurs longues tiges filiformes, les modestes coquelicots avec leurs pétales rouges étincelaient comme les fleurs jaunes des marguerites dorées. Elsa évita plusieurs variétés de chardons protégés par leur chapelet de feuilles piquantes et auréolés de leur capitule coloré. Par chance aucune ronce avec ses aiguillons ne lui griffa les jambes, ce qui est souvent le cas. Elsa posa un pied sur la route, et précisa l'inscription portée sur la stèle.

- C'était un coureur cycliste, un grimpeur qui est mort ici.
- Il y a, dit-on, de moins en moins de morts sur les routes, c'est ce qu'on constate régulièrement depuis plusieurs années. Pour beaucoup les radars qui invitent à réduire les vitesses excessives en seraient les auteurs. Ici, au moins, le mauvais état de la route sinueuse et montante ne nécessitait pas la présence d'un radar pour réduire sa vitesse.
- Il y a un radar à coté de chez moi, il est en descente, je crois qu'ils sont tous dans de tels endroits, cela ne servirait à rien de les mettre dans le sens de la montée si celle-ci est rude et que la voiture a déjà bien du mal à grimper.
- Il y a aussi une faute d'orthographe dans le texte, on y a écrit rappelle toi au lieu de rappelle toi, c'est curieux ? car on a bien mis seulement 3 points après passion, qui est la bonne orthographe des points de suspension.

Il était temps de repartir, la chaleur devenait plus importante. L'heure de midi approchait maintenant et la faim se faisait sentir dans les estomacs. A l'intérieur de la voiture, la climatisation distribuait un air frais très agréable et il ne fallait pas ouvrir les vitres pour en perdre le bénéfice. La pente se faisait maintenant plus importante, des graviers crépitaient sous les roues, lorsque enfin le château de Montségur apparut au loin sur sa colline se laissant découvrir par intervalles dans certaines portions de la route, imposant, altier solidement campé sur son rocher. Ségur vient du latin Securus, la sécurité. Ségur désignait souvent ces lieux fortifiés, sécurisés et difficiles à atteindre au sommet de pitons rocheux. Ici à une altitude de 1200 mètres, il faut de bons mollets bien entraînés pour atteindre le sommet de la forteresse et observer le magnifique panorama qui s'offre à vous. Montségur est le symbole et le lieu central de l'histoire du catharisme, cette hérésie religieuse qui voyait le mal, avant tout dans la religion officielle qui étalait ses richesses devant la pauvreté du peuple, mais aussi

partout sur la terre. Ce château a bien été construit en 5 ans pas les bonshommes bâtisseurs sous le commandement d'un certain Raymond de Péreilhe ou Péreille, un seigneur local qui résidait au château de Roquefixade. En 1200, un bon parti se présente à lui avec Corba Hunaud de Lanta dont la mère, la marquise de Fourquevaux, est propriétaire du château de Monségur et le père, dit le Barbavaire, est un familier de Raymond VI de Toulouse. Le mariage eut lieu à Roquefixade et les époux reçurent, en dot de mariage, ce château de Monségur. Raymond de Péreilhe voulut y installer rapidement sa famille et entreprit avec ses « bons hommes » de grands travaux. 5 enfants y virent le jour, dont Esclarmonde qui devint « parfaite » et finira sur le bûcher avec sa mère et sa grand-mère, tous cathares convaincus. Raymond de Péreille qui avait cru à la bonne affaire avec ce mariage ne savait pas à l'époque où il mettait le pied. Hunaud de Lanta, ce nom lui rappelait bien quelque chose, Hunaud ou Hunald, était en réalité une sorte de José Bové, en révolte permanente avec le pouvoir, qui fomentait des insurrections. Toute la famille de sa femme avait décidé de continuer le combat de son illustre ancêtre. Si sa femme, sa belle mère et trois de ses enfants se jetèrent dans le bûcher de Monségur, lui avec deux de ses enfants qui lui ressemblaient se rendront.

- Nous monterons au château demanda Elsa

- Non pas aujourd'hui, nous cherchons à savoir seulement si ce vase a pu appartenir aux cathares et nous ne disposons que d'un seul indice, la date qui est gravée sur le vase et qui pourrait se retrouver sur d'autres objets retrouvés sur le site et exposés au Musée. Notre seule visite sera le Musée mais en attendant, nous allons déjeuner

- J'ai une de ces faims, précisa Elsa, cette montée dans le champ près de la stèle m'a ouvert l'appétit, j'aimerais bien un restaurant médiéval, s'il y en a un, pour connaître les habitudes alimentaires de ceux qui nous ont précédés, ici, il y a 800 ans.

Monségur ressemble à un triangle accroché à un coteau, des maisons alignées selon les courbes de niveaux donne à ce village un aspect géométrique. Le musée se situe au centre du village et pour y accéder, il n'y a que l'unique route du village qui passe aussi devant le seul hôtel-restaurant, au 52. Elsa voulait s'y arrêter et Hugo se gara sur le parking. Il n'y a pas de nom de rue dans le village puisqu'il n'y a qu'une seule rue continue comme un serpent et que nul n'a jamais pensé à lui donner un nom. L'établissement, avec ses deux étages de chambres, semblait confortable, une pancarte « Logis de France » était solidement accrochée à l'un des angles du bâtiment, une terrasse ensoleillée ponctuée de nombreux parasols donnait sur la campagne et il y avait un parking devant l'établissement.

Elsa et Hugo pénétrèrent dans une salle bien éclairée depuis laquelle s'échappait une atmosphère conviviale de familiers qui avait pris place et presque terminé leur repas.

- Est-ce que nous pouvons déjeuner ? demanda Hugo, nous sommes deux.

La serveuse désigna une place à l'intérieur, légèrement à l'écart, intime, en nous précisant que nous y serions bien en intimité, un peu à l'abri des regards curieux.

Elsa souhaitait une place en terrasse. « Dehors mais oui, j'ai encore beaucoup de place et avec les parasols vous y serez bien, il fait chaud aujourd'hui » lança la serveuse joviale malgré l'heure tardive.

En passant devant les cuisines, jaillissaient des bonnes odeurs de fourneau, de civets qui mijotaient, de magrets de canards aux figues, de confit de canard et de truites de Montbel qui figuraient sur le menu à l'extérieur de l'établissement.

Une fois installé, la serveuse apporta les menus.

- Avez-vous de la cuisine médiévale ?

La serveuse précisa qu'elle devait le demander à Pierre Henri, le cuisinier et patron de l'hôtel. Elle revint quelques minutes plus tard, nous précisa que c'était possible et nous distribua un menu médiéval à 20 euros. Hypocras rouge ou blanc en apéritif suivi d'une salade médiévale avec foie de volailles et épices, un pâté de goret puis des saucisses de goret au fenouil et aux épices.

La serveuse apporta un verre d'hypocras rouge et un second rosé pour Elsa dans lequel l'arôme de miel était légèrement perceptible. La salade était un mélange de jeunes pousses de saison, un Mesclin conformément à son origine latine signifiant mélange. Des couleurs étincelantes, vertes, blanches, jaunes, rouges, donnaient à ce mélange une sorte d'universalité. Quelques brins de cresson y avaient été dissimulés pour donner à la salade un aspect plus naturel. De l'huile de noix en quantité faisait scintiller les feuilles. Le pâté de goret ressemblait aux terrines de nos grand-mères, avec une bonne crépine bien rissolée. Les saucisses, fermes et tendres laissaient deviner une cuisson lente. Les arômes de fenouil embaumaient l'air d'un fin parfum d'anis. Le plat avait été apporté recouvert d'une étoffe.

- Pourquoi mettent-ils cette étoffe pour couvrir l'assiette ? demanda Elsa

- Afin de conserver la chaleur des plats au Moyen-âge, on les servait ainsi recouvert d'une étoffe qui gardait la chaleur, d'où le nom de couverts pour désigner aujourd'hui les assiettes, les fourchettes, les cuillères et les couteaux. A cette époque chacun mangeait avec ses doigts, la fourchette était inconnue. En Italie elle était interdite par sa ressemblance avec la fourche du diable. En France, la fourchette n'était admise qu'à la cour du roi Charles V dit le sage, le bâtisseur du Louvre, qui en possédait une importante collection en or. Le plus souvent une tranche de pain faisait fonction d'assiette, faute d'écuelles, ces assiettes creuses et épaisses sans rebord en usage. Les riches qui craignaient d'être empoisonnés mangeaient dans des écuelles d'argent car l'argent noircissait avec les poisons. Le vin était servi dans un verre unique qui servait à tout le monde, on ne connaissait pas encore les gobelets en plastique. L'hygiène, a-t-on coutume de penser, n'était pas le souci des habitants du Moyen âge, car les animaux et les personnes vivaient ensemble au milieu de leurs excréments, mais c'est une idée fausse car ces braves gens prenaient soin de se laver les mains, avant et après chaque repas, ce qui est parfois oublié, aujourd'hui même, par le personnel de certains hôpitaux après les toilettes.

La serveuse apporta les saucisses, le pain, un pichet de vin en s'excusant de ne pouvoir faire mieux sans réservation, mais cela convenait fort bien, et l'accueil était chaleureux. Elsa regardait les jeux de lumière sur les sommets environnants, elle mangeait et buvait avec plaisir avec la curieuse illusion, dans ce havre paisible et verdoyant de flotter dans les couloirs du temps plusieurs années en arrière. Elle revoyait le chaos des corps calcinés des cathares qui s'effondraient dans des nuées d'étincelles qui jaillissaient des flammes du bûcher au pied d'une colline de calcaire jaune. La serveuse mit fin à sa rêverie en proposant en dessert une mousse de pomme au lait d'amandes, ou une poire au vin, aux mures et au gingembre.

Elsa me demanda s'il s'agissait bien de plats médiévaux.

- La cuisine médiévale ou moyenâgeuse a des principes simples qui, comme chez les élites antiques, donnent du repas une image de son importance sociale. Plus on est riche, plus on consomme d'épices, non pour masquer le manque de fraîcheur de la viande mais pour lui donner un parfum oriental qui est synonyme de richesse et de paradis terrestre dans l'imaginaire et les croyances médiévales.

Depuis que l'homme sait qu'un jour il va mourir, le plus tard serait le mieux, il n'a cessé de chercher dans la religion, un sens à sa vie, et, après sa mort, avoir accès à un paradis, un lieu idyllique qui varie cependant selon les religions. Au Moyen Âge, la religion est encore très présente, surtout avec le carême, bien ancré dans les esprits. Le vendredi et le samedi devaient être des jours maigres, sans viande. En dehors du carême, la soupe commençait le repas pour permettre au corps d'absorber l'eau indispensable et était suivie d'un repas de viande, le plat le plus apprécié. On respecte encore aujourd'hui, dans de nombreux foyers, ces traditions ancestrales, et les épices sont toujours en bonne place dans les cuisines actuelles.

\*

Il fallait vite repartir et le café fut vite avalé, le temps s'écoulait vraiment trop vite. Ils étaient seuls désormais, les derniers clients étaient tous repartis, ils réglèrent l'addition, complimentèrent le patron qui entre deux superlatifs arriva à glisser que le repas n'était rien comparé à ses chambres avec bain-jacuzzi. Tout en promettant de revenir y dormir une autre fois, ils se dirigèrent vers le parking. La voiture redémarra rapidement, la chaleur remplissait l'air, la seule rue montante ondoyait, entourée de jolies maisons fleuries et lumineuses dans le scintillement de la ligne brisée des toitures grises qui laissait découvrir, au loin, au hasard d'une courbe, la croupe boisée de son sommet sur lequel les cathares avait construit leur forteresse. Des habitants, des touristes se promenaient dans cette rue avec nonchalance mais non sans effort.

-Nous sommes arrivés au Musée lança Elsa

Le Musée de Montségur est un endroit agréable et clair qui rassemble et expose une multitude d'objets à valeur historique ou archéologique retrouvés lors de fouilles effectuées dans et autour du château. On trouve exposés dans des vitrines ou accrochés aux murs, des outils, des ornements, des ferrures, des armes utilisées par les habitants au Moyen-âge. Hugo s'adressa à la personne de l'entrée qui semblait être la responsable de l'exposition.

- Nous avons, ici, un vase que nous pensons être un vase antique et qui porte une date gravée que nous avons pu identifier comme une date de l'épopée cathare et nous voudrions savoir si des objets, ici, peuvent avoir ce genre d'inscription.

La responsable écarquilla les yeux lorsque Elsa lui présenta l'objet après l'avoir découvert, et remarqua immédiatement l'inscription I II III II.

-Je connais ces caractères, lança-t-elle, plusieurs objets de ce site ont des inscriptions semblables mais je ne connais pas leur signification.

- Nous pensons qu'il s'agit d'une date avec un chiffre très simple, une suite d'unités. Cette date pourrait donc être 1242, et avoir été gravée à cette date à Montségur.

La responsable nous montra plusieurs objets avec des indications semblables faites de rayures verticales avec des espaces. Elle observait attentivement l'objet qu'elle tenait solidement entre ses mains, le retournait, examinait avec soin l'intérieur pour essayer d'y trouver un indice. Elle précisa qu'elle avait fait des études supérieures d'archéologie qui l'avaient conduite sur de nombreux chantiers de fouille dont un en Egypte, mais qu'à l'occasion de l'un d'eux à Tautavel, une commune proche d'ici, elle était tombée sous le charme de la région et de l'un de ses habitants avec qui elle partageait désormais sa vie.

- En dehors de cette indication gravée et qui a résisté à l'érosion, les calcifications de cet objet peuvent indiquer un objet plus ancien. Dans les fouilles, si les objets ont leur importance, leurs dispositions dans le site est primordiale et doit être soigneusement photographiée. Où avez-vous trouvé cet

objet ? questionna-t-elle.

- Nous l'avons trouvé à Leucate dans le sable partiellement enfoui sous un gros rocher qui limite la plage d'un lotissement limitrophe, rocher qui n'est probablement pas naturel. Je pense que la tramontane a soufflé le vent qui le cachait et nous avons pu le voir et le retirer de l'endroit où il était bien encastré. L'objet peut avoir, à cet endroit, été apporté par la mer lors d'une tempête qui a pu avoir lieu il y a plusieurs années. Il a pu être perdu en mer ou avoir sombré avec le bateau qui le transportait et des courants l'auraient fait dériver jusqu'à l'endroit où nous l'avons trouvé.

-Pensez-vous qu'il puisse s'agir du saint calice, celui du dernier repas du Christ ? demanda Elsa

-Si l'objet a séjourné longtemps en mer, de nombreuses traces ou indices ont disparu, mais une datation au carbone 14 est encore possible.

-La forme du vase peut rappeler le Saint Calice mais jusqu'à nouvel ordre ce saint calice est dans la cathédrale de Valence en Espagne.

- Et s'il s'agissait d'une copie, l'original ayant été égaré lors de son transfert d'Italie en Espagne, itinéraire qui passe par l'endroit où l'objet a été retrouvé. Chacun était inquiet, une question les torturait tous les trois, avec insistance, connaître le matériau de ce vase. Il y avait un doute sur une poterie ou un métal comme le bronze. Le bronze avait les faveurs de la conservatrice, elle avait beaucoup étudié des objets grecs antiques dont elle s'était faite la spécialité.

- Le bronze est un mélange de cuivre et d'étain qui fond à faible température et que les grecs maîtrisaient suffisamment pour en confectionner de nombreux objets. Pour les objets d'ornements, ils se contentaient généralement de les recouvrir d'une simple feuille qu'ils martelaient ensuite. Leur vaisselle ordinaire, les cruches étaient en terre cuite pourtant considérée comme impure, souillée et le cuivre était parfois utilisé. La conservatrice se précipita dans une salle arrière, rapporta un réactif qu'elle déposa sur le vase à côté de l'inscription. Elle confirma qu'il s'agissait bien de bronze. Elle nous montra plusieurs objets avec des traits gravés dont les dates couraient entre 1200 et 1244. La conservatrice fit une offre de reprise à 500 euros pour le musée, qui fut refusée en cœur.

Des visiteurs observaient distraitemment l'exposition, écoutant la conversation et chacun essayait de repérer, sur les objets exposés, les précieuses encoches. Hugo et Elsa avaient désormais la certitude que cet objet avait séjourné à Montségur avant de finir, 700 ans plus tard, échoué sur la côte, à 200 kilomètres de là.

La conservatrice ajouta qu'il pouvait encore y avoir des choses intéressantes autour de l'endroit où le vase avait été récupéré. Ils remercièrent leur hôte et repartirent enthousiastes, cette petite halte leur avait redonné courage et énergie. Ils s'arrêtèrent au tabac du village, achetèrent plusieurs cartes postales du Château, des timbres et écrivirent à leurs proches qu'ils étaient montés à cette forteresse et qu'ils en étaient revenus épuisés.

Sur la route, le soleil déclinait, la chaleur était moins forte, aucun nuage ne flottait dans le ciel, aucun vent n'apportait de fraîcheur. Des hommes partis ramasser du foin, rentraient des champs vers leurs hameaux en laissant dépasser de leurs charrettes des marguerites qui illuminaient le vert tendre et transparent des herbes odorantes qui dégageaient des parfums de sucre, de musc et de miel oublié par des abeilles.

- Qu'est-ce que nous allons faire maintenant avec ce vase ? demanda Elsa d'une voix douce et faible, baissant le front et les yeux, mordant ses lèvres, pour mieux observer son trophée avec l'impatience de connaître ses secrets. Elle le secouait comme pour le faire avouer, mais elle n'entendit rien. La route était

irrégulière, la voiture trépidait pour épouser la route. Elsa restait immobile, le regard malicieux, attendant les aveux. Ils projetèrent une autre stratégie, celle de boire dedans, dès le soir même.

-Mais vous êtes folle, il est peut-être toxique ?

Le danger les réveilla soudainement, ils tressaillaient d'aise maintenant de ne pas avoir tenté l'expérience et d'avoir connu le même sort que Socrate. Le rétroviseur leur renvoyait maintenant depuis quelques minutes, l'image d'un véhicule de la gendarmerie qui suivait, à la même allure, sans avoir l'intention de doubler.

Elsa se retourna et remarqua deux gendarmes à l'avant, en costume. Elle cacha le vase sous la banquette de la voiture, cet objet était le sien et elle entendait bien le conserver. Après tout ils l'avaient trouvé sur la plage, il était à eux.

Une ligne droite plus longue que les autres se présenta, aucune voiture ne venait dans le sens inverse, le gendarme accéléra et doubla sans même faire attention à eux lorsqu'ils furent à leur hauteur.

-J'ai eu peur, j'ai bien cru que nous avons été dénoncé pour trafic d'objets.

- Vous lisez trop de romans, vous avez besoin de vacances.

- Mais je suis, comme vous, en vacances, lança Elsa, la respiration coupée par l'émotion.

La voiture de la gendarmerie disparaissait maintenant au loin, ils étaient de nouveaux seuls sur la route.

\*

Après quelques jours de froid, la douceur était maintenant de retour. Hugo qui prenait son petit déjeuner sur la terrasse devant son studio, face à la piscine, fit bonjour à l'homme d'entretien de la piscine qui en longea le bord, un long balai à la main, pour accéder jusqu'au fond sans se mouiller.

\*

Ce matin il revoyait Mathilde reprenant ses traitements de chimiothérapie après les rayons qui avaient beaucoup amélioré la situation. Le matin était désormais consacré à une promenade au jardin public proche, une heure pour ne pas épuiser ses forces, à prendre l'air et assister au spectacle de la nature calme et paisible qui vous offre généreusement des couleurs flamboyantes d'été indien. Des enfants s'approchaient des rives des bassins pour nourrir les canards qui une fois rassasiés déployaient leurs ailes et s'envolaient vers les berges pendant que d'autres plongeait la tête et le cou dans l'eau, dans l'indifférence des cygnes au bec jaune qui glissaient sur la surface.

Mathilde remonta la fermeture éclair de sa veste jusqu'au col, elle avait froid, ils remontèrent les allées du parc, enlacés l'un à l'autre et rentrèrent lorsque de fins flocons commencèrent à tomber. Hugo installa Mathilde et claqua la porte de la voiture, ce n'était pas le moment d'attraper froid.

\*

Ils étaient rentrés la veille après une courte étape à la citadelle de Carcassonne, au sommet d'une colline entourée de vignes d'où l'on peut découvrir les Pyrénées au sud et les contreforts de la Montagne Noire au Nord. Les nombreux automobilistes qui empruntent aujourd'hui l'autoroute aperçoivent, de loin, les nombreux hôtels restaurés par Viollet-le-Duc en 1850. D'origine romaine, la forteresse fut agrandie par Saint Louis et ses successeurs, Philippe le Hardi et le Bel, car sa position frontalière à l'époque avec l'Espagne était stratégique. Aujourd'hui, dans ce couloir, les vents qui parcourent la région de l'Atlantique à la Méditerranée y acquièrent une vitesse et une force incroyable qui affolent les nombreuses éoliennes disséminées tout le long de ce parcours Ouest Est. Il n'est donc pas rare d'y rencontrer, en dehors de l'habitante célèbre des lieux, la

chanteuse Olivia Ruiz, des éoliennes à quelques mètres seulement de l'autoroute, qui attirent l'attention des automobilistes et de leurs passagers. Ils entrèrent le soir dans la cité fortifiée, par l'une des nombreuses portes dont ils notèrent le nom sur un papier, pour retrouver leur voiture, achetèrent quelques souvenirs, du nougat cathare, une épée, se tordirent les pieds sur les pavés irréguliers des rues et s'attablèrent à la terrasse d'un restaurant qui proposaient des menus cathares, dont un gibier à la sauce poivre vert. Elsa se demandait si le poivre vert existait bien à cette époque.

-L'histoire de Monsieur Poivre, un lyonnais est bien singulière autant que toute l'histoire du poivre. Ce brave homme blessé se lança dans la botanique et s'essaya à la culture et au négoce des poivriers. Mais le poivre existait bien avant lui. Déjà Alaric, un autre habitant des lieux en avait ramené de son pillage de Rome. Le trésor d'Alaric, enterré dans la région, ne serait peut-être après tout constitué que de poivre car on raconte que les gens de la région sont sujets aux éternuements.

-Je prendrai le gibier au poivre vert annonça fermement Elsa.

A la fin du repas, ils commandèrent une bouteille de Champagne, une Taittinger, Brut, Réserve. Sur la bouteille apparaissait, en écusson, un chevalier, la lance à la main, un bouclier sur le flanc du cheval et près de la croupe une croix de Malte, rouge, pattées à 8 sommets comme autant de béatitudes, et l'inscription Sigillum (sceau) Teobaldi (Thibaud) comitis (comte) Campanie (champagne) et Brie Palatini (palatin). La maison Taittinger qui avait été vendue en 2005 à un fonds de pension américain, a ensuite été reprise par ses anciens propriétaires.

-C'est le même chevalier que celui de la dalle de Rennes-le-Château s'écria Elsa ravie de sa découverte.

-La famille Taittinger originaire de Lorraine rend ainsi hommage à Thibaud, comte de Champagne, de Brie et du Palatin, un jeune homme timide mais pétillant en amour. Chansonnier à ses heures creuses, il eut 3 jolies femmes. Un serveur déboucha avec prudence la bouteille mais le bouchon céda facilement. Il en emplit deux coupes qu'il distribua à chacun. Aucune bulle ne glissait le long des parois, le bouchon en partie humide gisait au pied de la bouteille, l'extrémité recroquevillée, racornie, une sorte d'aggloméré de poudre de liège et de colle qui avait durci avec le temps et n'avait pas conservé suffisamment la souplesse du liège naturel pour assurer une étanchéité suffisante de la bouteille. Il n'y avait d'ailleurs pas d'équivoque, la mention agglomération, réduction d'aggloméré, figurait bien en toutes lettres sur le dessus du bouchon. On avait probablement mal appréhendé les qualités de ce bouchon avec le temps.

-C'est du champagne de 2005, du temps du fonds de pension, on comprend mieux pourquoi Taittinger a tenu à reprendre sa marque et sauver ainsi sa réputation et l'honneur du champagne.

Le serveur proposa à la fin du repas, en présentant l'addition de reboucher la bouteille pour nous permettre de l'emporter. Il ajouta qu'avec ces nouveaux bouchons c'était beaucoup plus facile qu'avec les bouchons de liège qui se dilatent à l'extrémité. Le progrès a du bon parfois, ajouta-t-il.

\*

De retour à Leucate, ils retrouvèrent leurs amis et s'installèrent avec eux au bord de l'eau. La Tramontane montrait déjà des signes d'essoufflement, la mer frétillait sourdement et berçait les nombreuses embarcations qui avaient repris la mer après être restées plusieurs jours à l'abri d'un quai ou d'une anse protégée. Deux enfants superbement dorés s'étaient immobilisés face à la mer et après quelques instants de concentration s'élançèrent vers la mer en s'y jetant, la tête

en avant, pour ressortir beaucoup plus loin, rayonnants de bonheur, heureux de pouvoir retrouver les plaisirs simples de la plage dont ils avaient été privés. Ils virent arriver le chercheur du CNRS qui leur demanda des nouvelles du vase. Elsa expliqua la visite au musée de Montségur, fit part de la proposition d'achat du musée et était fière d'annoncer que plusieurs objets au musée avaient les mêmes inscriptions gravées, ce qui donnait du crédit à la possession de cet objet par les cathares mais elle ne put indiquer dans quel but. Le chercheur pris le vase et l'observa sur toutes ses faces. Il ajouta qu'il avait reçu la réponse de ses collègues sur l'examen de la pièce et qu'ils confirmaient qu'il s'agissait bien d'une pièce officielle de Saint Louis. Plusieurs personnes s'ébattaient maintenant dans l'eau, criaient, s'arrosaient, plongeaient, nageaient avec lenteur, malmenés par instants par une vague résiduelle. Elsa s'était mise en tête qu'elle était observée.

-J'ai l'impression qu'on nous observe, lança Elsa. Regardez cet homme sur votre droite, près du parasol bleu, il n'arrête pas de nous regarder.

-Elsa, il ne nous regarde pas, il vous regarde, vous êtes son genre.

-Vous croyez qu'il oserait pendant que nous sommes ensemble, l'un à côté de l'autre.

-Je l'ai remarqué depuis notre retour, il regarde constamment dans notre direction, nous allons le surveiller, je crois qu'il nous suivait aussi à Carcassonne.

-Vous croyez qu'il pourrait s'intéresser à ce vase, c'est peut-être un agent des renseignements généraux.

-Nous allons faire semblant de nous absenter pour voir s'il cherche à atteindre nos affaires.

Avec le chercheur du CNRS qui conservait précieusement le vase, ils s'éloignèrent en longeant le rivage à l'opposé de l'homme. Après de longues minutes ils se retournèrent et horrifiés, constatèrent que l'homme fouillait maintenant leurs affaires. Ils firent demi-tour rapidement pour confondre l'intéressé et connaître ses intentions. A leur arrivée, l'homme s'éloigna rapidement en pressant l'allure. Ils constatèrent que l'homme portait un tee-shirt sur lequel figurait une croix de Malte, semblable à celle de la bouteille de champagne.

-Vous avez remarqué cette croix de Malte ?

-Elsa, ce n'est pas la croix de Malte que porte ce personnage curieux mais la croix occitane, une croix pattée avec 12 extrémités comme autant de béatitudes, celle de Malte n'a seulement que 8 extrémités pattées. La croix occitane était l'emblème des comtes de Toulouse et est aujourd'hui l'emblème du Languedoc. Cette croix est apparue, pour la première fois, en 1211, avec Raymond VI le cathare puis sera utilisée par tous les comtes de Toulouse. Cette croix porte 12 extrémités sur un cercle comme les 12 signes du Zodiaque ou les 12 apôtres. Cette croix était utilisée par les cathares en opposition à la croix catholique.

Le chercheur redressa la tête, leva les yeux au ciel et se mit à brandir la coupe comme un trophée, il venait d'avoir la révélation de la coupe.

-1242, c'est bien une date que représente la succession de traits, lança le chercheur dans une sorte de transe, comme possédé par une révélation divine et prononça « Lorris, Lorris, traité de Lorris ».

-quel est ce traité de Lorris ? demanda Elsa.

Le chercheur reprit sa respiration, il était blême, il expliqua qu'il venait de parcourir les couloirs du temps et qu'il venait d'assister à la signature de la paix, à Lorris dans le Loiret, entre Saint Louis et le comte de Toulouse Raymond VII. Raymond VII renonçait à Narbonne et à Albi et promettait au roi de France Saint Louis de combattre les hérétiques. Le chercheur expliqua qu'il avait vu clairement le roi de France partager le vin de la coupe avec son ennemi d'hier. Le

chercheur se proposait de partir sur le champ pour prélever de l'ADN sur le roi de France dans la cathédrale de Saint-Denis et de le comparer avec celle du vase pour confirmer que cette coupe avait bien scellé la paix catholique en France et mis fin définitivement à la croisade des albigeois. Dans un geste d'apaisement pour sceller cette France réunifiée, Raymond VII offrait sa fille Jeanne à Alphonse, le frère du roi. Le couple n'ayant pas d'enfant, la région de Toulouse tombait ainsi dans le royaume des rois de France. Le midi toulousain venait de perdre ainsi son indépendance, par ce traité, qui condamnait à mort plusieurs milliers de cathares insoumis qui résistaient encore au roi de France.

Elsa et Hugo se levèrent ensemble et traversèrent la plage en direction du restaurant, un vent léger avait effacé les dernières empreintes laissées par les cribleuses lors de leur nettoyage matinal. Ils s'arrêtèrent à la douche en plein air de la résidence, avancèrent sur le caillebotis et se glissèrent sous le jet d'eau intermittent en suivant du regard les filets d'eau ondoyant sur leur peau mate. Ils rechaussèrent leurs sandales et marchèrent jusqu'au restaurant, s'y assirent à la première table libre ombragée par un parasol solidement ancré à son support. Il faisait maintenant plus chaud, la tramontane avait faiblit et s'était transformée en un souffle régulier. Ils se débarrassèrent du vase capitonné dans une serviette de bain, en le mettant à leurs pieds, à l'écart des regards trop curieux. Elsa portait une tunique légère à larges bretelles, imprimée de fleurs multicolores qui lui donnait un aspect japonisant accentué par sa chevelure de jais. Une doublure intérieure, que l'on devinait, évitait la transparence. Une ceinture délicatement fermée à la taille par un nœud papillon latéral, affinait sa taille, cintrait ses hanches et plissait le bas de la tunique pour lui donner plus de légèreté. Plus rien ne bougeait à la cime des pins, ils observaient les feuilles mortes et les aiguilles brunes des pins éparpillées sur le gravier de la terrasse ou écrasées contre le grillage au ras du sol. Les gens, assis autour d'eux, reprenaient maintenant vie après ces nombreux jours à l'écart, racontant qu'ils avaient dû s'abriter comme ils le pouvaient à l'abri des rochers ou de pare vents pour profiter des rayons du soleil car ils étaient venus, ici, pour cela, et rapporter de leur vacances, un teint hâlé, des couleurs de bonne santé qui rendraient admiratifs leurs voisins ou leurs collègues de travail à leur retour en septembre. C'était la veille du 15 août. Le cuisinier ralluma le feu du four à pizza qui ronronna. Hugo était triste et pensait que les vacances arrivaient à la fin et qu'il allait devoir prochainement quitter Elsa qui devait aussi repartir vers Lyon où son travail l'attendait. Hugo s'était accroupi pour toucher sous la table la serviette qui indiquerait que le vase était toujours bien présent. Il se redressa, jeta un coup d'œil circulaire aux voisins qu'il connaissait et hocha de la tête en prononçant bonjour à de nombreuses reprises. Sans lâcher l'objet de la main il remarqua à l'une des tables, l'étranger qui la veille fouillait leurs affaires. Il frissonna comme s'il pressentait un danger. Il resta un long moment à l'observer, mais l'homme mangeait tranquillement sans faire attention à eux. L'homme, frêle et mince, avait une allure sinistre. Ils discutèrent, s'interrompant de temps en temps pour écouter les conversations des voisins, puis finirent par héler Martine qui à ce moment là scrutait la terrasse pour voir si tout allait bien.

-J'arrive lança-t-elle.

Elle se présenta avec son carnet habituel à feuillets détachables et remis à chacun un menu.

-Qu'est-ce que vous prendrez ? des pizzas ? le four est chaud, elles seront vites prêtes. Nous avons des restes de paella d'hier soir, une fête d'enfer comme nous n'en avons plus connues depuis longtemps pour fêter la fin de la tramontane.

-Allons pour deux paellas avec beaucoup de chorizo, « j'adore », lança Elsa et

elle compléta par deux apéritifs, un pastis et un martini rosé.

Mélanie, sa fille apporta des couverts, un pichet de rosé frais, une salière remplie puis revint avec les deux apéritifs.

Hugo et Elsa allumèrent une cigarette, ici nous étions à la terrasse d'un restaurant qui n'était pas touché par l'interdiction de fumer et la plupart des gens fumaient. Mélanie s'approcha avec un cendrier qu'elle posa sur la table. Dans le ciel quelques rares nuages formaient un duvet dans l'azur du ciel qui projetait un halo d'ombre vers le sol. Elsa avait la tête qui commençait à lui tourner lorsque Martine arriva brandissant deux assiettes largement remplies de paella. Sur un lit de riz safrané, les langoustines étalaient leurs pinces longilignes au milieu des moules, des morceaux de poulet. De fines lamelles dorées de poivrons rouges et verts, de tomates et des rondelles de chorizo donnait à la composition les couleurs espagnoles rouge et or de leur drapeau. Hugo tira longuement sur sa cigarette, la fumée s'éleva en volutes jusqu'au sommet du parasol. Il savait que ces merveilleux moments sont souvent comme les amours d'été, temporaires. Des goélands argentés aux ailes déployées planaient lentement dans l'air calme en poussant des cris de joie. Elsa sursauta en laissant tomber sa fourchette pleine de riz car l'étranger venait de terminer son repas et se dirigeait maintenant vers eux. Ils s'arrêtèrent de manger et attendaient. L'étranger paraissait hésiter, ralentissait sa marche, rangeait lentement une chaise qui gênait sa progression. Elsa ne le quittait pas des yeux et Hugo palpait la couverture qui protégeait le vase. L'étranger trébucha sur le pied d'un parasol et atterrit sur la table.

-Excusez-moi de me présenter de cette façon un peu brusque, mais vous avez dû remarquer que je vous suivais. Je ne peux pas continuer indéfiniment ma filature, alors autant faire les présentations.

Je suis allemand et je m'intéresse depuis longtemps aux cathares. Je viens parfois à Montségur pour mes recherches et je me trouvais au musée de Montségur lorsque vous y êtes entrés. Je suis convaincu, depuis toujours, que ces hérétiques détenaient le saint calice et que ce dernier possède des pouvoirs surnaturels. Ce vase les a sans aucun doute protégé de nombreuses années de toute persécution du roi de France qui, à la demande du Vatican, souhaitait les éradiquer du royaume. J'étais donc présent lorsque vous avez présenté le vase à la conservatrice du petit musée au pied du château de Montségur et en le regardant bien j'ai eu la vision du Christ et de Marie-Madeleine, ses anciens propriétaires. C'est ce vase qui, de loin, m'a permis de vous retrouver, ici sur cette jolie plage de sable fin, en me guidant jusqu'à vous comme jadis l'étoile du berger avait guidé les rois mages Melchior, Balthazar et Gaspard jusqu'à la grotte aménagée en étable à Bethléem où est né Jésus. Je n'avais pas réussi à vous suivre sur l'autoroute après Carcassonne à la tombée de la nuit, mais ce vase qui possède des pouvoirs surnaturels m'a guidé jusqu'à vous avec autant de précision qu'un GPS.

-Votre vase a-t-il les coordonnées des radars ? lança Hugo avec ironie.

-Vous avez vu le chercheur du CNRS lorsqu'il a brandi le vase et crié « Lorris, Lorris ».

-Vous pensez que c'est le vase qui le lui a suggéré.

-Ne riez pas sur les pouvoirs de ce vase, ils sont réels et puissants.

-Vous pensez qu'il exhause les vœux ?

-Cela dépend de ce que vous lui demandez.

-Il n'a pas sauvé les cathares.

L'étranger expliqua que les derniers cathares s'étaient séparés trop tôt du vase, à Noël 1243, en le transportant en Italie où il était prévu de poursuivre la

séparation d'avec l'église officielle du Vatican. Mais le vase fut perdu avant l'embarquement à Port-la-Nouvelle où les attendait un bateau pour les emmener à Gènes. C'est ce vase, que vous avez retrouvé ici sur cette plage, qui a soit été poussé par la mer depuis Port-la-Nouvelle où qui a été perdu par les cathares qui se seraient éloignés de leur route pour se retrouver ici à Leucate, plus au sud que prévu.

-Que comptez vous faire maintenant de cet objet ? demanda-t-il à Hugo et Elsa qui hésitait sur la conduite à tenir.

L'Étranger leur expliqua que ce vase n'avait aucune utilité pour des personnes peu initiées, qu'ils pourraient au mieux y mettre des fleurs et le poser sur le linteau de leur cheminée avec d'autres étains mais il pensait qu'il devait revenir à ses légitimes propriétaires, le Vatican.

-Mais le saint calice n'est-il dans la cathédrale Sainte Marie de Valence depuis 1437 ? demanda Elsa

L'Étranger fit remarquer que le calice de Valence avec ses 17 centimètres de haut, et ses deux anses, est présenté aujourd'hui comme une relique possible du saint calice ayant appartenu à Noé, puis Abraham et enfin à Jésus. L'Étranger considérait que le calice qu'il avait vu à Monségur, sans anse et avec un pied, et qui était maintenant caché sous la table, avait plus de chance d'être le vrai calice qui avait servi à la Cène.

-Quels sont les pouvoirs extraordinaires de ce vase.

-Celui de communiquer avec l'univers.

-Et comment une telle chose est-elle possible ?

-Si vous voulez me donner le vase, je vais vous faire une petite démonstration.

Hugo sorti le vase de sous la table et le tendit à l'Étranger qui le saisit solidement. Il le tenait par le pied, la partie évasée de la coupe contre sa bouche. Il se mit à prononcer une sorte de chanson « Bang ...Bang..., bang, bang..., bang, bang, bang, bang... bang, bang. ». C'est le message initial, 1, 2, 4, 2.

-Mais ce sont les traits qui sont gravés sur le vase.

-Rien de plus en effet.

L'Étranger expliqua qu'il attendait en retour la réponse.

1, 1, 1, 1, mon message a bien été reçu.

Il expliqua qu'il fallait connaître la signification de toutes les combinaisons de lettres et il traduisit ce qu'il entendait.

1, 2,1, 2, 4, 2, 1, 1, .....Bienvenue.

Au bout d'un certain temps il fit remarquer que la communication était bonne et parfaitement audible.

Elsa et Hugo n'en croyaient pas leurs yeux, ils assistaient à un dialogue extra terrestre en direct au bord d'une plage. La fourchette d'Elsa tomba sur le gravier dans un bruit métallique.

-Un parasite s'exclama l'Étranger.

L'Étranger leur proposa de coller leur oreille à la partie évasée du vase. Ils n'en croyaient pas leurs yeux, ils entendaient distinctement ces groupes de sons, bang...bang, bang....ils crurent à une supercherie du vent en s'engouffrant dans la coupe ou le même phénomène que d'écouter la mer dans des coquillages marins, un simple effet de résonance de nos pulsations cardiaques que notre cerveau interprète comme le bruit de la mer. L'Étranger ajouta qu'ils ne rêvaient pas et qu'il s'agissait d'un message surnaturel.

Un bruit assourdissant interrompit la communication intergalactique, un hélicoptère de la protection civile volait à basse altitude pour reconnaître lors d'un premier passage le petit terrain d'atterrissage de la résidence, puis il revint quelques minutes plus tard, ralentit son allure et resta en stationnaire un long

moment avant de se poser. Les pales s'immobilisèrent. Chacun regardait ce spectacle bruyant à quelques mètres seulement et s'interrogeait des raisons de sa venue ici.

Un Maître-nageur longea le restaurant, en courant, pour aller à leur rencontre.

-Qu'est ce qui se passe ? demanda l'un des mangeurs.

-Un noyé.

Deux hommes en blanc, avec une inscription SAMU dans le dos, poussaient un brancard à toute allure sur le sentier qui menait à la plage. Un médecin, hors d'haleine, suivait en courant avec sa mallette qui lui cinglait les jambes. Ils revinrent quelques minutes plus tard, avec, sur le dessus du chariot un homme allongé sous une couverture, le teint livide, il était peut-être déjà mort. Elsa reconnu le chercheur du CNRS.

-C'est le chercheur, il lui est arrivé quelque chose.

Chacun se regardait, cherchant à comprendre ce qui avait bien pu se passer car c'était la première noyade que l'on observait ici. Des véhicules arrivèrent toute sirènes hurlantes et les pales de l'hélicoptère se remirent en mouvement.

L'hélicoptère s'éleva puis s'éloigna rapidement.

Elsa et Hugo se regardèrent, ils cherchaient l'étranger qui avait maintenant disparu en profitant de la confusion qui avait régné plusieurs minutes pendant qu'ils assistaient à ce sauvetage.

-Et le vase demanda Hugo, où est-il ?

Ils constatèrent que le vase avait disparu en même temps que l'étranger, puis ils cherchèrent sous la table, dans les environs. Ils finirent par se rendre à l'évidence qu'ils venaient de se faire subtiliser ce qui les occupait depuis plusieurs jours et ils étaient tristes.

Ils appelèrent Martine pour leur apporter un café.

Vous pensez qu'il y a un rapport entre le vase et cette noyade ?

-Je pense que c'est une simple coïncidence et que les vertus de ce calice sont imaginaires.

-Mais on entendait bien des sons en y collant l'oreille.

-Vous croyez aux extra-terrestres ?

Pendant que les dernières sirènes des véhicules de secours s'éloignaient, il burent leur café, réglèrent l'addition et retournèrent sur la plage. Ils retrouvèrent leur parasol, rien n'avait disparu, Hugo posa une main protectrice sur l'épaule d'Elsa.

-Si on allait prendre un bon bain pour nous rafraîchir les idées, elles se sont obscurcies ces derniers jours.

-Nous avons rêvé, mais c'était un beau rêve.

Ils se frayèrent un chemin entre les serviettes étalées sur le sable chaud, plongèrent dans l'eau tiède, nagèrent vers le large et s'accrochèrent quelques instant à une bouée du chenal. Il jouaient avec l'eau, plongeaient, émergeaient, se jetant de l'eau, heureux. Un nageur voulu s'accrocher à la bouée, leur bouée, puis s'éloigna. Ils retournèrent se sécher au soleil. En sortant de l'eau il regardèrent droit devant eux le long des bâtiments, des hirondelles se tenaient perchées sur un fil électrique. Elles avaient toutes la même direction, nous offrant leur ventre blanc. Ils en comptèrent 9 en quatre groupes.

-Regardez Hugo la disposition de ces hirondelles, elles forment quatre groupes, 1, 2, 4, 2, c'est un signe.

-Vous pensez que c'est l'étranger qui nous dit au revoir ?

Les hirondelles s'envolèrent les unes après les autres en une longue procession, mais selon un ordre précis, à un moment donné il ne subsistait que 4 hirondelles espacées chacune d'un mètre et elles se mirent à gazouiller. « bienvenue »

semblaient-elles nous dire.

-C'est le 1, 1, 1, 1 « Tan, tan, tan, tan » et cela me rappelle le Sol La Fa Fa Do du film « Rencontres du troisième type » de Steven Spielberg de 1977.

-J'avais adoré François Truffaut dans le rôle de Claude Lacombe, le spécialiste des OVNI

Les quatre dernières hirondelles s'élancèrent les unes après les autres vers celles qui s'étaient déjà envolées. On ne voyait plus que leurs courtes queues brunes qui brillaient dans l'azur du ciel puis elles disparurent loin vers le sud.

Elsa et Hugo ne savaient plus quoi penser, ils avaient envie de croire à cette belle espérance, une communion retrouvée avec un delà humain qui n'était plus réduit à cet espace minéral sans vie, froid, lugubre, noir qui les entourait et dans lequel ils n'étaient qu'un événement sans importance qui d'ailleurs s'arrêterait un jour.

-Malraux avait jadis lancé cette formule célèbre « Le XXIème siècle sera religieux ou ne le sera pas ».

La beauté des hirondelles qui vivent aussi haut et aussi librement était comme une sorte de message envoyé pour faire oublier la brièveté tragique de la vie, la maladie, la mort. Les oiseaux sont nos intermédiaires avec le ciel, l'au delà, qu'on peut assimiler à un cadeau divin.

-Le spectacle d'un vol d'oiseaux disposés en V m'émerveille, et celui d'un oiseau mort m'afflige autant qu'Allain Bougrain-Dubourg, leur défenseur de toujours, comme la mort d'un messager. Lors d'un des nombreux pèlerinages gitans du 25 mai aux Saintes-Maries-de-la-Mer auxquels j'ai assisté, je me souviens m'être un jour éloigné en périphérie du village vers les marais. J'ai assisté à l'arrivée en souplesse, malgré sa large envergure, d'un héron qui s'est posé à portée de mon appareil photographique. C'est un spectacle enchanteur que de les surprendre levant une patte tout en cherchant dans l'eau leur nourriture, puis avançant avec une précision de chirurgien. La splendeur de ces oiseaux est infinie comme la taille de l'univers. Je me suis toujours demandé s'ils n'avaient pas un message à nous transmettre. J'aime les oiseaux mais je ne comprends pas le sens de leur message et je ne suis pas loin de croire que la sensation de bonheur ne soit liée intimement à celle de liberté, d'éternité qu'ils nous donnent. Ceci explique peut-être la fraternité qui nous lie aux animaux même non domestiques. Un chien qui a le pressentiment qu'il va mourir se dirigera vers vous pour vous implorer de le soigner, mais cela peut aussi arriver avec des animaux sauvages blessés qui viennent vers vous pour mourir à vos pieds.

Pour Elsa, les oiseaux étaient comme nous, rivés sur ce globe terrestre, et attachés pour leur subsistance à ses bienfaits, à l'eau, à la nourriture qu'ils trouvaient en abondance, se déplaçant même sur des milliers de kilomètres pour la trouver.

-S'il y a une catastrophe sur la terre comme celle que décrit Cormac Mac Carthy dans « La route », la terre brûlée réduite à l'état de cendres et la mer à un océan noir, les humains ne pourraient faire que quelques kilomètres pendant que les oiseaux en parcoureraient des milliers et pourrait survivre en découvrant un lieu indemne.

Ils s'assirent au bord de l'eau regardant le ciel dans la direction des hirondelles, Elsa se mit à siffler, quatre petits sifflements.

-U, i, o, u répondit Hugo, bienvenue au monde.

Ils écoutèrent le clapotis de l'eau interrompu par les cris des enfants à la peau brune qui se disputaient un ballon fantaisiste qui rebondissait toujours sur l'eau au moment où l'enfant était sur le point de l'atteindre. Une ondulation plus

importante les atteignit et les mouilla. Ils n'avaient pas bougé. La mer, les vacances, le soleil suffisaient à leur bonheur et ils l'appréciaient ensemble.

\*

Avec Mathilde, Hugo restait ainsi de longues heures, les pieds léchés par la mer, à regarder le mouvement interminable et régulier des vagues qui viennent s'échouer sur le sable qui les absorbe aussitôt et au loin le défilé des silhouettes de bateaux se découpant sur l'horizon ou le ciel et la mer se confondent. Maintenant que Mathilde n'était plus là, ce bonheur était encore présent maintenant, aux côtés d'Elsa, mais moins intense, plus sourd. Il n'oubliait pas, l'été, lors des orages, le moutonnement infini des vagues, les éclairs qui viennent s'écraser dans la mer en un bruit assourdissant. Il constatait que si la terre et le ciel n'avaient pas changé, beaucoup d'hommes, de femmes et d'enfants avaient disparu. Le bonheur demande toujours de la solitude, pour être face à soi-même et Hugo se rappelait souvent cette phrase que pour être heureux, il fallait s'entourer de hautes murailles pour s'écouter et comprendre qui on était. Avec Mathilde, ils restaient ainsi seuls en retrait sur la plage, enlacés, transis de froid, observant les flots en colère à perte de vue. Ils ne partaient que lorsque les premières étoiles scintillaient dans le ciel à travers les nuages de plomb qui s'en allaient plus loin. Jamais ils n'avaient été aussi heureux et ne s'étaient senti aussi libres que devant ces forces naturelles en colère et devant lesquels ils prenaient conscience de la mesure de ces forces cosmiques dont ils étaient heureux d'avoir été épargnés. Ils aimaient aller au bord du Rhône, à Salin-de-Giraud, parcourir les immensités à perte de vue des marais salants, éblouis par le blanc immaculé d'immenses montagnes de sel, attendris par le vol hésitant des flamands roses, assourdi par le rugissement du Rhône qui rencontre la mer, effrayés par la férocité des taureaux noirs dans les enclos solidement gardés. Dans ces immensités désertes on ne rencontre que soi-même et il n'était pas rare de faire l'amour, devant des aigrettes blanches, indifférentes, sur un lit de salicorne, dans un massif de roseaux et d'herbes folles, avec le même charme magique que la première fois et la sensation d'être les seuls au Monde. J'avais beaucoup souffert de voir Mathilde dépérir chaque jour, et couché auprès d'elle, je l'écoutais respirer pour savoir si le fil qui la retenait à la vie ne s'était pas brisé. J'ai partagé ses moments de détresse, espéré la rémission, espéré revivre de merveilleux moments, retourner sentir les algues, la mer, le soleil sur sa peau. Mais le temps pesait pour elle, malgré quelques moments de grâce arrachés à la maladie et malgré quelques moments de bonheur trop rares et trop courts, sa respiration s'arrêta soudain. Mathilde avait rejoint sa dernière demeure.

\*

Hugo leva les yeux vers le ciel, Elsa se remit à siffler, il souriait. L'été était maintenant à son rendez-vous, la tramontane s'était tue, le ciel était d'azur et la mer s'était soudain réchauffée. La plage était en effervescence, les discussions avaient repris leur cours ainsi que les baignades et la plage désormais regorgeait d'enfants jouant au ballon, alignant les pâtés de sable, pendant que leurs parents s'attardaient dans l'eau.

-Vous savez que je pars demain Elsa, je dois rentrer sur Marseille.

-J'en suis déjà attristée, vous viendrez me voir à Lyon ?

-Je vous appelle dès que je serai rentré pour fixer un rendez-vous. Lyon est la capitale mondiale de la gastronomie, ce n'est pas moi qui le dit mais un certain Curnonsky, le prince des gastronomes. Nous ferons quelques restaurants, j'aimerais goûter la grillade des mariniers, un bourguignon avec du faux filet, cela doit être fondant. Vous me ferez découvrir votre quartier et Notre-Dame de Fourvière aussi.

-Je serai heureux de vous accueillir, j'ai un grand appartement qui est trop grand pour moi lorsque je suis seule.

-Vous partez en milieu de semaine prochaine, je crois ?

-Oui, au prix des locations ici, je ne veux pas perdre un seul jour, mais sans vous les journées seront mornes.

-Vous profiterez encore du soleil et de la mer et je vous appellerai régulièrement sur votre portable, n'oubliez pas de le charger surtout.

Des enfants arpentaient le rivage et collectionnaient les coquillages en les entassant dans un seau. C'est une occupation millénaire chez les enfants ou chez les adultes. Chacun, avec l'âme d'un naturaliste, est attiré par ces squelettes de mollusques amenés par les vagues et déposés sur le sable. La nacre qui en tapisse l'intérieur est parfois très belle. Les enfants portaient le même intérêt aux banales coquilles vides des moules, des coques très communes, qu'à celle des bigorneaux aux sculptures plus travaillées. Collés, assemblés on peut en faire des poupées ou recouvrir un étui pour y glisser ses bijoux.

Ils retournèrent s'étendre sous leur parasol qui projetait son ombre sur le sable et soulevèrent leurs serviettes pour secouer les grains de sable qui les avait recouvertes. Sous l'une d'elle, ils trouvèrent une lettre. Elsa impatiente ouvrit l'enveloppe sur le champ, elle contenait une petite carte au nom de Patrick Siemens avec une adresse à Rome 14 Via de Conciliazione. Sur la carte deux mots en italien Molte grazie, merci beaucoup et les initiales PS. Un chèque de 10000 euros de la Banca di Roma était joint à la carte.

-Ce vase avait donc une certaine valeur.

-C'est curieux ces initiales PS, cela rappelle le Prieuré de Sion ou princesse Sophie du Da Vinci Code.

-Ce soir, je vous invite au restaurant pour mon dernier soir, vous ne pouvez pas refuser.

-Je crains les moustiques à ces heures tardives attirés par la lumière et qui viennent vous porter l'estocade de leur dard allergisant.

-Je vous propose le bord de mer à Port Leucate, les restaurants y sont aussi nombreux que les moustiques, avec un peu de chance nous les éviterons.

-On peut essayer la citronnelle murmura Elsa, peu convaincue de l'efficacité de cette odeur agréable pour chasser les insectes femelles qui ont besoin d'un bon repas sanguin pour porter leurs œufs à maturité et qui trouvent ici, sur les peaux superbement hâlées des touristes qui les découvrent pour les mettre en valeur, un garde manger bien fourni.

-On passera à la pharmacie, il existe de nombreux sprays à base de géranium qui est un répulsif naturel puissant contre ces petites bestioles.

-Je passerai vous prendre à 21 heures et, entre temps, je passerai à la pharmacie.

Le ciel commençait sa lente descente sur l'horizon qui rougeoyait par la diffraction de la lumière donnant naissance à une kyrielle de volutes, rouges, brique, pourpres, jaunes, orange, violette, dessinant dans le ciel d'étranges arabesques multicolores. L'air était encore doux et de nombreux enfants s'ébattaient toujours dans l'eau en poussant des cris joyeux.

Ils plièrent leurs affaires et rentrèrent.

Hugo se précipita à la réception de sa résidence pour régler son séjour et dire au revoir au personnel qui lui était maintenant familier. Il comptait repartir tôt le lendemain, rentrer sur Marseille au plus vite car c'était un jour de retour et il savait que les vacanciers sont régulièrement jetés sur les routes à 10 heures. Il comptait bien arriver à Marseille avant cette heure fatidique qui voit l'autoroute se remplir et s'immobiliser. Il devait ensuite se rendre à un mariage en début

d'après midi. Il fit ses adieux en ajoutant la phrase devenue rituelle « A l'année prochaine ».

\*

Les restaurants devant le port étaient presque tous complets mais il restait encore ceux du bord de la plage, plus à l'écart qui avaient moins d'intérêt. Un couple libéra une place, Ils s'y précipitèrent. Hugo regarda Elsa, il la trouvait séduisante, malgré l'image de Mathilde toujours présente sur ses paupières. Il sentait venir un sentiment de passion pour cette jolie femme avec laquelle il partageait une grande partie de ses vacances et ce voisinage ne lui déplaisait pas. Il pensa qu'avec le temps, l'image d'Elsa pourrait se substituer à celle de Mathilde qui finirait par s'estomper dans son souvenir.

Ils choisirent, sur un menu plastifié, des moules farcies et des frites, un menu sans grande originalité mais apprécié pour son beurre à l'ail et au persil. Le plat fumant qui leur fut rapidement servi embaumait toute sa terrasse de son fumet d'ail fort. Les moules suintaient leur beurre fondu auquel on avait ajouté une noix d'huile d'olive. Les frites de taille moyenne croustillaient sous la dent. Le long de la terrasse des promeneurs s'arrêtaient et jetaient un regard sur les tarifs. Les quais frémissaient sous la foule qui prenait l'air, observant les nombreux voiliers amarrés dont les filins des mats tintaient comme un appel du large. Des jeunes gens espiègles avalaient goulûment d'abondantes glaces à la crème et de jeunes couples à peine formés à la plage poursuivaient ici leur liaison, loin des parents tenus à l'écart de ces idylles naissantes de vacances. Dans le restaurant voisin, un guitariste enchaînait les rythmes et les accords les plus étranges avant de promener entre les tables la soucoupe qu'il sortait de sa veste pendant que les personnes attablées faisaient une moue de refus. Sur la place, un dattier secouait ses palmes sous le vent, comme applaudissant avec retard le musicien qui s'éloignait sous la pâleur crépusculaire de la lune béante. Il ne restait plus désormais que les squelettes des moules et ils se décidèrent pour un dessert de profiteroles au chocolat.

Sur de jolies assiettes de porcelaine richement décorées d'un pourtour doré, les profiteroles composaient une sorte de colline en patchwork de beige et de noir à l'effet séduisant. Les choux étaient bien gonflés et le nappage de chocolat en recouvrait la majorité sous une épaisse carapace. Elsa appréciait le savant mélange de la douceur de la vanille et l'amertume du chocolat noir.

-Ces profiteroles sont excellentes lança-t-elle avec une moue romantique.

Ils quittèrent le restaurant, flânèrent dans les rues bruyantes et rentrèrent.

Hugo accompagna Elsa à son logement, lui donna une chaude embrassade.

C'était promis, ils devaient se revoir quinze jours plus tard.

Hugo rentra et commença les rangements de son appartement, le linge sale fut déposé dans un sac spécial, il ne conserva qu'une chemise propre pour le lendemain et son pyjama.

Il aligna ses bagages terminés dans l'entrée, laissant ouverts ceux qui devaient être complétés par ses dernières affaires.

Il prit le livre de Queneau « Zazie dans le métro » pour en lire quelques pages avant de s'endormir. Zazie le passionnait. Cette gamine espiègle arrivée à Paris de sa province natale rêvait de voir le métro mais n'y parvint jamais en raison d'une grève et ne le prit que lorsqu'elle dormait.

Hugo se rappelait avoir monté cette pièce lorsqu'il était surveillant au lycée. Il jouait alors dans une troupe d'amateurs au lycée de filles voisin et il s'occupait de cet atelier dans son lycée. Une représentation fut donnée devant les élèves et le personnel, au grand complet ce jour là, et ce fut un succès. Aujourd'hui encore, il regarde avec nostalgie les quelques photos qui en avaient été prises.

Hugo prit la route de bonne heure, un soleil tiède s'abattait déjà sur la garrigue environnante, un léger vent faisait frémir la cime des pins. Il accéléra, se présenta au premier péage et en retira le ticket qu'il coinça dans le pare-soleil. Info trafic ne signalait aucun problème et la circulation était encore fluide. Il en serait différemment dans quelques heures pensa-t-il. La météo était clémente, Mistral et Tramontane s'étaient effacés depuis quelques jours. Son GPS venait par un bruit caractéristique de lui signaler un radar, il regarda l'écran pour connaître la vitesse limite autorisée et lut 110 sur l'écran. Il leva le pied car il n'avait pas envie de mal commencer la journée. Il savait qu'avec son mariage l'après-midi, il ne rentrerait pas chez lui avant 5 heures du matin. Il songea à Elsa qui devait encore dormir à cette heure. Vers midi il aperçut, au loin, la silhouette caractéristique de Notre-Dame de la Garde, trois radars se suivaient, il les connaissait bien. Il entra dans Marseille, se restaura, pris une douche et s'habilla. Il entra l'adresse de la mairie sur son GPS et se laissa guider. Il arriva lorsque les dernières personnes se faufilaient encore à travers les rangées de chaises. Le maire avait revêtu son écharpe tricolore et présentait aux futurs époux les dernières obligations de la famille dont le seul but était d'assurer un foyer aux futurs enfants qu'il souhaita nombreux. Devant le porche d'ocre de la belle mairie, chacun saluait son voisin, complimentait les jeunes époux. On immortalisa la scène, puis une lente procession se dirigea ensuite vers l'église proche dont les cloches tintaient à toutes volées. L'office fut entrecoupé de chants d'une jeune soprano au timbre opulent. En cette fin d'été, chacun se retrouva ensuite dans la magnifique propriété des parents de la mariée. Hugo essaya de dénicher des pizzas au chorizo qu'il ne trouva pas et se rabattit sur des toasts à l'anchois. Son portable sonna, il découvrit le SMS qu'Elsa venait de lui envoyer « Je pense bien à vous ». Il était heureux, il relut le message plusieurs fois, s'attardait sur chaque mot du texte, je pense, bien, à vous, il était gai. Il en oublia presque les invités qui repartaient pour le restaurant, situé au cœur d'un vignoble varois. Il monta dans sa voiture et, tout en conduisant, renvoya un message à Elsa, très court « Moi aussi ». Il suivait la lente procession des voitures, en file indienne, sur les petites routes sinueuses de l'arrière-pays varois, lorsque enfin il aperçut les premières lumières du domaine viticole dont il avait lu le nom sur l'invitation. Un vaste parking en pente douce offrait un asile douillet à de nombreuses voitures. A l'extérieur, les apéritifs se mêlaient aux vins de la propriété, pour être offerts par des serveurs élégants, en blanc et noir. L'obscurité et l'air doux s'abattaient maintenant sur les immenses vignobles, en pente douce, qui encerclaient la bastide et les bâtiments agricoles discrets. Une ambiance radieuse s'élevait des invités, ravis de cet endroit isolé, calme et paisible, bercés par les chants des oiseaux nichant dans de grands arbres. Tout le monde pénétra ensuite dans une immense salle joliment décorée. Hugo suivit les parents de la mariée, il était à leur table, juste à côté de celle des mariés. L'ambiance lui rappela quelques deux semaines plus tôt le mariage de son fils, face à la mer ondulante. Au petit matin il rentra, se coucha, regarda l'heure, 5h30 et s'endormit profondément.

En se réveillant le lendemain, il eut une pensée pour son vase et il se dit, qu'après tout, depuis qu'il l'avait eu entre les mains, il ne lui était arrivé que des bonnes choses. Il commençait vraiment à croire aux vertus miraculeuses de cet objet découvert par le plus grand des hasards, celui du vent, de la tramontane qui l'avait obligé à se réfugier en retrait de la plage où il l'avait découvert, probablement enfoui sous le sable, et qu'un tourbillon de vent aura mis à jour. Elsa loin de lui et son fils en voyages de noces aux antipodes, il se dit qu'après tout il pouvait bien aller passer quelques jours à Rome.

\*

Vers midi, il consulta par Internet son site habituel de Voyages SNCF et se réserva pour le lendemain un aller Marseille Rome puis le retour Rome Marseille cinq jours plus tard. Par chance le vol aller sur Air France partait le lendemain à 10h20, il pourrait ainsi profiter de tout l'après midi pour ses premières visites. Il continua toujours sur Internet par réserver quatre nuits dans l'un des trois hôtels Mercure de Rome, le Mercure Roma Delta Colosseo, à deux pas du Colisée, via Labicana. Il ne lui restait plus qu'à attendre le lendemain, à nettoyer et ranger ses affaires de vacances et refaire un sac de voyages pour quelques jours. Il pensait aux affaires qu'il devait emporter, son guide vert et la carte de visite de l'étrange visiteur qui leur avait subtilisé le calice qu'il supposait toujours être celui du Christ. Il se réveilla vers 8 heures, l'avion décollait à 10h20. Il avait juste le temps de déjeuner d'un bon café et d'un croissant qu'il était descendu chercher chez son boulanger en bas de la rue. Il se glissa sous la douche tiède, se badigeonna de gel pour le corps et les cheveux, et laissa couler l'eau abondamment. Il enfila rapidement une chemise propre, puis son costume, et appela un taxi qui arriva cinq minutes plus tard. Le Mistral soufflait violemment, l'avion accéléra puis se cabra soudain, le vol direct qui devait durer 1h35 promettait d'être agité. Hugo se retrouva enchanté d'être au premier rang d'un petit ATR 72 d'une compagnie corse ; il appréciait cette situation plus proche des pilotes sans trop savoir s'il s'agissait d'un avantage ou d'un inconvénient. Il essaya le hublot mais ne parvint pas à améliorer sa vision. A côté de lui, deux sœurs priaient en silence et il se demandait, compte tenu de leur proximité, si elles n'avaient pas également réservé leurs places sur Internet, si l'ordinateur avait réussi à pénétrer les couvents, souvent hermétiques au progrès technique, et si elles aussi négociaient les meilleurs tarifs de vols. L'équipage annonça que la descente vers l'aéroport Leonard de Vinci de Rome-Fiumicino allait commencer. Une mer d'azur parsemée de bateaux suivis d'une traîne écumante défilait maintenant lentement sous le hublot. La côte rectiligne et sablonneuse se dessinait avec précision, alternant les plages sablonneuses fréquentées avec les villages côtiers et des zones plus escarpées désertes. Avec l'altitude on découvrait, émerveillé, de minuscules villages reliés, entre eux, par les traits irréguliers des routes sinueuses épousant le relief. Les rubans bitumeux des pistes de l'aéroport brillaient au loin dans leur verdure. A peine descendu, Hugo attendit de récupérer ses bagages et essaya d'appeler son fils en Polynésie depuis son portable, mais n'y parvint pas car il avait simplement oublié d'ajouter le préfixe étranger à son numéro habituel pour sortir d'Italie. Il écouta un message d'échec en italien qu'il ne comprit pas. Il venait de se rendre compte qu'il était désormais à l'étranger. Il s'engouffra dans le train express qui relie Fiumicino à la gare de Rome, Termini, en descendit pour continuer par la ligne B du métro, direction Laurentina, deux stations seulement le séparaient de la station Colosseo et de son hôtel. Il sortit du souterrain, huma l'air chaud et découvrit la majestueuse silhouette du Colisée, puis il longea l'ouvrage, en observa les blocs dégradés, troués, comme mitraillés par l'usure du temps puis continua la via Labicana. Il vit scintiller l'enseigne du Mercure, il était arrivé à destination. Une belle jeune fille brune parlant français enregistra sa réservation et lui souhaita un bon séjour. Il était à Rome pour quatre jours, il n'y avait pas de temps à perdre. Il déposa son sac et repartit vers le métro, la ligne B direction Rebibbia, puis changea à la gare Termini pour la A, direction Battistini. Il descendit à la station Barberi pour se retrouver face à l'imposante fontaine baroque de Trevi, œuvre monumentale en arc de triomphe. Une légende veut qu'une jeune pucelle, « Trevi » aurait gardé sa virginité en indiquant la source

aux soldats d'Auguste, morts de soif, qui voulaient la violer. Anita Ekberg eut la chance de s'y baigner, habillée, dans la Dolce Vita ou Douceur de vivre de Fellini. Hugo s'adossa à la margelle de la vasque et jeta dans l'eau à la renverse, les deux pièces qu'il tenait dans sa main droite par dessus son épaule gauche, une pour le retour à Rome, la seconde pour un vœu. Sous la protection divine du blason du pape Clément XII, un Neptune imposant est juché sur un char tiré par des chevaux guidés par des tritons. Il fila ensuite vers le palais Quirinal, la résidence du Président de la République depuis sa création en 1946. Auparavant l'édifice avait été la résidence royale et le siège de nombreux conclaves. Si tout le monde connaît le nom du président du conseil italien, tout le monde ignore le nom du président de la République. Il salua les gardes républicains, à la stature imposante, qui gardent l'édifice aussi sûrement que le palais de l'Élysée. Au pas de course, il remonta la rue Sistina en direction de la place d'Espagne qu'il atteignit en quelques minutes. La place d'Espagne, qui doit son nom à l'ambassade d'Espagne qui s'y trouvait, est célèbre dans le monde entier par sa fontaine originale « le vieux bateau », une embarcation de marbre flottant sur l'eau, mais étrangement remplie d'eau qui ne s'évacue que par deux orifices en forme d'yeux. On y voit des abeilles, symboles de la famille Barberini comme ceux de Napoléon ou de François 1er. Il observait l'escalier baroque monumental par sa largeur dont toutes les marches étaient occupées par des promeneurs qui faisaient ici une pause salutaire pour leurs pieds endoloris. Quelques touristes plus courageux se faufilaient pour accéder à l'ancien couvent français, l'église de La Trinité des Monts au sommet, à son obélisque et au buste de Chateaubriand qui fut ici ambassadeur de France. Il obliqua vers l'interminable rue du Corso qui va de la place du peuple à la place de Venise, pris un bus vers la place d'Argentine d'où il continua, sans attendre, vers le Panthéon, son marathon antique. Il découvrit une silhouette identique à celui de Paris et comprit l'émerveillement de Stendhal. Si celui de Paris est réservé aux grands hommes, celui-ci est une église ouverte à tous. Sous son immense coupole, reproduction de la voûte céleste repose le peintre et architecte Raffaello Sanzio ou Santi plus connu sous le nom de Raphaël à qui l'on doit en dehors de l'austère portrait de Jules II, le tableau osé pour l'époque, des trois grâces, abrité à Chantilly. Hugo était maintenant tenaillé par la faim, il remonta vers la place de Venise pour découvrir le monument blanc immaculé en forme de machine à écrire dédié à Victor Emmanuel II. Dans la voie du fort impérial qui le ramenait au Colisée et à son hôtel il s'arrêta devant une trattoria, en poussa fébrilement la porte et commanda le plat du jour qui lui fut énoncé par une charmante italienne à la voix mélancolique, il n'y avait pas de menu. Il était vingt heures et les premiers clients arrivaient seulement, il se rendit compte qu'il était en Italie. En contournant le Colisée pour rentrer il fut ébloui par le monument éclairé. Cette magnifique construction du 1er siècle est un spectacle féerique de lumières d'or disposées à l'intérieur et qui percent à travers les arcades numérotées donnant à l'ensemble l'impression d'un brasier géant. Hugo était séduit par ce Colisée en feu, il revoyait les spectateurs romains arriver avec leur tessère, selon leur rang social, et cherchant la porte d'accès à leur place. Il resta ainsi un long moment puis rentra.

\*

Depuis qu'il avait quitté le Colisée, il ne cessait de penser à Mathilde, Il aurait aimé venir ici avec elle, partager des moments merveilleux. Elle aurait retrouvé ici, en partie, ses origines milanaises, ils en avaient fait leur projet mais avait reporté à plus tard, ils ne pouvaient s'imaginer à l'époque que le temps allait bientôt s'arrêter là, pour eux, prématurément. Il se réjouissait de ses visites

romaines alors que le matin il déjeunait encore à Marseille, il avait tenu parole à son fils qui lui avait demandé d'effectuer ce voyage et de ne pas toujours reporter à un plus tard, car avec l'âge on a ensuite moins envie de jouer au globe-trotter, de quitter ses chers pénates, son canapé, sa penderie bien rangée, sa cuisine, sa chambre avec toutes ses photos. C'était maintenant ou jamais, et il se réjouissait de l'avoir fait. Il gravit, à vive allure, les marches de l'hôtel et courbatu par sa longue marche s'effondra sur le lit. La sonnerie de son portable se mit à retentir, il regarda l'écran, c'était son fils qui continuait son voyage de noces sous le chaud soleil de Polynésie aux antipodes, il avait l'impression d'être à ses côtés.

\*

A peine réveillé, Hugo alluma la télé et s'attela aux préparatifs de départ pour la journée, une douche rapide, le petit déjeuner en commun rapidement englouti, le métro rapidement emprunté, il descendit à la station Ottaviano-Saint Pierre. Il longea la via de la consolation et sonna au numéro 14, numéro figurant sur la carte de visite. Il y avait bien une sonnette au nom de Siemens, il appuya fortement, l'interphone cracha quelques mots.

-Buongiorno signore, chi è là ?

-Je suis le petit français de la plage avec le vase.

-Montez, c'est au 8ème, j'allais partir mais j'ai du temps.

Hugo se retrouva quelques minutes plus tard installé dans un magnifique appartement avec une vue sur la basilique Saint-Pierre.

-vous comptez rester plusieurs jours à Rome ? lança Siemens.

-Je suis ici jusqu'à jeudi.

-Je vis ici depuis avril 2005, lorsque le cardinal Joseph Ratzinger a été élu pape, il m'a fait venir. Nous sommes nés dans le même village de Marktl am Inn en Bavière, nous sommes allés à l'école ensemble et comme il savait que je me morfondais à Freising, il a créé pour moi ce poste de conseiller. Ensemble nous passons de longs moments à discuter, souvent très tard le soir, en allemand bien entendu. Il m'a confié la mission de rechercher des objets saints qui pourraient avoir appartenu à des peuplades qui à la suite de leur disparition parfois accidentelle, auraient perdu leur pouvoir protecteur et connu de grandes catastrophes. Je pense au déluge avec Noé, à l'incendie de 70 par Titus du temple d'Herose-Salomon, aux Templiers en 1307, aux cathares en 1244.

- Mais selon l'église, ce calice est exposé à Valence.

-Oui mais il n'a pas les bienfaits qui lui sont attribués, Valence ne connaît pas le développement de Barcelone, l'Espagne ne bénéficie pas de ses bienfaits.

-Nous n'avons pas parlé du vase, qu'en avez-vous fait ?

-Nous avons pensé, avec Benoit XVI, dès mon retour ici, l'annoncer publiquement. Vous comprenez bien qu'une information de cette importance, la découverte du vase sacré des hébreux transmis à Jésus et retrouvé sur une plage française, balayée par un vent violent, pouvait avoir des conséquences importantes. Nous avons décidé de temporiser, de confirmer les pouvoirs sacrés de ce vase et pour cela, comme je vous l'ai dit, ce vase doit être en communication avec l'univers, c'est comme avec un GPS, la liaison n'est possible qu'à l'extérieur d'un édifice. Pour l'instant il est conservé, en sécurité, dans notre réserve d'objets liturgiques précieux et nos chercheurs vont l'étudier. Je vous invite, ce matin, à prendre le meilleur des cafés italiens au Caffè Gréco, via dei Condotti et après nous irons, ensemble, au Vatican, et je vous montrerai une partie de notre réserve, un endroit où seulement quelques rares personnes, des chercheurs en général, sont admis à pénétrer. Je ferai une petite exception pour vous.

Laissant derrière eux la rotonde massive du château Saint Ange, coiffé de la statue de l'archange Saint-Michel et mausolée de l'empereur Hadrien, ils traversèrent le Tibre au pont Umberto, prirent la rue du Mont Brianzo, traversèrent la place Nicosie et se retrouvèrent dans la rue Condotti. Le Caffè Greco serait le plus vieux café de Rome. Stendhal, Berlioz, Wagner, Litz, Baudelaire, Andersen, furent des habitués du lieu. La façade claire et fleurie contrastait avec les boiseries ébène. L'intérieur est élégant, le rouge sombre, le pourpre et le bordeaux dominant. A l'intérieur on se croirait au palais Garnier, et nos bistrot romains s'en seraient inspirés pour leur décoration. Siemens, habitué des lieux commanda deux ciappuccini et se dirigea promptement vers « l'omnibus » au fond de la salle, une pièce étroite où sont conservées les portraits des célébrités.

-Notre pape Léon XIII venait souvent ici avant d'être élu pape.

-L'endroit est élégant fit remarquer Hugo.

-Je dirai qu'il est magique. Des auteurs, des artistes viennent y chercher une inspiration romantique et s'inspirer de la magie du lieu.

Siemens régla les 10 euros et ils quittèrent, à regret, ce lieu de méditation bucolique.

Ils revinrent sur leurs pas et entrèrent dans la rue de la conciliation par le pont Victor Emmanuel II qui les conduisit à la place Saint-Pierre avec ses deux arcs de cercle ouvert en offrande. Ils s'arrêtèrent devant l'obélisque central et marchèrent vers une fontaine. Siemens s'arrêta et désigna un disque sur la chaussée.

-D'ici vous ne voyez qu'un seul rang de colonnes au lieu de quatre. Vous avez remarqué la rotondité de cette place qui symbolise l'univers avec son infinitude.

-Quelle est la position de l'église sur la finitude ou l'infinitude de l'univers ? lança Hugo

-Nous utilisons la parabole du cercle pour nous en donner la représentation alors que vous vous posez toujours la question de savoir qui de la poule ou de l'œuf était le premier. Un cercle donne une idée de l'infini, c'est un cycle perpétuel, il n'y a ni commencement, ni fin. La poule et l'œuf c'est un cycle, il n'y a pas d'avant ni d'après. Dans la relation homme-Dieu, il en est ainsi, la relation homme Dieu est circulaire, il n'y a pas de début ni de fin, l'homme n'a pas créé Dieu et Dieu n'a pas créé l'homme, il n'y a pas d'avant ni d'après, il y a un cycle homme Dieu infini et éternel.

Ils traversèrent la place et pénétrèrent dans la longue et haute basilique du Vatican construite sur le lieu où fut déposé, après son martyre au cirque de Caligula, Pierre, le chef des apôtres, un pauvre pêcheur juif né en Galilée comme le Christ et qui mourut crucifié, la tête en bas. Charlemagne s'y fit couronner. Ce bel édifice menaçait ruine lorsque Jules II décida de s'en occuper, rasa tout et la reconstruisit avec tout ce que l'Italie comptait d'architectes et de peintres de talent, Michel Ange pour le dôme, Maderno pour la façade, Bramante, Raphaël, Le Bernin pour la place Saint-Pierre. C'est l'église du pape qui est aussi souverain du Vatican avec tous les pouvoirs, législatif, exécutif et judiciaire. Siemens connaissait tous les secrets de cette basilique et il fit découvrir à Hugo, en pénétrant dans la basilique, sur la droite, la Piéta immaculée de Michel-Ange, d'une puissance créatrice stupéfiante.

-Vous saviez que Michel Ange n'avait que 25 ans lorsqu'il a réalisé cette statue ; nous l'avons protégée depuis qu'un fou l'a cassée en plusieurs morceaux.

-C'est lui qui a signé sur la poitrine de la vierge ?

-Oui et c'est même la seule œuvre qu'il ait signé.

il se fit montrer le disque de porphyre inséré au pavement sur lequel s'agenouilla

Charlemagne, le jour de Noël 800, et la statue de Saint Pierre pour lui toucher les pieds comme le font l'ensemble des touristes qui viennent ici.

-Il y a ici 450 statues, 500 colonnes, 50 autels.

Hugo fit remarquer que les bénitiers étaient soutenus par des angelots joufflus et qu'à Rennes-le-Château, c'était le diable. Siemens connaissait bien l'abbé Saunière et son église de Rennes-le-Château.

-Qu'est-ce que l'église pense de cette affaire de Rennes-le-Château et de l'abbé Saunière qui était connu ? demanda Hugo.

-Comment dites-vous en France, imposteur ? Nous mettons ses facéties sur le compte de la solitude et de l'isolement. L'abbé Saunière était un prêtre qui prenait beaucoup de liberté avec la religion.

-Il voulait trouver la preuve d'un mariage entre Marie-Madeleine et le Christ, d'un enfant dont seraient descendus les Mérovingiens. Pourquoi l'église a-t-elle minimisé le rôle de Marie-Madeleine, par misogynie ?

-Marie-Madeleine reste, pour nous, une pécheresse repentie et nous avons par tradition et charité le devoir de pardonner. Nous avons en Italie des repentis. Une maternité de Marie-Madeleine, comme a voulu le démontrer l'abbé Saunière est une pure, comment dites-vous en France ? élucubration ? une idée abracadabrantesque dirait Rimbaud ou votre ancien président Chirac.

Siemens qui possédait un trousseau de clés important ouvrit une porte latérale discrète.

-Suivez-moi Hugo, je vais vous montrer nos collections personnelles d'objets saints. Ils entrèrent dans une salle bien éclairée dans laquelle des vitrines sans fins s'alignaient.

Hugo découvrait des momies égyptiennes, des sarcophages, de vastes canopes, des amulettes, des statues en marbre, en granit, des figurines, des céramiques antiques.

-Mais ce ne sont pas des objets sacrés, mais des objets ayant appartenu à des civilisations disparues.

-Nous devons remettre les objets saints dans leur contexte de l'époque, c'est pourquoi nous devons reconstituer l'environnement tel qu'il était à l'époque car on ne peut comprendre quelque chose que dans son environnement. Un objet comme le calice que vous avez découvert ne se comprend que par son usage. Sa forme semi sphérique représente la moitié de l'univers, le monde terrestre, celui qui nous est accessible, l'autre moitié représente la voûte céleste et n'est pas accessible.

-Le calice sert à boire avant tout.

-Je vous trouve très matérialiste, ce n'est pas le contenu qui est important, que ce soit de l'eau ou de la grenadine, c'est le symbole qu'il véhicule.

Ils arrivèrent au fond de la salle.

-Tenez, vous reconnaissez le calice.

-Au milieu de nombreuses poteries, de vases grecs de toutes formes et de toute matière rayonnait ce calice avec ses stries rendues lumineuses par l'éclairage de la vitrine.

-Vous me disiez que vous effectuiez des travaux sur ce vase.

Siemens précisa que chaque soir il montait, comme Anita Ekberg dans la Dolce Vita, les 120 mètres qui permettent d'accéder par l'escalier à l'intérieur de la coupole de cette basilique Saint Pierre et à la terrasse qui entoure le lanternon. Nous prenons aussi l'ascenseur parfois, c'est moins fatigant.

-De là haut nous avons une vue plongeante magnifique sur la place Saint-Pierre mais aussi sur toute la ville illuminée. Je vous y conduis si vous le souhaitez.

Hugo et Siemens s'engouffrèrent dans un escalier et accédèrent à la terrasse

depuis laquelle ils dominaient tout Rome.

-Regardez cette ville, ses collines, ses monuments, cela ne peut que me confirmer que c'est bien Dieu qui a créé l'univers. La nature, les fleurs, les papillons qui rivalisent de couleurs en est la preuve, il n'y a qu'un être supérieur pour avoir pensé des choses aussi belles. Notre univers a été créé il y a 12 milliards d'années par le Big-Bang. L'univers n'est pas statique, il est en expansion et cette expansion constante mise à jour par Hubble implique à un moment donné la concentration en un seul point, un point sans volume assimilé au néant. L'univers a été créé de rien. Penzias et Wilson ont reçu le Nobel pour avoir découvert des traces de rayonnement de ce Big-Bang. Ce qui est magnifique c'est l'ordre qui règne après cette formidable explosion comme si chacun tenait un rôle précis alors qu'en général, après une explosion, c'est le plus grand chaos qui en résulte.

-A supposer que Dieu existe lança Hugo, qui serait en quelque sorte l'organisateur du Big-Bang, une conscience universelle, un organisateur de nos belles galaxies, de notre soleil qui nous réchauffe, de notre belle planète bleue, qui selon vous a créé Dieu ? et que faisait-il avant de créer l'univers ? Un animal à cet endroit ne pourrait pas avoir le même plaisir, dans sa contemplation, que nous en ce moment, car l'homme seul a ce pouvoir de penser et de juger le beau, le laid. L'animal n'a pas cette faculté et il existe cependant. C'est pourquoi Dieu est attaché à l'homme. Vous citez les fleurs, les papillons, mais vous n'ignorez pas la fragilité de l'homme, les maladies, les épidémies.

Siemens poussa un soupir et poursuivit.

-J'ai perdu un peu de ma jeunesse et ces ascensions me sont toujours pénibles. Hier soir nous étions ici avec le Saint Père, il grimpait allègrement malgré ses quatre-vingt-un ans.

De la terrasse Hugo observait les ondulations douces du Tibre qui avait porté Enée et bercé Romulus et Remus, les rangées de colonnades dues à Bernin de la place Saint-Pierre, l'obélisque de Caligula, le massif château Saint-Ange.

-Chacun est fasciné par l'harmonie de l'univers, par les atomes que l'on retrouve dans tous les éléments, et qui composent les solides, les liquides ou les gaz, et il n'est pas imaginable que cette harmonie parfaite ne soit pas la création d'une conscience universelle, d'un Dieu unique spectateur qui de temps en temps essaie de communiquer avec nous pour voir si nous allons bien, si sa création est aussi parfaite qu'il le souhaitait.

-Vous pensez établir le contact avec le calice.

-Nous avons de bonnes raisons de penser que oui, nous avons reçu des signaux que nous sommes arrivés à décrypter mais vous n'êtes pas sans ignorer qu'il y a dans l'univers quelques signaux parasites.

-Vous connaissez Arecibo ?

-Le gigantesque télescope américain sur l'île de Porto Rico du projet Seti pour capter les bruits de l'univers ?

Hugo reconnut qu'il prêtait son ordinateur dans le cadre de ce projet mondial et qu'il mettait ses méninges à contribution dans un autre projet mondial, celui de Stardust pour identifier les galaxies en fonction de leur forme.

-Je sais différencier les galaxies elliptiques des galaxies spirales lança Hugo, dont la nôtre, la voie lactée, et même les galaxies qui fusionnent. Notre voie lactée dont nous occupons un bras éloigné, a déjà fusionné avec la galaxie du Sagittaire et fusionnera avec celle d'Andromède dans quelques milliards d'années. Le monde actuel est à l'image de l'univers fait de fusions, d'absorptions mais aussi de ruptures, d'éloignements, de mariages et de divorces.

Hugo contemplait les toits de tuiles aux couleurs chaudes d'ocre, illuminés de

lumière. Il reconnaissait au loin la coupole massive du toit du Panthéon, la place d'Espagne avec son obélisque, dominée par l'église de la Trinité des Monts avec son escalier monumental qui y conduit, puis celle de Navone avec sa fontaine monumentale de Bernin. Il était ébloui par tant des splendeurs architecturales.

-Hugo, vous avez visité notre musée ?

-Non pas encore.

-Suivez-moi.

Ils redescendirent le long escalier, arpentèrent de longs couloirs, puis au fond de l'un d'eux il ouvrit une porte avec une clé de son trousseau. Hugo reconnu immédiatement sa sainteté Benoît XVI qui lisait, assis, dans un endroit éclairé.

« Ne me cherchez pas aujourd'hui, je suis avec le petit français qui a découvert le calice, on se voit ce soir au souper ».

Siemens referma la porte à clé. Un enfant perdu dans ces couloirs interminables pleurait, Siemens le prit dans ses bras. L'enfant parlait l'italien, il expliqua entre deux sanglots qu'il s'appelait Gino et qu'il avait perdu sa classe qui était venue visiter le musée. L'enfant précisa qu'il habitait 7 Via Santa Lucia à Marino.

-Tu habites près de Castel Gandolfo, ce n'est pas très loin d'ici, je te ramènerai si on ne retrouve pas ta classe.

-Grazie, grazie, grazie répétait l'enfant qui s'était arrêté de sangloter et un sourire illuminait maintenant son visage car il venait d'apercevoir au bout du couloir quelques uns de ses camarades qui criaient « Gino o era lei passa ». L'enfant essuya ses larmes, d'un revers de main, et fila à toute vitesse rejoindre son groupe. La maîtresse serrait l'enfant dans ses bras puis elle lui prit la main et le groupe reprit sa visite paisiblement.

-J'ai beaucoup de difficultés à parler l'italien, mais ici nous ne pouvons pas faire autrement avec le personnel et avec les habitants. Jean-Paul II parlait, lui, presque couramment l'italien mais nous autres allemands, nous sommes un peu comme vous, les français, à éprouver des difficultés avec les langues étrangères. Ils pénétrèrent dans la chapelle Sixtine, une salle rectangulaire où se réunissent les cardinaux pour élire le pape. En dehors de cette période, cette magnifique salle est accessible au public, par une entrée unique, après une longue procession le long d'une enceinte fortifiée qui protège les nombreux musées du Vatican. A l'intérieur on trouve, pour se restaurer un self service agréable et un bureau de Poste très accueillant pour adresser à ses proches des cartes postales. Quelques conférenciers avec leur groupe y donnaient des visites groupées et commentées à des visiteurs entassés dans une modeste pièce. Siemens salua un guide, une main posée sur l'hôtel, qui donnait ses explications sur la grandiose fresque verticale de 20 mètres de haut et 10 de large du jugement dernier, un travail de six ans qui occupe le fond de la chapelle sur toute la façade. Il expliquait que Michel Ange était à l'époque angoissé, tourmenté, poursuivi par les critiques et des événements tragiques dont la mort de son père et de son frère. Un jour il tomba de l'échafaudage qui avait été érigé en juin 1535 et se blessa gravement. Il refusa les soins et brûla ses esquisses pour effacer toute trace de son génie.

-Vous remarquerez que le christ représenté ici, un peu au dessus du centre, levant le bras à côté de sa mère résignée, est assez terrifiant. Le christ est aujourd'hui voilé, mais il avait été peint nu par Michel Ange, comme les 400 autres personnages. Ce fut un élève de Michel Ange qui les voila pour éviter le scandale. Sur la gauche, à l'appel des anges, les élus s'élèvent, tandis qu'à droite, les damnés sont précipités en enfer. Michel Ange y aurait peint quelques uns de ses adversaires qu'il aurait envoyés ainsi en enfer. Michel Ange s'est peint lui-même dans la peau écorchée de martyr de l'apôtre Barthélemy, celui qui

tient le couteau au niveau du genou du Christ. La fresque se voulait une condamnation des impies. En passant devant la façade Nord, Siemens s'arrêta devant la fresque de Pérugin, la remise des clés à l'apôtre Saint Pierre.

-Hugo, observez la symétrie de cet ensemble, un arc de triomphe de chaque côté, au centre la structure hexagonale et 6 apôtres de chaque côté. Il y a deux clés, une en or et l'autre en argent.

-C'est l'acte fondateur de l'église catholique « Tu es Pierre et sur cette pierre, je bâtirai mon église ».

-Nous allons passer aux quatre chambres de Raphaël.

Ils escaladèrent un escalier, Hugo suivait péniblement, ses pieds le faisaient souffrir. Il écoutait les explications de ces chambres, celle de Constantin, d'Héliodore, de la signature, de l'incendie du Borgo.

-Je vous rassure, nous ne attarderons pas très longtemps dans ces petites salles très fréquentées.

-Mes jambes ne le supporteraient pas. Il y a des toilettes ici ?

-Oui vous en avez à côté de la salle de l'incendie du Borgo. Nous y arrivons, tenez c'est là, sur votre gauche. Ensuite, nous irons voir dans cette salle, la dernière toile peinte par Raphaël, le couronnement de Charlemagne à Saint-Pierre. Dans la salle de l'incendie du Borgo, ce sont des scènes de la vie qui y ont été peintes.

-D'où vient ce nom d'incendie du Borgo ?

Siemens expliqua que le pape Léon IV aurait éteint incendie avec un signe de croix, le Borgo étant le quartier qui entoure la basilique Saint-Pierre.

Hugo était émerveillé par ce couronnement.

-Charlemagne avait choisit une date symbolique pour son couronnement, la nuit de Noël d'une année pas comme les autres, 800.

-On dit que c'est le père de l'Europe.

-L'empire de Charlemagne est un empire franc, l'Europe est celle des nations sans hégémonie. Mais ce n'est pas Charlemagne, notre Karl der Grosse, le fils de Pépin le Bref, qui est représenté ici, mais bien votre bon roi François 1er, celui qui vous a récupéré La magnifique Joconde que le Monde entier vient admirer au Louvre. Vous remarquerez aussi que le pape Léon III qui a couronné Charlemagne a les traits de Léon X, celui qui signa le concordat avec François 1er.

Hugo fit remarquer à Siemens que son téléphone portable sonnait, il prit l'appel, c'était le pape lui-même qui souhaitait le rencontrer.

-Je suis obligé de vous quitter, devoir oblige, mais je vous donnerai de plus amples renseignements sur votre calice.

-Avant de nous quitter, je vous rends le chèque de 10.000 euros car ce vase a repris la place qui est la sienne au cœur de l'église catholique.

Siemens récupéra le chèque et demanda à Hugo son adresse mail.

-A bientôt lança Siemens en s'éloignant.

Hugo se retrouva seul devant le couronnement de Charlemagne, il en examinait les détails. Il venait d'apprendre que les téléphones portables, Internet avaient aussi fait leur apparition au Vatican. Bel exemple de modernité pensa-t-il. Il regarda l'heure, 16 heures, il retourna au métro, reprit la ligne A jusqu'à République et monta dans le bus 64 jusqu'à La place de Navone où il se fondit dans la foule déambulant autour de la fontaine colossale des quatre fleuves de Bernin. Représentés par d'immenses statues, les fleuves légendaires, Le Nil, le Gange, le Danube et le Rio de la Plata symbolisent les quatre continents et quatre couleurs du drapeau olympique. Hugo observa qu'il manquait le vert de l'Océanie mais, après tout, personne n'était bien certain du nombre de

continents.

En cette fin d'été, l'eau coulait en abondance, jaillissait des mascarons pour tomber en immenses gerbes bouillonnantes dans la large vasque d'où elles étaient réinjectées dans un cycle sans fin.

\*

Encore 24 heures pensa-t-il. Il aurait aimé être là avec Mathilde pour contempler tous les obélisques, ces monolithes quadrangulaires surmontés de leur petite pyramide et levés vers le ciel qui semblaient lui désigner l'endroit où désormais elle séjournait. Il sortit son téléphone portable et appela Elsa. Il lui raconta sa visite du pape, sa rencontre avec Siemens et les découvertes fabuleuses, qu'à sa suite, il avait faites dans la basilique Saint-Pierre, la chapelle Sixtine, « la Capella Sistina » ou les chambres de Raphaël. Des statues, des mosaïques, des marbres de Carrare, des porphyres, des bronzes, des croix, des obélisques, des colonnes défilaient sans cesse dans sa mémoire.

-Elsa je ne suis pas loin du Panthéon, je veux y retourner et aller rendre hommage à Raphaël qui y séjourne pour toujours. Après je file manger et au lit de bonne heure.

\*

Hugo traversa la place Saint-Eustache, puis celle de Minerve, et accéda rapidement à l'intérieur de cet ancien temple dédié à tous les dieux construit par Agrippa et transformé aujourd'hui en église. Le porche d'entrée, avec ses colonnes de granit, est impressionnant. Hugo resta figé par la coupole aussi haute que large avec ses alvéoles décentrées. Il chercha la 5ème chapelle et découvrit le tombeau de Raphaël, mort à 36 ans, le jour de son anniversaire et vendredi saint. Sur le sarcophage la belle épitaphe en latin d'un cardinal « Ci gît Raphaël, à sa vue la nature craignit d'être vaincue, à sa mort elle craint de mourir ». Au dessus du tombeau, le bel hommage rendu par un de ses élèves, avec la vierge Marie tenant amoureusement l'enfant Jésus, nu et debout dans les bras, une position inattendue nous montrant un enfant déterminé. Pour les italiens, c'est la Madonna del Sanzio, la Madone, la Sainte Vierge en italien, celle qui réalise des miracles à ceux qui la sollicitent en venant rendre hommage à l'un des plus grands peintres et architectes de l'humanité, l'amant jaloux et fidèle de sa belle boulangère qu'il surveillait autant que ses travaux, les interrompant parfois pour aller voir ce qu'elle faisait. Hugo croisa ses mains et se recueillit. S'il avait pu emporter la coupe et communiquer avec l'univers, avec le Dieu créateur il lui aurait demandé que plus jamais les enfants ne souffrent de maladie, qu'ils vivent tous heureux aussi insoucians que cet enfant qu'il avait devant lui. Il resta un long moment à s'imaginer un monde vivant aussi beau que le monde parfait des statues de marbre de Raphaël et de Michel-Ange qu'il découvrait. Sa nature laïque et impie se transformait en une immense piété. Un sentiment de dévotion et de respect pour Dieu et pour les choses de la religion lui parcourait le corps comme un immense frémissement à la vie. Il pensa que plus jamais rien ne serait comme avant. Cet enfant admiratif de sa mère était l'espoir qu'il recherchait, cette vierge méritait bien son nom de vierge des miracles. Il sortit à la lumière et se rua dans les magasins de souvenirs, une enseigne Prada lui envoya un rai plus intense que les autres, il résista car il n'était pas venu à Rome pour s'habiller. Il acheta plusieurs cartes postales, des souvenirs divers et aperçut l'enseigne du Caffè Tazza d'Oro qui revendique le meilleur café expresso de la ville. Il ne fut pas déçu et, dès son retour, il décida qu'il changerait de marque de café qu'il appréciait pour se rapprocher de ce divin nectar. Les pieds endoloris, il poursuivit sa marche vers la place de Venise, passa dans la rue San Marco en se demandant ce que le protecteur de Venise venait faire jusqu'ici. Il

remonta la via del Corso, une large artère, qui n'en finit plus jusqu'à la place du peuple, la place des artistes et écrivains, au milieu de laquelle chacun peut s'asseoir sur les marches de la fontaine en reprenant ses forces pour visiter les trois églises qui entourent cette jolie place bien agréable. Arrivé au 181, il remarqua un Autogrill, un immense self service, observa les prix, une bonne odeur s'en détachait. Il eut soudainement envie d'un osso bucco et entra, prit un plateau et le remplit abondamment. Ces kilomètres à travers Rome lui avaient creusé l'appétit. L'osso bucco se présentait sous la forme d'épaisses tranches de jarret de veau qui baignaient dans un concentré rutilant de tomates et d'ail entourés de macaronis en couronne. En France, les pâtes courantes sont les lamelles, les nouilles, un terme qualifiant des personnes molles et indolentes sans initiative. Ici ce sont des macaronis, ou maccheroni, mais ils désignent la même chose car le maccherone est un gros nigaud. Le pays ne manque jamais de pâtes, de toutes les formes, de toutes dimensions et de toutes les couleurs. On trouve les farfalles en papillon, les spaghetti interminables, les penne, les orechiettes, les trofies, les rigatoni, les conchites ou encore les giganti et les bombardoni. Il n'y a que l'embarras du choix, mais reconnaissons qu'entre les pâtes et la sauce tomate, c'est une longue histoire d'amour.

Hugo héla une jeune serveuse.

-Mi scusi, per cortesia.

-Che cosa desidera ?

-Vino.

-Français ? du vin.

-Vous parlez français.

-Je suis niçoise et je travaille à Rome, vous savez ici vous ne serez pas dépaysé, il y a beaucoup de français.

-Je vous apporte du vin rouge ou rosé ?

-Allons pour le vin rosé avec l'osso bucco.

Hugo entama la conversation sur Nice où il avait terminé ses études sur les hauteurs de Cimiez en passant plus de temps à observer par la fenêtre le départ de avions qu'à examiner la théorie Keynésienne du plein emploi. Cela ne l'empêcha pas d'obtenir sa licence avec une belle mention. La serveuse lui expliqua qu'elle avait fréquenté le lycée du Parc mais n'avait jamais réussi à décrocher le fameux sésame d'entrée à l'université et dut se résoudre à faire le service dans plusieurs restaurants avant de suivre un bel italien qui l'avait séduite à Nice pendant les vacances et l'avait convaincue de venir goûter aux joies romaines. Les italiens sont de dangereux séducteurs, toujours très élégants, chaussures Gucci ou Prada, cravates de soie Moschino ou Kenzo, costumes Versace, Armani ou Hugo Boss, Prada, ce sont des Latin lovers attentifs qui au volant de leur Lancia ne vous laissent aucune chance. Hugo régla le vin et remercia la serveuse. Il lui promit de revenir le lendemain mais elle ajouta qu'elle était de congé, et pas en RTT comme nous en France. Ici en Italie nous faisons encore de longues journées dans la restauration.

Hugo reprit le métro, la ligne A puis à Termini, se glissa dans la B jusqu'à Colosseo. Il était fatigué et rentra à son hôtel. Sur la porte il remarqua la pancarte « Aperto », c'était ouvert. Il se remémorait le vocabulaire qu'en peu de temps il avait assimilé. Via, c'était la rue, la voie, et viale, l'avenue, le boulevard, Aperto ouvert et Chiuso fermé, A destra, à droite et A sinistra, à gauche, camera la chambre, letto, le lit. Avec ces quelques mots, il en savait assez pour se débrouiller lorsqu'il était perdu. Le mot qu'il détestait le plus était lontano, loin, car il savait qu'il faudrait marcher longtemps, et celui qu'il aimait le plus était vicino, près, car il touchait au but.

Il prit l'ascenseur et regagna sa chambre au 8ème étage d'où il dominait le Colisée merveilleusement illuminé. Il pensa que Dieu protégeait cette ville qui le lui rendait bien. Il alluma la télévision, des variétés sur Rai uno, un jeu sur Rai due, passa sur Canale 5, Italia 1 et Rete 4, les programmes se ressemblaient étrangement. Il regrettait les informations françaises du 20 heures. Après une heure, il éteignit et s'endormit. Lorsque le lendemain les premiers rayons du soleil se mirent à filtrer à travers les persiennes, il se leva et se prépara pour sa dernière journée de visite, le Colisée et les forums impériaux, plusieurs kilomètres de marche à pied l'attendaient. Il descendit, déjeuna et longea la voie du forum impérial jusqu'aux marchés de Trajan, le premier centre commercial construit dans le monde, un complexe de bureaux et de boutiques construits en hémicycles étagés adossés à la colline du Quirinal comme pour l'empêcher de s'effondrer. Nos hypermarchés actuels n'en sont que de pâles copies, 1500 ans après. Il accéda à la place de Venise proche et grimpa les escaliers vers celle du Capitole. Il se souvenait avoir habité jadis place du Capitole à Toulouse, se souvenait des rodéos insensés du samedi, lorsque plusieurs voitures se mettaient à tourner, à vive allure sur la place, jusqu'à ce que l'une d'entre elles se retourne. Ce spectacle hebdomadaire régulier, il ne l'aurait manqué pour rien au monde. Il aimait cette magnifique place devant la mairie qui connut bien des vicissitudes et changea bien souvent de nom, place royale puis de la liberté, place impériale et aujourd'hui place du capitole. La place accueillait le marché, jusqu'à ce qu'un artiste, Raymond Moretti, en dessina au sol en son milieu, une croix occitane avec les signes du zodiaque. Il avait visité cette place avec son fils et Mathilde, chacun s'était installé quelques instants sur le plot de son signe zodiacal, verseau pour Mathilde et taureau pour son fils. Ils en avaient profité pour déjeuner au Mac Donald qui fait l'un des angles de la place. Il revoyait cette place avec ses belles arcades et s'imaginait quelques cathares encapuchonnés s'y faufilant à la nuit tombée avec le calice qui portait cette inscription I II IIII II, 1242. Au sommet de sa colline, face au forum, la place du Capitole que dessina Michel-Ange, au joli damage, reconnaissable à la statue équestre sombre de Marc Aurèle, ressemble beaucoup à celle de Toulouse. On y découvrait autrefois avant d'y construire un magnifique palais, une vue magnifique de ce qu'il reste de la Rome antique, ses temples de Jupiter, de Saturne, de Vespasien, de Castor et Pollux qui rappellent les origines païennes de ce peuple devenu chrétien. L'autre extrémité de la place autrefois bâtie donne accès à un magnifique escalier qui conduit à la place de Venise, encadrée par les deux statues de deux jeunes gens avec leurs chevaux, les Dioscures, les fils de Zeus, Castor et Pollux, des jumeaux que l'on retrouve dans le signe zodiacal gémeaux. Hugo dévala rapidement les marches de l'immense escalier de la Cordona réalisé par Michel Ange, sans même s'appuyer à la majestueuse rampe, jeta en arrière un coup d'œil à ces deux magnifiques statues avec leurs chevaux. Au bas de l'escalier il obliqua vers le forum, y pénétra et acheta un billet groupé Colisée-Palatin-Forum qu'il introduisit dans le portail magnétique. Il se promena devant les façades des basiliques Emilie et Giulia, contempla le temple des vestales. Il était émerveillé par ces immenses colonnes toujours dressées qui avaient défié le temps et résisté à 2000 ans d'histoire. Il s'arrêta un long moment au temple des vestales, sept jeunes femmes vierges issues de familles nobles qui devaient protéger le feu sacré. Elle disposait d'un parc important pour se détendre et se reposer car malheur à celle qui faiblissait, elle était enterrée vivante, drôles de méthodes pensa-t-il. Il revit un instant les quelques deux cent cathares jetés dans le feu à Montségur, non pour avoir failli à leur mission, mais pour ne pas avoir voulu en changer. Après le forum romain, il descendit la rue du fort impérial pour

rejoindre le Colisée et continuer la rue Saint Grégoire pour accéder au Palatin. Arrivé à la hauteur du Colisée, il s'attarda autour de l'arc de Constantin qui est le monument qu'on ne peut manquer par son imposante stature et son état remarquable de conservation. Bien que des balustrades en interdisent la traversée, l'arche centrale coiffe la voie du triomphe empruntée par les empereurs entrant à Rome, après une victoire, et distribuant de l'argent au peuple massé sur le parcours. Il eut alors une vision, 1242, 1 grande arche, 2 petites, 4 superbes colonnes corinthiennes, 2 parties distinctes, dont l'une de marbre. Il rêvait toujours à son vase et à cette suite de traits, I II IIII II, qu'il ne comprenait toujours pas.

Il accéda au Palatin, le berceau de la ville éternelle. Personne n'a oublié les vers bien nostalgiques qu'écrivit depuis Rome, Du Bellay qui s'y ennuyait :

-Quand reverrai-je, hélas, de mon petit village

-Fumer la cheminée, et en quelle saison

.../...

-Plus me plait le séjour qu'on bâti mes aïeux

-Que des palais romains le front audacieux

-Plus que le marbre dur, me plait l'ardoise grise

-Plus mon Loire gaulois que le Tibre latin

-Plus mon petit Liré que le mont Palatin

-Et plus que l'air marin la douceur angevine.

Hugo inséra son billet jumelé Palatin-Colisée-Forum dans l'un des nombreux lecteurs optiques des portails d'accès et le portillon se libéra pour le laisser passer. Le Palatin doit sa célébrité à Romulus et Remus, puisqu'à cet endroit dans la grotte de Lupercal, la louve allaite les deux jumeaux qui furent ensuite recueillis par ce couple de berger Faustulus et son épouse Acca Laurentia avant qu'ils ne décident d'y fonder Rome. Hugo s'attarda longuement dans des jardins. Il observait Le Tibre qui serpentait au loin, la coupole resplendissante du Vatican, l'univers minéral du forum avec ses immenses colonnes dressées vers le ciel et le Colisée circulaire et massif proche. Il se rendit à la maison d'Auguste qui n'est pas celle de l'empereur Auguste mais celle des empereurs, les augustes. Il imagina les nombreux palais des anciens empereurs romains, en tuile rouges, ou ce qu'il en reste, celui de Caligula, des Flaviens, des Augustes. Il faut cependant une bonne dose d'imagination pour essayer de reconstituer l'univers que Du Bellay trouvait si froid et qui est cependant très verdoyant, peu éloigné malgré la latitude plus septentrionale de la campagne angevine qui, à la vérité, ne devait pas être plus verdoyante.

Hugo avait déjà visité en Corse et en Espagne de tels musées romains à ciel ouvert, il était familier de l'organisation des domus romaines, avec leur espace habitation, l'atrium, leur espace détente, le péristyle et leur inoubliable espace de bains, les thermes. Il admirait la propreté des romains, leur souci de l'eau. La civilisation romaine, comme la grecque, est avant tout une civilisation urbaine et c'est d'ailleurs par la construction de villes avec les routes d'accès qu'ils ont romanisé les pays conquis. En habitant la Provence, il appréciait les souvenirs de leur passage laissés à Arles avec les arènes semblables au Colisée ou à Nîmes avec la maison carrée. On venait de retrouver, enfoui dans la vase du lit du Rhône, l'un des rares bustes de l'empereur César bien conservé. Il commençait sérieusement à avoir mal aux jambes et s'arrêtait parfois pour reposer ses pieds endoloris, mais il voulait profiter au maximum de cette belle ville de Rome dont il visitait plusieurs fois les mêmes sites. Il savait que c'était le dernier jour et que le lendemain il pourrait se reposer dans l'avion avant d'atterrir à Marseille et reprendre sa vie tranquille. Il quitta le Palatin pour se rendre au Colisée proche,

et visiter l'intérieur. Il connaissait maintenant l'extérieur pour s'y arrêter chaque soir avant de rentrer à son hôtel en s'asseyant sur le rebord du trottoir pour observer les détériorations de ce bel édifice. Il constata que l'arène avait été en partie découverte pour laisser admirer les coulisses de cet endroit. Des travaux de restauration y étaient entrepris, un employé devant lui raccrochait le grillage à son support. Commencées avant Jésus Christ, sans ciment, par la seule magie de pierres et de terre assemblées en voûte et maintenue naturellement, ces constructions sont encore en place aujourd'hui. Les romains qui ont donné l'arc roman étaient de grands spécialistes de ces ouvrages qui avaient globalement résisté à plusieurs tremblements de terre. Quelques voûtes, ayant abrité les loges de la pluie, s'étaient effondrées, mais la plupart étaient encore bien présentes. L'intérieur est impressionnant, 50000 personnes pouvaient s'y asseoir autour de l'arène pour assister aux combats de gladiateurs et engager des paris. Les combattants pouvaient être des professionnels, les lanistes ou des esclaves. Ils s'opposaient entre eux ou face à des lions. Insensibles au fer, au feu, aux coups, ils saluaient avant de combattre l'empereur de leur phrase célèbre « Ave Caesar, morituri te salutant, Salut à toi César, ceux qui vont mourir te saluent. Le gladiateur blessé ne devait sa survie qu'à l'orientation d'un pouce. Levé vers le haut il était sauf, mais tourné vers le bas, il était achevé dans l'arène. Le soir de son arrivée il avait constaté un éclairage vert différent des autres soirs qui illuminait le Colisée, il se renseigna, il en était ainsi à chaque fois qu'un condamné à mort était exécuté dans le Monde, il apprit plus tard qu'il s'agissait d'un américain de 45 ans, violeur et tueur d'une jeune femme, Brandon Caprik, qui avait été exécuté par injection létale en Virginie. Les gladiateurs qui combattaient étaient eux aussi condamnés à une mort certaine comme le taureau qui entre dans une arène, mais lui au moins, il ne le sait pas. L'air était frais, il se sentait heureux de découvrir tous ces vestiges dont il avait appris l'existence en cours de latin ou d'histoire mais qu'il n'avait jamais pu voir d'aussi près.

De là il rejoignit son hôtel proche, changea la carte de son Nikon qui était pleine. Chaque soir il prenait connaissance des photos qu'il pouvait encore prendre et rechargeait la batterie pour ne pas manquer de rapporter des souvenirs qu'il se repasserait ensuite. Il n'était que midi et il avait faim. D'habitude il se rendait déjeuner à l'Autogrill de la gare Termini, un immense restaurant en libre-service installé dans la gare en surplomb des guichets délivrant les billets. De ce magnifique belvédère, tout en se régaland de jambon de Parme, d'un primo de pâtes au parmesan, d'un Tiramisu et d'un peu de vin blanc, il observait les allers et venues des voyageurs toujours paniqués à l'idée de manquer leurs trains. Mais il ne voulait pas quitter Rome sans voir le cirque Massimo et les Thermes de Caracalla qui étaient proches de l'hôtel. En route, il s'arrêta dans une tavole calde, une table chaude, commanda un panini et un tramezzini qu'il emporta puis trouva une place à l'ombre, avec un banc pour les déguster à son aise, puis il fila vers le cirque Massimo.

\*

La sonnerie de son portable se mit à retentir, c'était Siemens qui souhaitait savoir si tout se passait bien.

- Nous avons mis nos meilleurs spécialistes pour comprendre les signes gravés sur le vase, I II IIII II, et nous essayons de savoir s'ils ne représentent pas des colonnes qui existeraient au Monde, dans cet ordre.

-J'ai vu de nombreuses colonnes dans le Forum, mais il n'y a pas cette disposition.

-Nous ne désespérons pas de trouver, mais peut être ne s'agit-il, simplement,

que de la date 1242, je crois que c'était votre première intuition.

-1242, cela me plaît bien, la paix de Loris, le ralliement des seigneurs du Midi à Saint Louis, mais aussi le fin des cathares.

-Vous les français vous êtes, comment dit-on, « chauvins ».

-Je pense que dans ce domaine vous n'avez rien à nous envier.

-Nos spécialistes pensent à une forme de dialogue comme dans le film de science fiction « Rencontre du troisième type ». Si vous aviez à communiquer avec un extraterrestre, vous commenceriez par lui montrer votre pouce pour vous désigner, cela fait 1, puis vous continueriez en montrant à votre interlocuteur le pouce et l'index pour indiquer 2, et enfin vous montreriez vos deux bras et vos deux jambes ou quatre doigts, ou vos deux yeux, le pouce et l'index pour désigner le chiffre 4. Je pense que le premier dialogue devrait commencer ainsi. Mais nos spécialistes essaient de discerner les fréquences car nous entendons toujours des signaux.

-David Lauglin, dans le film de Spielberg, l'interprète de Lacombe, utilisait la musique.

-Je vous tiendrais au courant, en attendant bonne visite et bonne rentrée en France demain.

\*

Le cirque Massimo est, aujourd'hui, une magnifique prairie entourée d'une esplanade pour les promeneurs. Mais c'est dans cette vaste dépression qui mène au Tibre entre le Palatin et l'Aventin que tout le beau monde de Rome venait assister aux courses de chars reprises dans le film Ben Hur avec Charlton Heston. Des gradins de bois étaient aménagés sur tout le parcours long de 600 mètres. On engageait des paris sur les attelages, le plus souvent des quadriges, quatre chevaux de front, comme on peut encore en voir au Puy du Fou ou au Grand palais à Paris avec les statues de Georges Recipon.

En bas du cirque Massimo, Hugo put contempler l'île Tibérine à l'allure de bateau avec ses deux rames, les pont Fabricio et Cestio.

Hugo remonta la rue des thermes pour parvenir à l'un des endroits les plus sophistiqués pour faire venir l'eau et la chauffer à travers un réseau de souterrains et d'aqueducs dont les romains étaient les maîtres. Le thermalisme a son origine grecque, thermos, la chaleur. Les thermes obéissaient à un rituel et à un parcours obligé que chaque romain devait suivre. Il devait avant d'accéder aux bains, s'échauffer le corps à la palestine par des exercices physiques avant de découvrir les plaisirs et les bienfaits des bains chauds. C'étaient les esclaves qui étaient chargés, jour et nuit, d'entretenir la bonne température et de canaliser les curistes qui se déshabillaient à l'entrée et déambulaient ainsi nus à travers un parcours imposé, du plus chaud, le caldarum, au plus froid, le frigidarium. L'eau chaude n'était pas perdue pour tout le monde et récupérée par des laveries installées en sous sol qui bénéficiaient gratuitement de cette eau idéale pour un lavage à 40°. Le romain reprenait ensuite ses vêtements lorsqu'on ne les lui avait pas volés, ce qui était fréquent et il continuait ainsi, après s'être habillé, par des promenades et des discussions dans les jardins, dans l'auditorium ou à la bibliothèque. Il faut aujourd'hui beaucoup d'imagination, malgré les nombreuses réfections et les explications données sur de magnifiques panneaux, pour revenir plusieurs siècles en arrière et imaginer le site à l'époque.

Hugo se rappela ses nombreuses baignades dans les endroits les plus reculés du Sud de la France où subsistent des restes de leur passage. Le thermalisme fait partie au même titre que la pizza et les pâtes de la culture romaine. Il abandonna la quiétude minérale de cet espace attendri par la verdure des jardins alentours et s'engouffra dans l'église des saints Nérée et Achillée, face aux

thermes, pour y déposer un cierge en souvenir de Mathilde. Les saints Enée et Achillée étaient deux frères eunuques qui furent baptisés par Saint Pierre qui perdit ici le pansement de sa jambe blessée par les chaînes dans sa prison. Enée et Achillée furent martyrisés pour avoir prêché, la foi chrétienne, et la virginité à la belle Domitille épouse d'un consul et nièce de l'empereur. Tous les trois, refusant d'abjurer comme plus tard les cathares, finirent leurs jours, avec d'autres sympathisants chrétiens, à la prison de Ponza, une petite île au large de Rome.

\*

Hugo alluma un cierge qu'il déposa sur un support. Son cierge, le seul, éclairait la chapelle. A travers Enée, il se rappela le héros de la guerre de Troie de Virgile et d'Homère. Enée est le héros qui pénètre le royaume des morts, sous la conduite de la sibylle, pour aller voir son père mort. Voyage réel ou intérieur, Hugo refaisait ici, à sa façon, le même voyage pour revoir Mathilde, communiquer avec elle, revivre quelques instants comme si elle était présente. Il pria pour que la lumière du cierge éclaire encore sa rencontre intérieure et l'éclaire dans ses décisions, dans les difficultés que son absence avait entraînées. Le royaume des morts n'était pas très loin, il n'était qu'à quelques mètres de la porte de la ville et de la rue Appia Antica, une rue pavée de grosses pierres mal assemblées en basalte noir très dur qui est bordée de sépultures, les catacombes. Les catacombes le long des routes constituaient le royaume des morts avant la création des cimetières. Les premiers cimetières chrétiens furent donc les catacombes, des rangées de tombes souterraines car personne depuis l'extérieur ne devait voir les chrétiens se recueillir. Notre curé Saunière, au lieu de retourner le cimetière de Rennes-le-Château dans tous les sens pour découvrir une tombe, aurait eu ici, un travail plus facile, dans les galeries creusées de la surface vers le bas au fur et à mesure que la place manquait. Saunière n'avait pas trouvé sous l'église de Rennes-le-Château, la merveilleuse organisation des catacombes aux portes de Rome et perdit un temps considérable à chercher la tombe du Sigebert IV, le descendant mérovingien que sa sœur disait avoir hébergé jusqu'à son départ à Rennes-le-Château. Les catacombes sont situées en pleine campagne, loin de tout. Elles ferment entre midi et 14 heures, laissant à l'abandon, loin de tout, de nombreux touristes affamés. Hugo fut lui aussi piégé et se restaura au bar ambulant stationné juste en face de l'entrée de l'une d'elles. L'après midi avançait et il fallait déjà songer au retour, au rangement des affaires à l'hôtel. Il remonta la rue Labicana jusqu'à son hôtel tout en observant de loin le Colisée. Tout en marchant, il observait les prix des menus affichés à la devanture des nombreux restaurants touristiques installés au début de la rue. L'un d'entre eux retint son attention, il y avait de la place libre et quelques tables individuelles étaient encore libres, il entra. L'accueil fut simple, on l'installa en bordure de la rue d'où il pouvait voir défiler tous les passants. Il commanda un pollo à la romana, poulet cuit à la cocotte et accompagné de poivrons après un antipasti. Il termina par un tiramisu crémeux, un gâteau sublime à base de mascarpone saupoudré généreusement de chocolat. Il demanda un café, régla l'addition et parcouru les derniers mètres jusqu'à l'hôtel Mercure. Il se mit à ranger ses affaires, triste de repartir déjà, puis il prit sur la table un journal du jour qu'il parcourut et le plia pour l'emporter. L'hôtel était silencieux, il n'entendait que le mouvement assourdi de l'ascenseur qui parvenait jusqu'à lui. Il alluma la télévision et se coucha en repassant tout ce qu'il lui restait à faire, le lendemain, au réveil, pour ne pas manquer l'avion du retour. Il appela la réception pour être réveillé à 7 heures, éteignit la lumière et s'endormit. Dans son rêve il revit des fontaines et des jets d'eau, la fontaine de

Trevi contre son palais, avec toutes les pièces qui gisaient au fond de la vasque, vit deux enfants élevés par une louve, un homme cloué sur une croix et tous ces souvenirs se mélangeait maintenant. La sonnerie du Téléphone le réveilla. La réceptionniste lui indiqua qu'il était 7 heures et lui souhaita une bonne journée. Ses bagages sur l'épaule, il reprit la direction de Termini d'où partait la ligne de chemin de fer vers l'aéroport. Trois heures plus tard il atterrissait à Marseille avec une température annoncée de 30° et un temps magnifique. Il était heureux car il savait que son fils et sa belle fille de retour de voyage de nocces l'attendaient déjà à l'aéroport. Il regarda par le hublot pour découvrir sous ses pieds l'immensité de l'étang de Berre bordé de nombreuses habitations alanguies sous le soleil. L'arrivée sur Marseille est toujours un plaisir, avec l'altitude, en vol, on a l'impression que l'avion est devenu un hydroglisseur et qu'il va amerrir. On est toujours surpris ensuite d'entendre le fracas du contact du train d'atterrissage avec la terre ferme. Le temps de ranger l'avion et de récupérer ses bagages sur le tapis roulant, ils s'élancèrent vers la Bonne Mère, cette magnifique basilique perchée sur son sommet avec sa vierge dorée, emblème de la ville. Il longèrent depuis l'autoroute du littoral, les interminables quais où stationnaient les paquebots de croisière, les cargos et les paquebots en partance pour l'Algérie, la Tunisie ou la Corse. Le long des quais s'empilaient d'immenses conteneurs métalliques en attente d'être renvoyés vers les pays d'Asie pour d'interminables allers et retours de marchandises, des appareils de télévision, des ordinateurs, des meubles de jardins qui seront ensuite vendus pour notre plus grand bonheur. La majorité du trafic de ces containers ou conteneurs se fait cependant pas Fos, une autre ruche aussi immense où se chargent et de déchargent ces immenses cubes d'acier, à l'aide d'immenses portiques roulants pour être acheminés chez les clients par une horde de camions adaptés à ce transport que l'on croise sur les autoroutes. Le PAM, abréviation de Port Autonome de Marseille, est à Marseille ce que la Mozzarella est à la pizza, l'un ne va jamais sans l'autre. Par autonomie et fierté, il y a une sorte de rébellion spontanée chez les employés qui y travaillent, dès qu'on essaie de toucher à leur statut. Hugo se souvenait plusieurs mois plus tôt, du séjour mouvementé de Greenpeace venu à Marseille pour limiter la pêche du thon rouge en Méditerranée. Il avait vécu l'évènement, de près, avec les responsables de l'association qui devant la colère des pêcheurs avaient dû se résoudre à fuir en catastrophe vers Barcelone pour ne pas finir au fond du Vieux Port, un endroit peu profond mais emplis de vase. Si la tramontane ne souffle pas jusqu'à Marseille, leurs habitants en colère en ont la fougue et la vivacité. Il n'y a pas de différence entre les pêcheurs de Marseille et les viticulteurs de l'Aude, ce sont des gens du Sud aimables, accueillants, chaleureux mais qui se mettent facilement en colère pour défendre de maigres avantages chèrement acquis, parfois dans l'illégalité, on leur pardonnera. Les grèves des personnels des navires assurant la liaison entre la Corse et le continent ne se comptent plus, privant parfois les corses d'approvisionnement indispensables, elles n'ont jamais faibli. Un navire fut même occupé et détourné comme un acte de piraterie, un commando délogea les manifestants appuyés par des hélicoptères de l'armée. On croyait ces épisodes réservés aux séries américaines, non, c'était à Marseille. Hugo entra dans son appartement, il ouvrit les volets clos depuis une semaine, rangea ses affaires. Il se sentait bien et appela Elsa pour lui annoncer depuis son téléphone gratuit qu'il était revenu chez lui. Elle aussi était rentrée chez elle et raconta qu'elle préparait ses cours pour la prochaine rentrée scolaire. Les enseignants ne sont jamais tout à fait en vacances, souligna-t-elle d'un ton assuré pour montrer sa détermination. Hugo qui avait été professeur se

souvenait d'avoir profité généreusement des mois d'été, au bord de la mer, réservant son énergie pour la période scolaire qu'il trouvait déjà bien assez longue. La fin du mois d'août approchait, la température avait baissé, il lui raconta longuement son séjour à Rome, sa visite du pape, les expériences sur le vase qui n'avait pas livré tous ses secrets. Ils étaient déçus et tristes de l'avoir rendu car ils pensaient que ce vase avait des propriétés bénéfiques qui ne tardèrent pas à se confirmer. Elsa raconta qu'elle avait reçu un nouveau poste plus intéressant et plus proche de son domicile qui lui permettrait de dormir plus longtemps le matin et qu'une de ses amies, perdue de vue depuis longtemps, l'avait finalement retrouvée et que depuis elles ne se quittaient plus. Elle raconta que la veille, n'ayant jamais joué de sa vie à un jeu de hasard, elle avait, en allant acheter son journal, été comme attirée et avait misé sur un Millionnaire de la Française des jeux. Elle avait gagné immédiatement au grattage le maximum de 5000 euros, une somme importante qu'elle dut aller retirer au siège de la société, au centre ville, où un accueil important lui fut réservé. Les jours qui suivirent allaient aussi apporter un lot important de bonnes nouvelles pour l'Italie. Elle remporta, contre toute attente, la même année l'Eurovision, la coupe du Monde de Football, deux prix Nobel. Des découvertes scientifiques, insoupçonnées, faites en laboratoires par ses chercheurs, furent publiées qui humilièrent les Etats-Unis. Son chômage et son déficit, importants, baissèrent dans des proportions jamais vues, la mafia fut éradiquée, Naples organisa la coupe de l'America après le triste épisode des poubelles, le Vésuve s'arrêta et pris l'apparence du Puy de Dôme, le Milan AC gagna la coupe d'Europe, écrasant l'équipe d'Arsenal humiliée. Devant sa fenêtre, le grutier juché au sommet de sa carcasse métallique lui fit un signe amical de la main. Il observait l'imposante construction de Notre-Dame de la Garde perchée au sommet de son piton rocheux, depuis laquelle une imposante statue de la vierge étend sur la ville une main protectrice. Les ex-voto, tableaux, aquarelles, maquettes, objets de toutes sortes, toujours plus nombreux, et les mosaïques qui en tapissent les murs extérieurs témoignent d'une protection divine qui va bien au-delà d'une simple croyance. On découvre sur ces objets suspendus ou ces plaques de marbre scellées sur les murs, une liste de miraculés qui témoignent avoir échappé, par miracle, à une guerre, un naufrage, un accident, un attentat, une maladie grave et à une mort certaine, et qui entendent remercier la bonne Mère de son intervention divine. Une multitude de patients, abandonnés sans soins par des médecins impuissants, avaient retrouvé une santé florissante alors qu'on leur prédisait une mort certaine dans les jours suivants. Ça et là, comme à Lourdes, des béquilles témoignent de patients repartis sur leurs deux jambes alors qu'ils étaient paralysés depuis des années. Il pensa à Siemens et se demanda où il pouvait être à cette heure. Il alluma la télévision, le journal télévisé allait commencer. Un titre l'intrigua, des chercheurs venaient de faire l'étrange découverte que l'univers venait de terminer son expansion et avait commencé une compression. Un spécialiste en astronomie expliqua que jusqu'à ces dernières années, l'univers était en expansion continue depuis le Big-Bang, comme le gonflement d'un cake aux raisins, en raison de l'atténuation de la gravitation, et que c'était à Hubble que l'on devait cette découverte par l'augmentation de la longueur d'onde des galaxies, vers le rouge. L'univers se refroidissait également, jusqu'à ce jour, malgré le réchauffement climatique sur la terre dû à l'effet de serre. Désormais les savants avaient la certitude que l'univers se recomprimait et qu'il fallait s'attendre à ce qu'il se réchauffe. Au présentateur qui lui demandait la cause de ce phénomène et à quoi on pouvait s'attendre après cette découverte, l'astronome répondit que l'évènement n'avait

aucune explication connue à ce jour, mais que l'évènement ne pouvait avoir, dans l'immédiat, de grandes conséquences. Cet évènement remet en doute notre théorie d'un univers infini, déjà envisagée par quelques savants qui avaient émis cette hypothèse d'un Big-Bang à l'envers et l'avaient appelé le Big-Crunch. Il expliqua que les galaxies s'appelaient avant des nébuleuses peut-être en raison de la difficulté à les connaître car l'imprécision des mesures est importante. C'est assez nébuleux pour moi ajouta le présentateur mi inquiet et mi sceptique. Hugo se demandait si avec cette inversion, Siemens continuait à recevoir des messages de notre univers fini ou d'autres univers. Il ne tarda pas à le savoir, Siemens l'appelait sur son portable, il décrocha.

-Hugo, bien rentré à Marseille, comment allez-vous, heureux d'être rentré ?

-On est heureux de partir et encore plus de rentrer, ajouta Hugo.

Hugo contemplait, sur son cadre photo numérique, le défilement continu des monuments qu'il avait photographiés pendant son séjour, de façon à prolonger son voyage encore un peu, en revoyant les espaces qu'il avait fréquentés pendant quelques jours.

-Je vous appelle pour vous dire que nous avons désormais une inversion dans notre message, le I II III II. Depuis cette inversion, nous entendons désormais distinctement II III II I.

-Vous avez aussi entendu les dernières nouvelles sur l'inversion de l'univers ?

-C'est pour cela que je vous appelle, nous avons la certitude maintenant que notre univers est fini et qu'il s'agit d'un signal de notre univers.

-Est-ce que vous ne pensez pas que le temps va lui aussi s'inverser, que les personnes âgées vont rajeunir, que les morts vont ressusciter ?

-Nous n'en savons rien, nous voyons des choses, nous vivons des évènements qui n'ont de sens qu'à un moment donné. Nous avons supposé un univers infini que nous ne pouvions même pas imaginer car nous savons que notre observation est faussée, mais nous devons admettre, maintenant, que notre univers, un parmi une infinité d'autres, est bien fini et borné.

Hugo soupira, il se disait qu'après tout si le temps devait marcher à reculons, il reverrait Mathilde, reverrait son mariage, revivrait à l'envers ses évènements de la vieillesse à sa naissance, cela ne lui déplaisait pas après tout.

-Je vous laisse Hugo, nous filons, avec sa sainteté, à sa résidence d'été de Castel Gandolfo, ce n'est pas très loin, 5 kilomètres, pour y recevoir votre président Sarkozy et sa femme Carla qui ont convaincu sa sainteté de les inviter dans sa propriété, pour bénir leur union dans l'intimité. Le pape avait été réticent au départ car votre président est divorcé, mais Carla Gilberta Bruni Tedeschi, votre nouvelle Ladi Di, est une citoyenne italienne autant que française.

-Vous ne pensez pas que sa beauté soit un atout qui efface toutes les réticences ?

-Ce pape vit avec son temps et est aussi un personnage politique d'un modeste territoire mais immense par son pouvoir.

-Enfin sur les régions catholiques qui rétrécissent comme peau de chagrin aujourd'hui.

-Hugo, je pense que la religion catholique a encore de beaux jours devant elle et qu'un jour viendra où on reconnaîtra qu'elle est la seule à avoir reçu la visite divine.

-Les musulmans et les autres religions disent aussi la même chose.

-Ne soyez pas pessimiste Hugo, l'histoire nous donnera raison et je l'espère sous peu, et peut-être grâce à vous, grâce à votre découverte.

-Si j'ai pu faire quelque chose d'utile, j'en serai très fier.

\*

En disant cela Hugo rêvait confusément aux merveilleux moments passés avec Mathilde, lorsqu'elle venait comme un enfant s'asseoir sur ses genoux pour quelques moments d'intimité, de tendresse. Il lui caressait les cheveux, l'embrassait longuement, effleurait sa poitrine, sa croupe rebondie, un moment béni d'agréables sensations. Au plus fort de son chagrin après son décès, il rêvait d'elle, reconstituait leur existence, ne voulant rien effacer mais poursuivre sa rêverie. Il la revoyait portant ses lunettes noires car elle ne supportant pas la lumière vive, ses longs cheveux au vent sur les plages de l'Atlantique, immortalisant dans le sable humide la trace de leur pas. Lorsqu'elle était tombée malade, il avait dû à regret annuler les vacances qu'ils avaient réservées, car ses jours étant comptés. Ils avaient, ensemble, estimé préférable de les passer chez eux, dans l'intimité. Mathilde ignorait que le revolver pointé sur sa tempe était chargé. Elle comptait toujours retrouver prochainement la guérison et retourner en vacances. Mathilde aimait Dieu et pensait qu'il ne pouvait l'abandonner, elle avait toujours fait le bien autour d'elle et n'imaginait pas que son appel ne soit pas entendu. Elle espérait reprendre ses activités et terminer les projets qu'elle n'avait pas à ce jour put mener à son terme, faire les visites qu'elle n'avait pas encore eu le temps de faire car situées dans des lieux trop éloignés. Les jours s'étiraient lentement. Mathilde ne voyait que peu de changement de sa situation qui déclinait lentement, mais le bateau était toujours sous contrôle. Un bras maladroît qui soudain refusait de fonctionner se remettait à être plus précis avec une augmentation de la cortisone. La maladie n'avait pas encore assez de forces pour terminer son travail et Mathilde résistait toujours. Alors elle employa les grands moyens et réveilla la varicelle qui sommeillait en elle depuis sa naissance. Un zona se déclara qui bientôt lui croqua la chair de son corps et malgré tous les soins pour nettoyer ses plaies, elle ne parvenait pas à cicatriser. Une septicémie en vint à bout. Elle poussa son dernier soupir un dimanche, à l'heure où les fidèles reviennent de la messe car elle considérait que le dimanche était le meilleur jour pour s'en aller. Un sourire illumina son visage, un sourire de fierté d'avoir résisté aussi longtemps et profité plus longuement de ses proches. Hugo repris son travail peu de jours après mais il se rendit vite compte qu'il lui manquait les deux années passées auprès d'elle et que pendant ce temps beaucoup de choses avaient changé. Il se renseigna, s'informa pour connaître les changements qui s'étaient produits pendant son éloignement du service. Au fond de lui, il savait qu'il ne lui restait que peu de mois avant de prendre sa retraite et les informations furent rapidement assimilées. Il pris alors congé de ses collègues lors d'un dernier pot d'adieu et se fit à cette nouvelle vie, voyagea, dévora des livres.

\*

Chaque année il revenait à Leucate sur cette magnifique plage familiale de sable fin avec son restaurant, juste en bordure, où il aimait prendre ses repas. Il aimait sa résidence, son studio, la piscine en bordure dans laquelle il aimait se plonger avec tous les enfants. Il aimait cette vie calme et tranquille des vacances où chacun oublie ses soucis et appréciait la connexion Internet qui lui permettait de continuer à lire ses messages et connaître l'état de sa trésorerie. Il n'imaginait pas qu'il allait y découvrir un objet dont on parlerait dans le Monde encore longtemps et sur lequel de nombreux chercheurs se passionneraient comme avant eux ceux qui avaient cherché à découvrir le secret du curé aux milliards, l'abbé Saunière. Car même si le curé avait dépensé plusieurs milliers de francs en constructions et en alcool, il devait encore y avoir, dans le sous-sol, bien des trésors à découvrir.

Le maire se fit renvoyer dès le premier tour des dernières élections municipales par une liste inexpérimentée de 11 membres avec, dans ses rangs, l'héritier de Saunière, Antoine Captier. Avec leur liste intitulée « Rennes autrement », les nouveaux élus comptaient bien redonner vie à ce village de 98 votants et reprendre les travaux que Saunière n'avait pas réussi à faire aboutir. La nouvelle équipe ne cachait pas sa sympathie pour les trésors enfouis et chacun attendait que l'interdiction de fouille décidée par le légionnaire soit bientôt levée pour découvrir enfin toute la vérité sur la fortune du curé. Aucune équipe de télévision cependant ne s'intéressa à l'évènement, trop occupée par les résultats de Marseille, le dernier bastion de résistance à la vague rose qui déferla sur le pays ce soir là. Le maire trouva bien ingrat ses concitoyens qui l'avaient remercié, car après tout, que pouvait-on lui reprocher pour le renvoyer ? d'avoir enterré Saunière, trop vite, une seconde fois ? d'avoir déplacé sa tombe, de l'avoir isolé, loin des regards alors que le monde entier se déplaçait pour le voir et trouvait une porte fermée. Notre maire trop matérialiste avait oublié de rendre hommage à son illustre prédécesseur qui permettait à son modeste village d'être connu et visité chaque année par d'innombrables touristes. Il téléphona le soir même au maire de Millau, un de ses amis, qui venait de subir le même sort. Ils parlèrent longtemps de l'infidélité, de l'esprit mercantile du siècle, du gagner plus pour faire face aux prix qui ne cessaient d'augmenter. Le maire de Rennes accusait les commerçants de Couiza de vendre trop cher leurs produits à ses habitants et celui de Millau accusait la société Eiffage d'avoir construit son viaduc trop loin du centre ville. Il pensait qu'on aurait pu allonger l'autoroute de quelques mètres pour éviter des efforts aux touristes qui n'en finissaient plus de ramer, face au vent, sur le Tarn pour se rendre entre les arches du viaduc et l'observer de plus près. Hugo commençait à être fatigué de sa journée mais il voulait encore lire son courrier avant de manger et d'aller se coucher. La fraîcheur descendait, il ouvrit son réfrigérateur mais son esprit était encore à Rome qu'il avait quitté le matin même. Il revoyait les inscriptions italiennes qui le désespéraient lorsqu'il arrivait trop tard pour une visite qu'il avait programmée, « Chiuso », fermé et celles qui l'enthousiasmait « Aperto » ouvert. Il avait retenu plusieurs mots qu'il avait entendu lorsqu'il demandait sa route, « Lontano », un mot qu'il n'aimait pas, qui signifiait loin, impliquait une longue marche et il préférait « Vicino », près, car il savait alors qu'il était presque arrivé. Il avait quitté l'Italie depuis quelques heures mais il pensait toujours en italien avec les quelques mots rapportés. Il se prépara donc des antipasti, des hors-d'œuvre, puis mis le couvert, il coperto, uno coltello, un couteau, una forchetta, une fourchette et déboucha une bouteille de vin, du Chianti, le célèbre vin italien vendu dans sa fiasque au col allongé et au ventre trapu empaillé. Le célèbre vin de Toscane, la région au nord de Rome lui avait été vendu en bouteille bordelaise et portait la mention « Réserve » attestant que ce vin avait bien vieilli dans des fûts de chêne. Il en apprécia le goût fruité assez loin cependant du goût du vin de Bordeaux. Il ouvrit son courrier, lut de nombreuses publicités qui vantaient le mérite des cassoulets du Sud-Ouest, de ses foies gras. Il parcourut les pages, regarda avec plaisir les images de saucisses grasses et fumantes, de terrines dorées aux cèpes, de confits, puis jeta les imprimés dans la poubelle car il considérait que ce n'était pas le moment, après son séjour, de faire de nouvelles dépenses. Son esprit était encore à Rome, il revoyait des plats d'osso bucco, des spaguetti, des pizzas dont il appréciait les coloris chauds et vifs comparés aux couleurs pâles et claires des cassoulets. Les jours passèrent lentement puis il reçut un jour une lettre de Rome qu'il reconnut avec un beau cachet du Vatican. Il l'ouvrit rapidement, impatient d'en connaître la teneur et comme il s'y attendait,

Siemens lui faisait part de ses dernières recherches. Il précisait que ses chercheurs avaient radiographié le vase et que l'examen à la radiothérapie leur avait appris des choses surprenantes qui ne se lisaient plus à la surface, car effacées par le temps, mais que l'appareil avait révélées. Il expliquait que la succession des neuf stries verticales I II IIII II ne représentait pas la date de 1242 car 3 traits verticaux bien distincts au scanner avaient été effacés par l'érosion. En réalité il y avait 12 traits verticaux régulièrement espacés. Pour lui il n'y avait aucun doute, les 12 traits représentaient bien les 12 apôtres et le vase était bien celui décrit dans les évangiles, le vase sacré. D'autres signes figuraient encore sur le scanner que les chercheurs étudiaient encore, mais sa conviction était faite et ne pouvait plus être remise en doute. Une autre équipe étudiait la fréquence des sons entendus pour connaître leur origine et savoir si les sons pouvaient constituer une sorte de communication intersidérale, un message divin que pourrait avoir entendu Moïse, Jésus et peut-être beaucoup d'autres dans des conditions très précises. Pour Siemens, l'affaire était entendue, ce vase recevait le message divin, et il était impossible qu'une autre source connue de radio transmission soit captée par ce vase. Sa conviction se confirmait chaque jour d'avantage, c'était bien Dieu qui communiquait directement avec l'univers et la preuve était faite que c'était bien sa religion qui avait été choisie par Dieu. Siemens demanda à Hugo son adresse mail pour lui envoyer les rapports des travaux qui avançaient à grand pas. Il se confondait en remerciements et annonçait que sa sainteté avait beaucoup apprécié la découverte, qu'il était depuis d'une humeur enjouée et rayonnait de bonheur. Il allait souvent désormais à Castel Gandolfo pour y réfléchir et il attendait, encore un peu de temps, pour annoncer la nouvelle du vase au monde entier car il voulait être certain de ce qu'il pourrait avancer. Il y réfléchissait car l'annonce pouvait être mal perçue par les autres religions, les islamistes qui eux aussi prétendent avoir reçu le message divin, puis les bouddhistes qui sur les hauteurs du Tibet disent également avoir reçu la parole divine en ce lieu particulier. Siemens précisa que sa sainteté avait tout son temps et ne cherchait pas la guerre des religions. Hugo se demanda si la divulgation de la découverte ne jetterait pas sur le monde un vent aussi violent que la tramontane qui avait permis d'en découvrir l'origine. Hugo décida de retourner le lendemain à l'endroit même où il avait découvert l'objet. Il réserva par téléphone à son ancienne résidence deux nuits. Il était comme attiré par une voix qui l'appelait et avait sur le champ fait sa réservation sans même s'en apercevoir. Il prit la route le lendemain et voulait avoir le cœur net sur cet appel insistant qui l'invitait à se rendre à cet endroit. L'autoroute en cette fin d'été ne connaissait pas les habituels bouchons d'été du samedi lors des changements de location avec les départs et arrivées massives des occupants. L'autoroute était fluide, rafraîchie par un vent léger qui agitait doucement la cime des arbres plantés aux alentours de ce long ruban de bitume ondulant au rythme des variations géologiques. Nîmes, Montpellier furent vite aperçus puis ce fut au tour de Béziers, là où périrent tant de fidèles cathares devant l'envoyé papal Arnaud Amaury qui pour répondre à la question de savoir comment reconnaître un bon catholique d'un hérétique aurait répondu que devant l'urgence il fallait tuer tout le monde et que Dieu reconnaîtrait les siens ultérieurement. On s'imagine mal que ce massacre qui fit périr 60.000 personnes fut rapidement exécuté dans la plus totale indifférence. Les étangs autour de Leucate ondoyaient sous une légère houle fendue par les rares véliplanchistes encore en vacances. Caroline, la secrétaire de la résidence, n'était pas à l'accueil, à sa place se tenait une jeune fille qui semblait une stagiaire.

-Bonjour, il y a du changement dans le personnel ?

-Non je suis ici en stage de formation dans le cadre de mon BTS de tourisme, je devais faire ce stage il y a trois mois, mais je suis tombée malade et je dois le faire avant la rentrée scolaire pour ma notation.

Hugo pris sa clé et se rendit à sa chambre qu'il connaissait par cœur. Quelques résidents flânaient inlassablement autour des palmiers alanguis et des enfants enjoués barbotaient dans la piscine sous le regard inquiet de leurs parents qui les surveillaient à distance. Il s'installa et resta, la soirée, à se détendre en regardant la télévision.

Le lendemain de bonne heure, il se rendit sur la plage, longea le sentier d'accès et aperçut au loin deux personnes déjà en grande discussion sur la plage à cette heure matinale. Il se rapprochait sans pouvoir discerner leurs visages. Puis à un moment donné il reconnut les deux personnes, c'étaient son amie Elsa et Siemens qui s'entretenaient. Comment avaient-ils fait pour se donner rendez-vous ? Il arriva à leur niveau.

-Comment se fait-il que nous soyons tous au même endroit, celui où j'ai trouvé ce vase ? lança Hugo

Siemens expliqua les pouvoirs extraordinaires du vase. C'est grâce à lui que nous avons tous eu, au même moment, comme une sorte d'appel à venir ici, une sorte de transmission de pensée, de message subliminal venu d'ailleurs.

Elsa expliqua qu'elle faisait ses courses tranquillement au supermarché lorsqu'elle avait ressenti une chose curieuse, une sorte d'appel à tout quitter et venir ici. Elle n'avait pu résister à cet appel et avait aussitôt pris sa voiture après avoir rangé ses courses qui étaient encore dans son coffre.

-C'est un peu fou expliqua Siemens, mais je suis venu ici, moi aussi, comme la première fois, guidé par une force mystérieuse, une sorte de GPS astral qui m'indiquait cet endroit.

Ils s'assirent tous les trois en cercle, sur le sable déjà tiède, à l'endroit de la découverte puis grattèrent le sable avec leurs mains fragiles ou en s'aidant de quelques morceaux de bois laissés par la mer sur la plage. Ils restèrent ainsi longtemps à rechercher d'autres traces, d'autres objets, puis ils s'arrêtèrent de fouiller car leurs recherches étaient infructueuses. Comme l'heure du déjeuner approchait, ils décidèrent d'aller terminer leur réunion dans un restaurant et profiter de quelques fruits de mer. Une serveuse leur amena une farandole de moules, d'huîtres, de palourdes, de pétoncles, de tellines, d'oursins délicatement posés sur un lit de glace pilée et d'algues. Siemens monopolisait la conversation, intarissable sur la qualité des coquillages gorgés d'iode bienfaisante pour la santé car elle fixait la radioactivité et évitait les radiations naturelles. Il expliqua qu'en Allemagne, les habitants vivant à proximité des centrales nucléaires avaient l'habitude d'en consommer et que cela leur réussissait. Il expliquait que la radioactivité était provoquée par l'instabilité des noyaux des atomes et que l'iode radioactif rejeté par les centrales nucléaires avait la fâcheuse tendance de se fixer sur la thyroïde. Il était donc vital, pour éviter une trop grande fixation d'iode radioactif sur la thyroïde, de la saturer préalablement par de l'iode naturel, le même que l'on trouve dans les fruits de mer. Il expliqua qu'aux abords des centrales en Allemagne, les habitants ont toujours leurs cachets d'iode naturel à portée. Elsa ironisa en précisant qu'au lieu des cachets, on devrait leur distribuer des huîtres. Siemens éclata de rire et ajouta que l'idée était probablement à creuser mais avait peu de chances d'aboutir car l'huître devait être consommée immédiatement alors que le cachet pouvait être conservé, sur soi, de longs mois. Le moment de la séparation approchait, Siemens voulait rentrer le plus vite possible en Italie car il était parti précipitamment sans prévenir mais en emportant son téléphone portable car on pouvait avoir besoin de lui à tous

moments. Il ajouta que le pape l'appelait souvent à l'improviste pour passer un instant avec lui dans sa langue maternelle, l'allemand. Elsa invita Hugo à venir passer quelques jours à Lyon et il décidèrent de partir ensemble le lendemain, chacun dans sa voiture personnelle, en se suivant. Siemens insista pour régler l'addition.

-Je vous dois bien cela, vous m'avez permis de passer l'un des plus merveilleux moments de ma vie de solitaire et vivre la plus grande expérience de compréhension de l'univers car désormais je regarde les étoiles d'un autre œil. Je sais maintenant que ma vie a un sens, qu'elle valait le voyage et que ce magnifique endroit valait le détour. Désormais, ma foi est profonde, immense, la voûte céleste est plus riche en symboles que le superbe plafond de la chapelle Sixtine de Michel Ange.

Ma vie s'est métamorphosée, et même si je ne suis pas un élu de Dieu, si je n'ai reçu aucun commandement comme Moïse, je sais qu'il existe.

Siemens se retira et rentra le soir même à Rome. Il allait assister plusieurs mois plus tard à l'évènement le plus extraordinaire de son existence.

\*

Plusieurs années après, tous les pèlerins qui assistaient à la bénédiction du pape, le jour de Pâques, sur la place Saint Pierre de Rome, se tournèrent tous au même moment, pour porter leur regard en direction de la petite pyramide qui coiffe le sommet de l'obélisque qui se dresse, la pointe vers le ciel, au milieu de la place. La plupart, du bon côté, observaient sur l'une des petites faces, un disque rouge de la même couleur que celui du sacre de Charlemagne à l'entrée de la basilique et que personne ne remarque d'ordinaire. Ceux qui ne voyaient rien mais entendait une sorte de musique II, III, II, I questionnaient leurs voisins pour savoir ce qu'il y avait à observer et ayant eu le renseignement, se déplaçaient en silence pour aller observer la petite pyramide, du bon côté, où se trouvait le disque rouge. Le pape, qui prononçait sa bénédiction Urbi et Orbi, avait récemment fait poser le vase à l'intérieur de cette petite pyramide au sommet de l'obélisque qui avait été creusée pour l'occasion et l'orifice recouvert par un cercle de plastique rouge. Le pape susurra « Merci mon Dieu, je savais que vous me feriez ce signe. Il s'agenouilla devant sa fenêtre, se mit à sourire, puis il se retourna, aperçu Siemens caché derrière un rideau.

-Siemens, je vous nomme cardinal, prononça le pape dans sa direction.

Siemens le remercia et laissa échapper une larme d'émotion, il se souvint de Montségur, de Leucate, de ce petit morceau de plage envahi par le vent qui lui avait dévoilé, ce jour là, le récepteur divin universel.

Il avait toujours cru dans l'origine divine de ce modeste objet qui avait traversé les âges et atterri entre ses mains.

Il prit quelques jours de vacances dans sa famille en Allemagne et appela Hugo pour qu'il vienne le rejoindre chez lui.

